

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

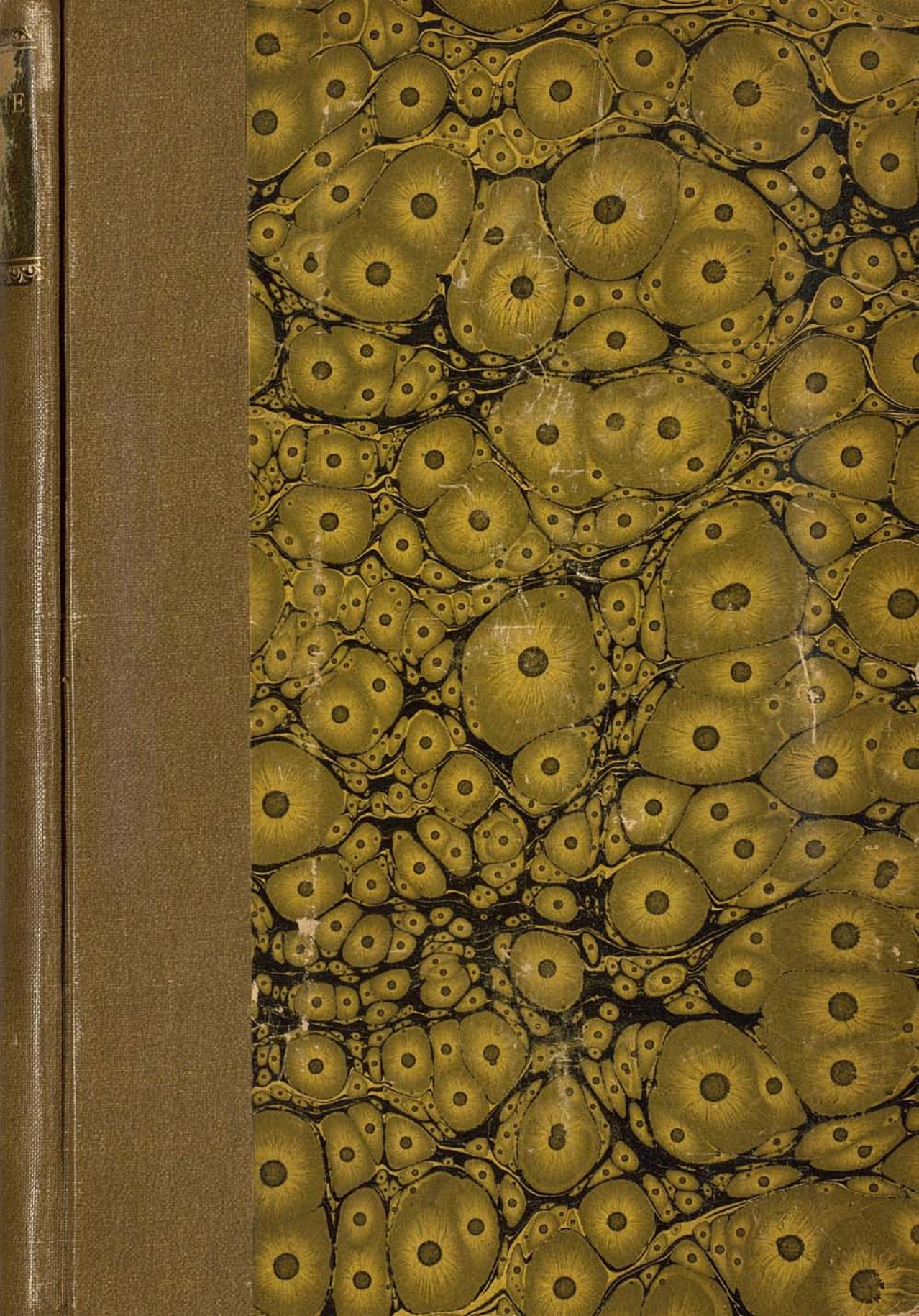
La Lutte, 2^{ème} année, Bruxelles, Avril 1896 – Mars 1897 (n°1-12).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>



La Lutte.

Revue d'Art & de Sociologie
Catholique.



Sommaire:

Premières commu-	G. Rodenbach
niantes	
Enluminure.	Max Elskamp
Lou Top	G. Virrès
Au poète catholique	G. Ramaekers
Petite page	Léon Paschal
Holla! Tavernier	Le Masque
L'halluciné.	P. Mussche
La gamme des rimes	Franz Ansol
Sur le congrès des	
religions	Ed. De Bruijn
Exposit. Dardenne	Pictor
L'Art pour Dieu!	Les Luteurs
Les Livres	G. Ramaekers
Cà et là	Uylenspiegel

Supplément hors texte :

Dessin de Léon DARDENNE

Parait chaque mois.

Rédaction et administration :
15, place Van Meye, Bruxelles

BRUXELLES

IMPRIMERIE VAN VINCKENROY, 28, RUE DES RENTIERS



LA LUTTE

REVUE D'ART ET DE SOCIOLOGIE CATHOLIQUE

DIRECTEUR : GEORGES RAMAEKERS

*Ont déjà collaboré à LA LUTTE depuis sa parution :
(10 avril 1895)*

FRANZ ANSEL — GASTON BLÈME — THOMAS BRAUN —
JEAN CASIER — CHARLES CHAULIAC — EDMOND DE BRUIJN
— JEAN DELVILLE — POL DEMADE — EDOUARD DRUMONT
— PAUL DUBOIS — MAX ELSKAMP — CHARLES FUSTER —
JORIS-KARL HUYSMANS — ALFRED LEMAIRE — LE MASQUE
— CAMILLE LEPÊCHE — CARRIL MARIO — PAUL MUSSCHE
— LÉON PASCHAL — PICTOR — GEORGES RAMAEKERS —
— VICTOR REMOUCHAMPS — GEORGES RENCY — GEOR-
GES RODENBACH — ANDRÉ RUIJTERS — LÉON RYCX —
FIRMIN VANDEN BOSCH — ÉMILE VERHAEREN — FRANCIS
VIELÉ GRIFFIN — GEORGES VIRRÈS.

**PROPAGANDE : Toute personne qui nous
procurera trois nouveaux abonnés aura
droit à un abonnement d'un an.**

Font désormais partie de la rédaction de *La Lutte* :

M. EDMOND DE BRIJUN, dont nous publierons au pro-
chain une prose symbolique très personnelle : *Le Pom-
mier*.

M. GEORGES VIRRÈS qui, dès ce numéro, nous donne
dans *Lom Top* une page puissante, hautement morale et
qui pourrait prendre ce sous-titre : *Le châtiment de l'im-
pure*.

Ce numéro contient un supplément de 8 pages.

Le prochain numéro de *La Lutte* contiendra 28 pages
de texte.

N. B. Le prix de l'abonnement et du numéro ne sont pas
augmentés.

— I —

LA LUTTE

DEUXIÈME ANNÉE, N° 1

REVUE CATHOLIQUE

10 AVRIL 1898

L'ART POUR DIEU!

Premières

Communiantes

*Communiantes — l'air de porter un secret!
Vaporeuses, en falbalas de mousselines,
Avec des yeux un peu comme des cornalines,
Et leur bouche d'œillet sur lequel il pleuvrait;*

*Elles vont vers Jésus comme on va vers la vie...
Des berlins aux portières armoriées
Les mènent comme de petites mariées,
Sous le voile dont la blancheur les unifie.*

*Unanimes blancheurs qu'on dirait assorties
A leur âmes qui sont innocentes. Et telles
Les voici s'avançant, les doigts juxtaposés,*

*Et, sur le Banc drapé de linge et de dentelles,
Elles vont se pâmer au contact des hosties,
Ecarquillant leur bouche comme à des baisers!*

GEORGES RODENBACH.



Enluminure

Alors c'est un pays d'en haut.

*Alors c'est un pays d'en haut
tout aux oiseaux,
où chantent fête :
merles, pies, verdiers, étourneaux,
et passereaux et loriots,
tous les oiseaux,*

*montant au ciel leur voix de tête,
et jusqu'au faite :
ramiers, vanneaux,
émouchets, corneilles, corbeaux,
et plus haut encor alouettes,
mauves, mouettes.*

*Or c'est le doux concert des bêtes,
au ciel, à l'eau
disant son los
en la joie toute bonne d'être
de la vie pour ne la connaître
que tout en beau
et tout d'en haut ;*

*et c'est alors un pays d'ailes,
aux hirondelles,
Flandre des tours
et de naïf et bon séjour ;
et c'est alors un pays d'ailes
et tout d'amour.*

MAX ELSKAMP.

LOM TOP

EN août s'étendait la nappe fleurie dans les déserts campinois. Violacée aux plis des terrains, la plaine colorée absorbait les nuages lourds des journées orageuses, parmi les marais refléteurs où dorment les nénuphars. De larges taches sanguinolentes dessinaient leur horreur aux endroits que la bruyère délaissait, ou bien encore la rutilance des graviers au soleil couchait des trainées d'or par la mer rose. La solitude s'animait quelquefois des bouquets de sapins épars dans le silence, aussi de la blancheur des tremblants bouleaux, qui se profilent comme des cierges.

Au milieu d'un maigre massif d'arbres rabougris, surgissait une pauvre maisonnette. Un homme jeune encore habitait là : Lom Top.

Lom Top le Campinaire, dont les journées s'écoulent au milieu du travail incessant. Toujours seul, il sue, il trime, à partir de la première heure de clarté jusqu'à l'enlèvement du dernier rayon de soleil derrière les mamelons sablonneux, Top est robuste, d'ailleurs. Sa carcasse est large, il est maigre, mais des biceps noueux saillent des manches de la veste terreuse. Cependant, les jambes sont grêles, dans le pantalon étriqué et trop court. La peau tannée et sale, est nue depuis la naissance du mollet jusqu'aux sabots énormes. Lom a le nez large ouvert, les yeux gris, clairs, très vivants, et la bouche grande montrant souvent des dents blanches. Il est laid.

Entre le ciel brûlant et la terre bréhaigne, le paysan n'a qu'une idée : le travail. Si son corps ruisselle ; si le soir, rompu, il s'endort lourdement, c'est la rude nécessité qui veut cela. Il faut manger.

Avec des rayons de feu dans la nuque, il remuait les

terres dures, anhéant. La journée était accablante, des bandes noires striaient le ciel où s'amoncelaient des nuages d'un bleu sombre.

Top hatelait.

Il s'essuya le front et s'arrêta pour souffler.

Dans le sentier qui serpente par les bruyères comme un grand reptile mauvais, arrivait une femme.

Il regarda. La femme, qui était proche maintenant, fixait sur lui des yeux rieurs, et de sa bouche — gros coquelicot saignant — sortit un propos polisson.

Le Campinaire regardait encore. La gouge était vraiment tentante. Son sang flua plus rapide. Il hésita un instant. Puis, tout à coup :

— Viens! cria-t-il.

Le terrien emmenait chez lui la terrienne.

Les âmes fortes mais primitives subissent passivement les ascendants mystérieux. L'inconnu, révélé subitement éclate dans l'irradiance de la joie entrevue. Ainsi surgit l'inévitable, à l'instant dit. Le lieu, l'heure, puis, aussi la disposition essentielle à l'acte voulu : c'est alors que le destin s'accompli. Et celui-ci se révélait braséant et fuligineux de destinées ardentes, mais sombres.

La torche rubescente de la passion suprême dévorait à présent le cœur, jadis gourde, du pacant. L'ombre couvrait les nuitées amoureuses de ses flocons noirs. Elles se multipliaient. L'esprit fermé jusqu'alors à tout autre but en dehors des journalières besognes du sol, car rien ne pointait dans l'uniforme désert de ses pensées premières, cet esprit à présent s'étendait sur de grands lacs mystérieux et troublants. La pensée vaguait jusqu'aux confins des assouvissements infinis, créatrice de voluptés aiguës. Telle la révélation, dans cette nature fruste. Le travail seul, après les heures de joie, chassait des miroirs de son imagination l'unique vision — pour peu de temps. L'an-

gélus sonnait et, avec l'ombre s'essorant, la houle ardente des souvenirs le secouait. Il allait chez la gouge, ou celle-ci venait chez lui.

Elle était cette nuit-là chez lui.

Un blanc rayon de lune filtrait par la lucarne, donnant aux choses la coutumière apparence fantastique. Le paysan ne dormait pas. Il songeait aux temps nouveaux éclos pour lui. Depuis des semaines dans l'oubli de toutes choses anciennes, il se ressaisissait ce soir pour la première fois. Du souvenir compact de sa débauche, il eut tout à coup, un regret, un dégoût même.

Maintenant, une honte montait en lui; l'abominable ressouvenance qu'il ne pouvait chasser l'étouffait. Elle lui mettait sur la poitrine un poids lourd de toutes ses infamies récentes. Il sauta hors du lit et sortit. La fraîcheur de la nuit estivale le soulagea, et il marcha longtemps par la plaine, que l'humidité du soir couvrait d'aiguail et qui miroitait à la lune, comme un étang d'argent.

Il eut des rechutes pourtant. Nombreuses celles-ci, en dépit de l'amertume et de la répugnance qui grandissaient. La journée proprice aux contritions exaltait les résolutions meilleures; mais les ténèbres amenaient avec elles le désir. Puis la chute, l'éternelle chute; Lom Top maudissait et geignait, les prières d'antan remuèrent à nouveau ses lèvres, mais les tentacules de sa passion encerclaient sa chair toujours affamée.

Une nouvelle horreur l'étreignit bientôt : le souvenir du supplice éternel qui frappe les impurs. Le prêtre qui, les jours dominicaux, dépeignait les souffrances abominables des maudits, vécut dans sa mémoire. Il se rappela les supplices futurs inévitables. Et dans ses pensées qui devenaient absconses, l'effroi grandit, s'accrut, monta, atteignit jusqu'à l'exacerbation ultime de son esprit. Les visions hallucinantes se colorèrent de lueurs rouges. La femme le mal, la femme sa perdition, s'évoquait dans une apothéose sanglante de damnation.

Alors ce fut affreux, l'idée folle mais indéracinable se développait. Il entrevit, frissonnant et horrifié, l'issue à son mal. En tout son être germa le terrible vouloir criminel, comme une plante que le Mauvais avait semée là.

Ce soir — comme l'autre soir — elle est chez lui. Un blanc rayon de lune filtre par la lucarne, donnant aux choses la coutumière apparence fantastique. Elle dort. Lom Top se lève, et brusquement, dans un grand cri éperdu, il lui plante sous le sein gauche un couteau, dont l'acier met un éclair sur cette chair, qui se teinte déjà de pourpre.

GEORGES VIRRÈS.



Priez pour le repos de l'âme de

FRANCIS NAUTET

CRITIQUE LITTÉRAIRE

entrée en mars 1896 dans la Vie éternelle.

LA LUTTE.

AU POÈTE CATHOLIQUE

Mon Art c'est ma prière.
WAGNER.

Soyez béni Seigneur qui m'avez fait chrétien.
VERLAINE.

*Ceux dont l'âme est marquée au signe de la Bête,
clament comme en crachats vers le Jour radieux,
qu'aux sectateurs du Christ ton Art est odieux! —
Ceux dont l'âme est marquée au signe de la Bête!*

*Va ; laisse les clamer, toi, le chrétien Poète!
toi, le chantré et l'amant des chefs-d'œuvre de Dieu :
toi, le chantré et l'amant de la nature en fête ;
mais, le soir, joins vers Lui tes mains chastes pour eux!*

*Ton âme est une fleur
qui s'ouvre vers la vie
et qui la boit, ravie,
avidement par tous les pores de son cœur!
Ton âme est une fleur!*

*Ton âme, ô Poète!
est une alouette
ivre de vie libre et de printemps clair,
au lac bleu de l'air!
Et toujours pour elle
l'Eternel Soleil au fond du ciel luit,
et l'Art et la Foi lui ont fait des ailes
pour monter et monter, et plus haut! — jusqu'à Lui!*

*Va ; le temple est là-haut, de ces fous déserté,
où l'Artiste chrétien, loin de leurs cris, pénètre ;
c'est là que Dieu-le-Christ te sacrera son Prêtre :
Dans le ciel éternel, Prêtre de La Beauté!*

25 mars 1896.

GEORGES RAMAEKERS.

PETITE PAGE ⁽¹⁾

L'après midi s'était écoulée toute entière dans la récurrence du passé. Les heures s'étaient ralenties et maintes années avaient figurées dans la perspective raccourcie du souvenir. Le poêle ronronne, son aspirail rougeoit et une lueur soudaine, puis mourante empourpre les murs aux chutes des cendres ardentes. Il s'est fait une tiédeur douce et la nuit grandissante emplit les angles. Pâlement s'éclaire l'embrasure de la fenêtre. André tarda d'allumer la lampe, demeurant avec délices dans le crépuscule, heure indécise où nos rêves oubliés ressurgissent dans leurs robes anciennes.

Des voix se font entendre, insidieuses et basses. L'ombre des rideaux baissés est hantée. Assis à sa table, durant des veilles nombreuses ses yeux chargés d'ennuis et de mirages s'étaient reposés sur l'aquarelle de Domhoy et ces ennuis et les mirages y vivent incrustés dans les enfonçures du cadre. La lueur d'un coin de cuivre est un regard de lumière entre des cils d'or.

Sur sa bibliothèque, le Saint François d'Assise, au profil d'extase, a sur ses lèvres scellées des paroles qu'André avait autrefois dites. L'abat jour de soie épand sur la table une clarté pâle qui semble un nimbe oublié là. La pensée du jeune homme, à chaque instant, se sent défaillir dans les embuches d'un passé et Christine sans cesse apparaît à lui, radieuse comme au soir d'Avril où pour la première fois il la vit. Il ne peut, au fond de sa mémoire, croiser sur l'image de Christine les plis du suaire et de l'oubli et il l'aime encore après trois années. Sa beauté a gardé pour lui ses prestiges et l'âme d'André est pareille à un rosier portant

(1) de « Jeunes », roman.

SUPPLÉMENT A "LA LUTTE"

d'AVRIL

1896.



Dessin de Léon Dardenne.

de vieilles roses, fanées mais non flétries; son souvenir les farde et il n'ose les toucher par crainte de voir s'effeuiller tous les pétales dont les senteurs lui sont douces. Il lui eut fallu contraindre sa paresse de cœur, souhaiter et chercher de plus ardents émois, laisser dans sa chambre entrer la lumière, tendre aux murs une tapisserie neuve où fussent peintes d'autres gerbes fleuries. Il ne le peut, captivé toujours par la sensualité douloureuse des regrets.

LÉON PASCHAL.

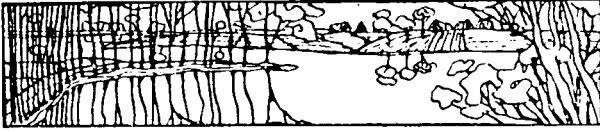
Holà! Tavernier

*J'avais cru pouvoir être heureux sans plainte.
Vivre de l'amour qui m'est dévolu
Mais tes grands yeux clos ne l'ont pas voulu.
Holà! tavernier, verse de l'absinthe!*

*J'avais cru donner mon nom à l'histoire.
Voir le but de dix ans de lutte atteint,
Mais tout ici-bas s'efface et s'éteint.
Holà! tavernier, j'ai soif, verse à boire!*

*J'avais cru toujours m'éperdre en mon rêve,
Ne jamais pleurer sur mon cœur glacé;
— Le rêve éternel et doux a passé.
Tavernier maudit, verse la mort brève!*





L'Halluciné

—

*Avec des airs de chien galeux fuyant son trou
le truand s'en allait dans les landes d'automne
vers les bois de sapins et les grands chênes roux
clamer son mal en cris âpres et monotones.*

*Le cou tendu comme un cheval à l'abreuvoir
et les yeux attirés par un but invisible
à nous, il cheminait depuis l'aurore au soir
du même pas somnambulatoire et impassible.*

*Les terriens effrayés voyant dans le brouillard
décroître ce marmoréen profil d'Élie
en causaient à voix basse et la nuit rêvaient tard
de ce sorcier étrange aux gestes de folie.*

PAUL MUSSCHE.



LA GAMME DES RIMES

Du féerique jardin de Poésie, la Rime est certes une des fleurs les plus prestigieuses, — mais combien rarement on la sait cueillir avec grâce!

Qu'on l'appelle *riche, variée, rare* ou *inattendue*, tous les charmes de la Rime se résument, me semble-t-il, en un seul : elle doit être *adéquante à l'inspiration* ; elle doit se prêter à tous les genres en prenant leur couleur et leur ton, s'assouplir à tous les sentiments en leur donnant la voix qui le mieux les révèle. Sombre pour dire le deuil et la tristesse, claire et gaie pour exprimer la joie, douce et mélancolique pour chanter l'amour, tantôt exotique et pittoresque lorsque le poète se transporte en un pays lointain, tantôt évocatrice du passé quand il se retourne vers les siècles disparus, — la Rime se plie merveilleusement, sous la main de l'artiste habile, aux plus diverses pensées....

Or, à ce point de vue, notre belle langue française m'apparaît comme un écrin d'une incomparable magnificence : le poète y peut puiser, sans l'épuiser jamais, une multitude de Rimes aux tons changeants, aux physionomies variées, et réaliser avec elles des prodiges.

Les unes étincellent et resplendissent ainsi que des bijoux au soleil, d'autres brillent discrètement ainsi que des larmes cachées. Il en est de sonores et de retentissantes, qui font songer aux claironnées guerrières ou aux carillons flamands; il en est, plus molles et plus assourdies, qui donnent l'impression d'un soupir ou d'un murmure de brise très langoureuse. Celles-ci secouent en dansant les grelots légers de la joie, celles-là semblent traîner de longues et plaintives lamentations; celles-ci sourient et celles-là sanglotent; celles-ci ont les éclats de voix de la colère,

celles-là les chuchotements de la tendresse, et d'autres l'accent du repentir ou de la supplication. Il y en a de sombres comme la nuit, d'autres qu'on dirait imbibées d'aurore; il y en a qui éclatent comme un soleil d'été, d'autres qui s'appesantissent et s'épaississent comme un brouillard d'octobre, d'autres encore qui s'ouatent et tombent sourdement comme la neige. Et l'artiste qui les sait manier, accomplit avec elles des choses merveilleuses!

FRANZ ANSEL.

SIMPLES NOTES

SUR

Le Congrès de la Religion avec des Religions

*Erat autem tunica inconsutilis,
desuper contexta per totum.*

(JOAN. 19, 23.)

Voici comme nous vénérons la robe du Sauveur :

Elle est l'Eglise. Tissée d'une pièce et sans couture, elle couvre le monde, unie, uniforme et universelle.

Mais si nous qui tenons la vérité et la loi, elle nous enserme de toute sa chaleur, il y a nos demi-frères, les humbles dans leur fausse vérité ou croyance sans un doute et désireux en volonté, qu'elle drape sans qu'ils la touchent ni l'aperçoivent.

Le futur verra réalisée la grande promesse (1) : tous auront pu apercevoir et toucher la tunique et ceux de bonne volonté en seront réchauffés. Les fidèles des églises communieront en l'Eglise; ceux qui — selon la termi-

(1) *Et alias oves habeo quæ non sunt ex hoc ovili : et illas oportet me adducere, et vocem meam audient, et fiet unum ovile, et unus pastor.*

(Joan. 10, 16.)

nologie — étaient en l'âme de l'Église s'effectuèrent en ses membres; ceux qui cherchaient Dieu avec leurs vérités (subjectives) mortes et leurs confiances non illuminées, monteront sans peine vers Dieu la lumière révélée à la main.

Peut-être sont-ils proches les temps promis et je pense que notre père sur la terre en voit les vagues au loin : la Propagande sème en l'orient schismatique quels futurs miracles peut-être; et l'on sait tous les espoirs en flèches vers l'église anglicane (1), et par l'autre monde en ces temps la fièvre divine des missions.

*
* *

Parallèlement noircit le fleuve de mauvaise volonté, de Voltaire toujours dont le mensonge rit à Nietzsche maintenant dont l'erreur hurle.

Trop de préjugés, trop d'attaques; les doctrines devaient se publier et se défendre.

Et à Chicago alors le Parlement des religions « de la sainte ligue de toutes les religions contrs l'irréligion » se tint comme une preuve représentative de l'adhésion naturelle de l'humanité aux vérités générales du Dieu unique, de l'âme, d'un idéal moral et social.

Ceci encercle tout : on y vérifia « l'irréductible loi du phénomène mystique », mot concis et parfait de M. l'abbé Charbonnel.

(1) Il faut s'intéresser aux idées de l'optimiste lord Halifax qui parla ces jours à Paris et lire (en la *Rev. cath. des rev.* Nov. 95) comment au congrès catholique de Bristol un protestant le Rév. Baudier pût parler ainsi : « Les préjugés contre votre Église devront tomber, et le premier devoir qui s'impose à nous est de faire connaître au peuple les vraies doctrines et les vrais usages de l'Église catholique. » En face de quoi se tint le congrès protestant de Norwich, où l'archevêque protestant d'York prononça : « Nous devons travailler au rapprochement des deux églises, car cette union est dans l'air. »

Et voici des dires (1) de Mgr de Harlez qui aident à conclure : « les idées que l'étude des religions nous apprend être le patrimoine commun de l'humanité, « appartiennent conséquemment à la nature et sont conformes à la réalité, car la nature réelle c'est la vérité....

« Plus le consentement des hommes sur un point dogmatique sera général et par le temps et par les lieux, « plus aussi la vérité de cette notion ainsi répandue s'impose aux esprits sincères et non arrêtés par des systèmes préconçus. »

* * *

Pour la religion catholique des résultats se précisent. On pourrait dire ici les préjugés soufflés et tels renseignements obtenus, plutôt pratiques aux missions, en ces assises où l'estime éclaira que des voisins éloignés se touchaient presque : celui-ci catalogué dans les écoles curieusement fétichiste manifestait une mystique supérieure et une aigüe métaphysique.

Mais la reconnaissance capitale, c'est d'une base générale admise aux vérités spécifiques : le système naturel de Dieu sur le monde à parachever — et ceci appartient à l'apostat régulier — par la révélation surnaturelle.

Ajoutez l'émoi intérieur ressenti par tous à la manifestation simple de la vérité. (De toute nécessité, celle-ci est fascinatrice par elle-même, et voilà bien pourquoi il semble de tout homme de foi, c'est-à-dire de confiance de la publier où il se peut.)

Par la simple manifestation de notre dogme le Parlement devenait dès lors et de ce fait de salutaire apologétique; et l'on pût croire que des illuminations déjà se

(1) Lus à Chicago et publiés dans la *Revue des religions* (Septemb.-Oct. 94). Cf. aussi : *La Bible dans l'Inde* (édit. Palmé) p. 239 et 278 et suiv. Cette doctrine éternelle et nôtre, on peut la voir encore dans St-Justin (Apol. II c. 8. c. 10).

faisaient, car N. S. J. C. de l'aveu de rabbins et de brahmanes y apparût comme le nord vers lequel s'aimaient naturellement la loi comme la piété.

Ces motifs, je crois, et l'espoir de grandiose prosélytisme qui se respire de Rome, amenèrent — car ils ne créèrent pas le projet lui-même — à l'idée d'un Congrès des Religions quelques adhésions catholiques.

*
* *

« Pour développer les heureux résultats » l'au revoir à Chicago s'était formellement dit. Londres? Genève? Benarès?

M. l'abbé Charbonnel (1) dirigea le remous d'intentions vers Paris. Ainsi fut proposé un Congrès solennel en la retraite de la Sorbonne, à côté mais loin du bruit de l'exposition de 1900, au milieu pourtant de badauds, nez levé vers les rires, et de fidèles français, c'est à dire trop peu philosophes.

Et ce dernier détail éclaire alors raisonnablement une certaine opposition : celle unanime de l'église de France.

Des prélats étrangers sollicités par le fait de centralisation mondiale du congrès le regardèrent en face et promirent de venir à lui; et l'on peut croire, d'après les dires de Monsieur le Cardinal Gibbons (2) que le Saint Père lui-même voyait ce mouvement avec joie. De France (3) adhérèrent les confessions inférieures, l'Institut et des personnalités individuelles : le P. Didon, l'abbé Lemire. L'opposition, celle qui est sérieuse, de l'épiscopat — et l'on sait le voyage ad limina de Monsieur le Cardinal de Paris — dût se baser, je pense, sur la psychologie du caractère français.

(1) En un article de complète et diplomatique exposition (*Revue de Paris*, 1 sept. 95).

(2) Publiés en ce même article et sur quoi des commentaires de M. Zola en le *Figaro* (1-12-95).

(3) Adhésions ou appréciations se lisent principalement en la *Revue bleue* (nov. et déc. 95).

Des réponses publiques de nulle valeur, vitrines vides devant lesquelles on passe, vinrent de quelques un ignorants en tout du Congrès de Chicago : M. de Vogüé, mais pourquoi le P. Monsabré? —, d'autres persuadés qu'il s'agit en l'occurrence d'élaborer artificiellement une religion future (1), et de ceux qui en cause du congrès disputèrent de la philosophie de M. Charbonnel.

De Syllabus et d'idéalisme allemand il pourra être très curieux de causer, mais ailleurs. Est-ce un grief au congrès, vraiment? Mais les motifs de conversion de St-Paul empêchèrent-ils ceux du roi Henri ou de M. Huysmans?

*
* *

Tort ou meilleure raison, nous ne pouvons juger, la prélature de France n'entrera pas au Congrès.

Mais, et ceci est, le Congrès se tiendra...

Plutôt critiquable, une commission siège à Paris; aux frais on peut ne pas songer; et le Révérend Barrows va circuler autour du monde. Et l'Église catholique? Le mot universel, peut on croire, le S. Père ne le laissera pas tomber et toute initiative va rester libre.

Sans froisser la discipline de l'Église de France, des fidèles français pourront ils parler, des prélats étrangers descendre à Paris? S'il se peut...

Mais avec ce protocole (2) que la Religion marchera au milieu des religions et non entre les religions.

*
* *

Par les assemblées des gentils et des barbares, apologistes et missionnaires courent depuis les temps avec la torche allumée au feu de Pentecôte...

Nous qui ne savons rien que prier, nous irons sur la mon-

(1) Chez nous malheureusement le *Bien public* (26-2-96).

(2) Un Aréopage où Saint Paul présiderait, dit Mgr de Harlez en une lettre au *Courrier de Bruxelles* (15-3-96).

tagne et ferons selon que St-Cyprien enseigna : « Le docteur de la paix et le maître de l'unité a surtout voulu que « l'on ne priât pas seul et séparément, c'est à dire que l'on « ne priât pas pour soi seul. Car nous ne disons pas : *Mon* « Père qui êtes aux cieux... Notre prière est publique et « commune, et quand nous prions, nous ne prions pas pour « un seul homme, mais pour le peuple tout entier, parce « que nous et le peuple entier ne sommes qu'un. Le Dieu « de la paix, et le docteur de la concorde, qui a enseigné « l'unité, à voulu que chacun priât pour tous, de même « qu'Il nous a tous portés en lui seul. » (1)

EDMOND DE BRUIJN.



(1) Note de dernière heure :

Benarès? fût-il interrogé plus haut.

Tel en effet le désir du Révérend Jenkin Lloyd Jones.

Devant quoi M. l'abbé Charbonnel fut ironique : « Ce nom de Benarès, de la ville sainte des brahmanes, de la cité d'or, bâtie sur le trident de Siva, pouvait bien venir à la pensée d'un clergyman, que les adieux de la dernière séance du Parlement des religions avaient ému. Mais c'était de la poésie. »

Mais voici que viennent par la *Frankfurter zeitung* du 26 mars, là sous mes yeux, des nouvelles de très loin, qu'en le monde indou, très sérieusement les intelligences sont en émoi et la presse en veine. Et vis à vis de Paris tous les titres de Benarès, sagesse nourricière de 200 millions d'Indous vénérant Siva, et de 475 millions de bouddhistes se mettent en exposition. Et ainsi parle une revue de Calcutta catégoriquement : « Il nous faut élire un endroit réellement productif d'influence et non l'occasionnel lieu de déballage d'une civilisation brillamment éphémère. »

Travaillera-t-on en double pour travailler en vain? Et cette synthèse ne serait elle possible : Les hommes et les programmes prévus, et cela à Benarès, où le danger psychologique et disciplinaire prétendu en France ainsi se trouverait évité. Qu'en pense M. l'abbé Charbonnel?

E. B.

EXPOSITION DARDENNE-COPPENS SAMUEL

Très attrayante et particulièrement méritante de bravos ! l'exposition Léon Dardenne Omer Coppens-Charles Samuel qui du 14 au 20 a provoqué l'affluence au *cercle artistique*. Du sculpteur Samuel, dont tout le monde a admiré place Ste-Croix le bronze élevé à la gloire de Charles Decoster, un buste admirable — ivoire et bois — de Nèle, la douce naïve Nèle d'Uylenspiegel ! un buste — bronze — de la vieille Kateline. D'Omer Coppens, le peintre luministe : de délicieux coins de Bruges nocturne et d'autres non moins beaux en vie de lumière. Douze *Etudes de la mer* dont trois petits chefs-d'œuvre ; les *Cygnes* nous semblent une faiblesse. Tout serait enfin à citer jusqu'aux originales reliures en relief et aux candélabres. Là, c'est toujours l'infatigable talent du sympathique Léon Dardenne (à l'amabilité duquel nous devons de pouvoir offrir en supplément à nos lecteurs la belle planche qui accompagne ce numéro). Et d'abord deux broderies d'originale beauté la cheminée aux contes de la mère-grand et les *Quatre saisons* (paravent). Et que de paysages, tout en fraîcheur et en soleil ! d'un faire assuré et point démenti. Mais pourquoi ces nymphes dans la *clairière* ? Admiré surtout l'étang morne et gris d'impression intense et dans le genre humoriste, où Dardenne s'est fait un si grand et mérité renom, le portrait, d'un dessin très délié, d'Yvette Guibert, et les *alphabets*. Léon Dardenne nous a montré une fois de plus, à notre joie, que son si personnel tempérament d'artiste s'est affranchi de la mode bête et néfaste qui veut que l'artiste et surtout le peintre ait « un genre » à lui et qu'il frustre ainsi sa gloire et son art de combien de chefs-d'œuvre peut-être ! plutôt que de s'en départir.

On ne saurait l'en applaudir assez.

ROUT EN L'HONNEUR DU SCULPTEUR CONSTANTIN MEUNIER : Le 11 avril dans les spacieux ateliers du sculpteur Vander Stappen sera exhalté par les fervents de tous les Arts celui que Paris artiste vient d'acclamer et dont la gloire restera, éternellement, d'avoir aurolé de leur glorieuse misère les trimeurs convulsés de la fosse et de la glèbe, ces esclaves blancs du XIX^e siècle, le suprême artiste Constantin Meunier.

PICTOR.



L'Art pour Dieu!

Pour la première fois la voici inscrite en tête de cette LUTTE, fièrement, la chère sacrée devise qui, informulée encore, faisait battre déjà à l'unisson nos cœurs, du jour où se sont enthousiasmés pour l'Idéal nos âmes jeunes!

L'ART POUR DIEU!

Mais n'est-ce pas la devise obligatoire, inéluctable de tous ceux-là, — croyants ou mécréants, mais émergés des banalités ambiantes et du commerce des Bonhommes — qui vont leur vie l'âme en essor vers l'Idéal — les Artistes?

C'est une joie vivace pour notre Foi, à nous, les catholiques de la jeune génération écrivante, la pensée que tout artiste, en tant qu'artiste et parce qu'artiste, c'est-à-dire servant et cultuel de La Beauté, est un vivant témoignage de Dieu et de la Religion.

Car qui donc cette Toute-Beauté, cet Idéal devant lequel s'agenouille l'artiste? sinon Lui, l'Artiste-Suprême qui a créé tout ce que chantent les Poètes : la campagne, la mer et le ciel, les fleurs, les oiseaux et la femme!

L'art est le culte de La Beauté comme la Religion est le culte de La Vérité.

*
* *

L'ART POUR DIEU!

Troisième formule opposée à ces deux : « L'Art Social », « L'Art pour l'Art », dont l'antagonisme a été cause récemment de quels cruels déchirements dans les lettres belges, on ne le sait que trop!

Notre cher ami Firmin Vanden Bosch qui poursuit en ce moment dans « Le Magasin littéraire », la revue

catholique de Gand, l'examen comparatif impartial de ces deux formules, proposait cette seule adéquate et vraie « L'Art pour le Beau »; c'est celle-ci que, plus catégoriquement spécifiée, nous faisons nôtre aujourd'hui. Et nous la préférons telle, car telle elle nous apparaît comme proclamant à tous l'unique fin de l'Art : la gloire de Dieu par la célébration de toutes les beautés finies et dont Il est l'Auteur et la Synthèse infinie.

Et voici que l'un des plus opiniâtres défenseurs de « l'Art pour l'Art », l'insane et infecte formule qui prétend consacrer aux artistes, aux fervents de la Toute-Beauté, « le droit » d'être des... saligauds! sous prétexte qu'en Art on se fiche de la morale! — voici qu'Ywan Gilkin lui-même, inconsciemment sans doute, dans une riposte aux partisans de « l'Art social » dégénéré déjà en « Art démagogique » lance cette fière apostrophe : « Artiste! où que tu chantes et devant qui que ce soit, n'abaisse point tes regards vers ceux qui t'écoutent, mais regarde fixement dans l'azur du ciel la face rayonnante du dieu idéal qui conduit les muses et crie lui la fière devise : A jamais vous seul! »

Dépouillées de leur ridicule défroque païenne, et le vrai Dieu mis en place de M. Apollon, ces grandes paroles sont elles-mêmes la condamnation de « l'Art pour l'art » et synonymes de celles qui sont désormais notre devise :

L'ART POVR DIEV!

LES LUTTEURS.



LES LIVRES

LOUIS DELATRE. *Une rose à la bouche.* (Coq rouge. X. Havermans Brux.) Le jeune écrivain wallon des *Croquis d'écolier*, des *Contes de mon Village*, des *Miroirs de jeunesse* qui a su si tôt atteindre un tel rang dans nos lettres, nous apporte aujourd'hui un nouveau livre de contes — le quatrième, depuis 1886! — qui délicieusement s'intitule : *Une rose à la bouche.*

Je me suis remémoré en ouvrant le livre nouveau de Louis Delatre cette parole qu'il avait mise en un précédant sur les lèvres de Flipp Clavent de Péchant à l'adresse de l'aimée :

« C'est vrai que le sourire des ses dents blanches et la rose mouillée de sa bouche, c'est du printemps — et qu'elle ferait reculer l'hiver! »

Une rose à la bouche « c'est du printemps! »

Que voulez-vous que je vous dise en mieux de ce cher bouquin, sinon qu'il est plein d'ineffables choses, telles : *La vieille au chien*, *la sérénade au boulanger*, *l'Histoire de trois petits enfants* et *le Retour*, toutes narrées « à une petite fille », dans cette note de candeur et de jeunesse en fleur qui leur sied à ravir et à laquelle deux seuls écrivains, quoique très différents l'un de l'autre, on su parvenir en Belgique : Louis Delatre et Max Elskamp.

Pourtant, laissez-moi vous citer simplement ces quelques lignes de la *Dédicace* à la petite fille pour qui ces contes furent écrits, car là ce décèle déjà toute la félicité de vivre de celui qui œuvra ce livre.

«... Si donc tu daignes t'y prêter, chère petite fille, je t'élèverai dans mes bras et je consacrerai ton sourire et tes regards à ma terre natale, à ses maisonnettes et à ses vergers. Tu deviendras le jeune dieu moqueur de mes prés et de mes bois!

« Ah! ne dis pas non, petite belle, puisque ton rire est frais aujourd'hui autant que le vent du mois des primevères.

« Et puisqu'il est pour moi, pour toi, voilà ma rose!

« Prends la rose de ma joie en tes mains d'enfant!

« Garde-la... ou bien jette la, donne moi tes mains et allons nous-en... Toutes choses me sont également si délicieuses! »

N'est-ce pas qu'on ne peut pas ni plus simplement ni plus belle-ment dire son bonheur d'être, dites?

EMILE VERHAEREN. *Poèmes* (Edition du *Mercur* de France.)

Delatre c'était du printemps. Voici l'hiver morne du nord et la fureur de ses tempêtes. Delatre c'est une âme enfant toute de joie douce et qui s'épanouit heureuse à la vie bonne et calme. Verhae-

ren c'est le campinaire fruste et d'âme en fièvre et gigantesque, hallucinée d'infini et d'immense, et qui, après les premières cueillettes aux *Bords de la route* et le chant extasié mais forcené à la fois des *Flamandes* exhubérantes de chair, telles qu'apparues en les chefs d'œuvre des Rubens, des Van Dyck, des Jordaens, s'élançe d'un coup d'aile, et dès les *Moines*, par l'audace de ces images et la puissance de son rythme avoisine le génie cyclopéen d'Hugo.

C'est des *Moines* d'Emile Verhaeren que sont extraits ces vers, par ceux-ci jugez l'œuvre toute :

Qu'il te soit fait hommage et gloire ô mort chrétienne!
Parmi les biens du temps seule réalité,
Seul pain spirituel dont le cœur entretienne,
Sur la terre son fixe orgueil d'éternité,
Qu'il te soit fait hommage et gloire ô mort austère...
...Qui dans tes maigres mains détient les destinées.
Et qui remplis de ciel les yeux défunts au jour.
Qu'on te louange ô mort pieuse et baptisée!
Mort, qui portes en toi la tristesse des soirs,
Mort sereine, gerbant au fond de la pensée
Dans les vallons du cœur, la moissons des lys noirs.
Mort des moines, mort des martyrs et mort des vierges,
Hosannahs traversant d'un vol les cieux hautains,
O mort, ceinte de feux de prières et de cierges,
O mort qui fait la vie! O mort qui fait les Saints!

Aux prochains comptes-rendus des *Villes Tentaculaires* de Verhaeren, de *l'Homme Jeune* d'Henry Vande Putte et des *Contes chimériques* de Jehan Maillart.

GEORGES RAMAEKERS.



D'Emile Verhaeren, répondant à « ses frères intellectuels de France et de Belgique » au banquet organisé en son honneur par *l'Art jeune*, ces paroles :

« Depuis quinze ans, que se sont succédées chez nous ces fêtes littéraires, ce qui intéresse particulièrement, c'est que, toujours, elles ont été provoquées par la jeunesse. Les nouveaux venus s'affirment

en classant ceux qui les précèdent. Ils les admettent ou les récusent. Ils en font des drapeaux ou les piétinent comme des ruines... Après les deux premières générations littéraires de notre pays, en voici une troisième aussi ardente et confiante que ses devancières. Elle se présente nette en ses blâmes et ses admirations, pavoisée d'espoir et de hardiesse, âpre et violente et hatelante de vie et de bataille, telle enfin qu'apparaissent ceux qui partent pour la glorieuse et dangereuse aventure. Elle sait combien en cette Belgique d'indifférence grise, de sommeil littéraire, où l'on connaît beaucoup mieux les titres de bourse que les titres de nos livres, où le ventre semble la capitale du monde organique qu'est notre corps, où le cerveau est le carrefour de toutes les idées banales, de tous les jugements usés, de tous les axiomes éculés, qui se croisent dans l'espace et le temps, il lui faut d'énergie pour résister à la veulerie nationale, pour oser dire carrément qu'on est dans la vie uniquement un romancier ou un poète et pour faire admettre, grâce à la survivance d'une flamme merveilleuse qu'on détient en soi, que la race dont on sort est authentiquement la même que celle qui produisit jadis les Van Eyck, les Paul Rubens, les Quentio Metsys et les Jordaens. Sinon comment légitimer que de tels arbres miraculeux eussent pu grandir en d'aussi pauvres et stériles bruyères?

C'est donc une joie et un orgueil pour tous de voir les jeunes de ce temps-ci se vouer de toute leur âme aux lettres, comme on se voue à quelques grande cause sacrée : soit à la science, soit à l'humanité, soit à Dieu. »



Le délicat et si subtil Poète de *Jeunesse Blanche*, de *Bruges-la-Morte*, de *Vocation*, Georges Rodenbach, dont on a lu en première page de cette « Lutte » un délicieux sonnet, vient de faire paraître à Paris une œuvre nouvelle, en vers : *Les Vies Encloses*.

« L'œuvre de la vieille politique est usée. De nouveaux intérêts, de nouveaux problèmes ont surgi. Les grandes questions d'humanité, de charité, de travail, de justice, au dehors et au dedans, sont posées par la main de Dieu. Elles attendent de l'intelligence et dévouement de la classe supérieure ces solutions qui préoccupent déjà tous les esprits jeunes, perspicaces, généreux ! »

MONTALEMBERT.



Monsieur le correspondant liégeois de la *Réforme* a lu le mois dernier à la *Libre Esthétique*, en guise de conférence sur l'*âme allemande*, une diatribe à la Nietzsche antiprussienne et surtout grotesquement christophobe. Décidément ce monsieur a dû confondre l'auditoire d'artistes auquel il s'adressait avec les lecteurs de son journal pour oser, devant lui, proférer sans rire : que si cette pauvre Allemagne ne possédait pour tout potage que deux génies : Goethe et... Nietzsche (*sic!*) la faute en devait retomber toute entière sur le Christianisme « cette hystérie antiartistique » bonne à inspirer tout au plus un simple Richard Wagner.... « Mais — oh! bonheur! — enfin Malherbes vient, et voici, s'est écrié en terminant le billant conférencier (qui est aussi collaborateur au *Réveil*) et voici que j'ai découvert un poète à l'Allemagne! Mesdames et Messieurs j'ai bien l'honneur de vous présenter M. Stefan George (du *Réveil*.)

D'une part ce vieux christolâtre de Wagner et d'autre le grand poète panthéiste M. Stefan George (du *Réveil*)! Voilà qui est — ou jamais — péremptoire!

Aussi si le Christianisme s'en relève!...

M. l'abbé Charbonnel le vaillant promoteur du prochain *congrès des Religions* de Paris (dont vient de nous parler son ami notre collaborateur Edmond De Bruijn) conférencier à son tour à la *Libre Esthétique*, quelques jours après, et en véritable artiste, sur *l'Art religieux*. Sans crainte des aboyades de certains honteux organes du journalisme conservateur, espèce « Courrier de Bruxelles » et autres spécimens antédiluviens, il s'est indigné à trop bon droit hélas! des ignominies antiartistiques, en paganisme rococo, avec quoi les Jésuites surtout dégradent les églises gothiques, chefs-d'œuvre du Génie chrétien.

M. Eugène Broerman, le sympathique portraitiste (voir aux annonces) au génie duquel nous devons déjà « *l'Art f... à la rue* », afin de mériter mieux encore le titre glorieux de souteneur de l'Art vient de créer *l'Art public*. (Signalé à la police des mœurs).

UIJLENSPIEGEL.



LES REVUES.

Reçu : *Durendal* (mars) Fragments du *Via Crucis* d'Ed. Bernaert et la si poétique liturgie du *Baptême des Cloches* versifiée par Thomas Braun. Mais nous nous étonnons de rencontrer dans une revue aussi vaillamment *catholique* non pas, ce qui est très louable, une évocation, d'ailleurs bien écrite, de la grande figure qu'est dans les lettres de France Villiers de l'Isle Adam, mais quelque chose comme l'approbation de son hérésie rosi † crucienne, à preuve ce passage : « Le comte Villiers est pour ceux qui la pénètrent une méthode incluse, quoique dispersée en son œuvre d'*hermétique lumière* (sic!) Souvent il laisse, lui aussi, deviner plus qu'il n'exprime : une phrase à dessein inachevée, interrogative ou exclamative, un mot même une réflexion dès l'abord jugée inutile, posent au lecteur de troublants problèmes ou lui suggère de traditionnelles vérités. »

Il faut vous dire : l'article est signé José Hennebicq, un ami du Mage Jean Delville; alors...

L'*Ermitage* (mars). *Menues pensées carnavalesques* d'Octave Uzanné, des vers d'A. Sabatier, André Lebey, Jean Viollis, une très belle prose signée A. Clouard : *La pèlerine des âmes*, et un conte de Baculard Arnauld : *Aubépine*.

L'*Art jeune* dont le n° de mars est tout entier consacré à la reproduction des toasts, tous émus, et plusieurs, tels celui de Griffin et de Lemonnier, admirables, qui furent prononcés à la gloire de notre grand Verhaeren dans cet inoubliable et fraternel soir, de la joie duquel nous sommes redevables à l'*Art jeune*.

L'*Art Wallon*, nos 7-8. *Midi* par Emile Verhaeren, Vers, Georges Rodenbach *Guillaume Lekeu*, Henry Mabel, *Pour Oscar Wilde*, article virulent et de belle indignation contre les pleutres coppéens et les canailles anonymes qui insultent bravement un artiste prisonnier ! par Albert Olivier. *Banquet Verhaeren* par Marcel Bonhomme.

La lique artistique : *Les peintres belges à Paris* par Alf. Stevens et le référendum sur « l'Art appliqué à la rue » qui est significativement réprobatif.

Reçu également : *Les temps nouveaux* et la *Justice sociale*, *L'Universitaire*, *l'Escholier* toujours drôlatique, *Song Brusel*, studentenblad van Brabant, dont nous ne saurions trop applaudir les revendications flamandes et chrétiennes, parce que justes et patriotiques dans le seul vrai sens du mot (*vader-land*), le *Journal des Artistes*, où la suite de l'article de Fabre des Essarts : *Esthétique religieuse* et de Maurice Griveau ; *Les « cieux » et les « ciels », anges et constellations*, deuxième leçon du cours d'esthétique qu'il professe en Sorbonne, etc.

LES LIVRES.

Reçu : *Les Villes Tentaculaires* d'Emile Verhaeren, et *les Contes chimériques* de Jehan Maillart.

LA LUTTE

RÉVUE D'ART ET DE SOCIOLOGIE CATHOLIQUE

DIRECTEUR : **GEORGES RAMAEKERS**

Abonnements : 12 mois, 5 francs.

6 mois, 3 francs.

(Etranger port en sus, 5,60).

N. B. Les abonnements partent de chaque mois.

Rédaction et Administration :

PLACE VAN MEYEL, 15, BRUXELLES.

IL EST RENDU COMPTE de tout ouvrage d'art ou de sociologie dont un exemplaire est communiqué à *La Lutte*.

La LUTTE est en vente à Bruxelles :

Chez La Rose, rue des Paroissiens; chez Becker-Holle-
mans, rue de Namur, 7; chez Dietrich, Montagne de la
Cour; chez Rosez, Montagne de la Cour; chez Jérôme,
au Passage; chez Istace, au Passage; chez Wattiaux, rue
de Longue-Vie; chez Lacomblez, rue des Paroissiens.

A **Gand**, chez Ad. Hoste, rue des Champs.

A **Liège**, chez Gnusé, rue du Pont d'Ile, 51.

A **Louvain**, chez Peeters, rue de Namur, 22.

A **Paris**, chez Chérié, Boulevard Montparnasse, 166.

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE

ET LITHOGRAPHIQUE

V. VAN VINCKENROY

28, Rue des Rentiers, 28

BRUXELLES

La Lutte.

Revue d'Art & de Sociologie
Catholique.

RBE



Sommaire:

- Vers H. de Régner
- Fragment de la
Légende de Vie . . . C. Lemonnier
- Le pommier Ed. De Bruijn
- Dans la vie - Prose
de la couvalescence . G. Marlow
- Pauvre Chieff! . . . P. Mussche
- Mois de Mariel! . . . G. Ramaekers
- Aube de Mai!
- L'Art pour Dieu! . Mgr de Harlez
- Musique Carril Mario
- Exposit. Delsaux . Pictor
- Droit de réponse . J. Henpebcq
- Sur la patrie G. Ramaekers
- Les Livres A.L. et G.R.
- Cà et là Uylenspiegel

Paraît chaque mois.

Rédaction et administration :
15, place Van Meyel, Bruxelles



BRUXELLES
IMPRIMERIE VAN VINCKENROY, 28, RUE DES RENTIERS

LA LUTTE

REVUE D'ART ET DE SOCIOLOGIE CATHOLIQUE

DIRECTEUR : **GEORGES RAMAËKERS**

*Ont déjà collaboré à LA LUTTE depuis sa parution :
(10 avril 1895)*

FRANZ ANSEL — GASTON BLÈME — THOMAS BRAUN —
JEAN CASIER — CHARLES CHAULIAC — EDMOND DE BRUIJN
— Mgt DE HARLEZ — JEAN DELVILLE — POL DEMADE —
HENRI DE RÉGNIER — EDOUARD DRUMONT — PAUL DU-
BOIS — MAX ELSKAMP — CHARLES FUSTER — JORIS-KARL
HUYSMANS — ALFRED LEMAIRE — LE MASQUE — CAMILLE
LEMONNIER — CAMILLE LEPÈCHE — CARRIL MARIO —
GEORGES MARLOW — PAUL MUSSCHE — LÉON PASCHAL
— PICTOR — GEORGES RAMAËKERS — VICTOR REMOU-
CHAMPS — GEORGES RENCY — GEORGES RODENBACH —
ANDRÉ RUIJTERS — LÉON RYCX — FIRMIN VANDEN BOSCH
— EMILE VERHARREN — FRANCIS VIELÉ GRIFFIN —
GEORGES VIRRÈS.

PROPAGANDE : Toute personne qui nous
procurera trois nouveaux abonnés aura
droit à un abonnement d'un an.

Ce numéro contient un *supplément gratuit* de 16 pages.

Le prochain numéro de *La Lutte* paraîtra dans les pre-
miers jours de juillet en fascicule double comprenant
réunis les nos 3-4 de sa seconde année.

Ce numéro contiendra : Un article sur le *Congrès des
Religions* par M. l'abbé VICTOR CHARBONNEL;
des pages littéraires de :

Gaston Blème — Thomas Braun — Alfred Lemaire —
Le Masque — Jehan Maillart — Paul Mussche — Geor-
ges Ramaekers — Joseph Soudan, etc.

Et un supplément illustré signé : WILLEM DELSAUX.



Vers

*L'éclatante lenteur des couchants d'or sur les prés jaunes
Prolonge un songe grave où s'exaltent nos soirs ;
Il frissonne déjà des brumes pâles sous les saules,
Quelque chose de nous pleure en les ruisseaux noirs.*

*Le crépuscule s'attarde et s'aggrave et voici l'ombre :
Est ce bien toi ce songe et ce songe est-ce moi ?
Sous les saules que le vent d'ouest en chantonnant émon-
Quelque chose de nous luit au flot du lit froid. [de*

*Quand l'amour nous vêtait de l'or des couchants doux
Nos demains frissonnaient en nous et déjà vus [à vivre
Et plus tard le passé luisait d'un éclair lui d'eau vive
Quand les soirs d'ombre sur notre ombre sont venus.*

1890

HENRI DE RÉGNIER.



Fragment de la “ Légende de vie ,,

Le doux printemps d'Éolie s'éteignait au soir des eaux. Un frisson rose agita les feuillages dans la rivière, les peupliers aux thyrses d'or furent secoués, et toutes les vaches mugirent. Un silence ensuite tomba, une ombre sourde où vibrat la cigale, et ils cessèrent de se parler, ils n'étaient plus heureux. Mais une cloche dans les villages tinta très haut par-dessus la terre, l'agonie même du jour dans l'agonie des bruits. A peine dans les ors crépusculaires on l'entendit et tout l'espace en fut remué. Le son vers les premières étoiles s'alla, lent, grave, infini, vibra bleu d'étoiles et frais comme un jet d'eau larrinant en du cristal. Toute peine, à ce symbole révééré, soudain s'évanouit d'Éleuthère; il tressaillit, joignit les mains; son âme ondula à Dieu, religieuse et vespérale. Et Sylvan ne savait pas quelle voix en la cloche s'était fait reconnaître et était adorée de son frère. Les ondes en cercles plus larges s'alentirent, un instant planèrent aux horizons, déjà mortes dans la mort de tout; puis il n'y eut plus que l'oraison balbutiée, le souffle léger de la prière aux lèvres du fils de Côme. Sylvan sentit une part de l'âme amie qui se figeait; lui-même froidissait d'affres dans ce grand mystère; et il regardait le ciel et Éleuthère, ému d'inconnu. Il ne tentait plus de le rappeler à la vie des sens. Enfin la tête fléchie de l'enfant se redressa; il fit le signe de la croix. Alors, lui effleurant le bras avec respect, Sylvan murmura : — « Dis, frère, tu lui parlais? Que t'a-t-il répondu? » Mais Éleuthère s'étonna. Dieu ne répond à la créature non plus que celle-ci ne l'interroge. En dehors du réel, dans l'inexprimable, s'accomplit l'acte d'amour. Ainsi, d'une ardeur de jeune lévite, Éleuthère énonçait sa foi.

Elle se communiqua à Sylvan comme une lumière.

Tant d'autres brillèrent et ensuite s'éteignirent où à tâtons il s'orienta à la grande Présence secourable! — « Oh! soupira-t-il, sois mon initiateur vers ce Dieu que j'ignore. Les miens furent moi-même... Cependant, ô ami, à des signes en moi il m'apparaît que je l'attendais. » — « Je te plains, dit sincèrement Éleuthère, de l'avoir ignoré si longtemps. » Et frissonnant soudain, il le serra en ses bras, « Peut-être déjà tu es damné, ô frère! Va, je ne t'en aimerais que plus! » A ce cri charmant leur fraternité s'exalta. Ils marchèrent enlacés, le regard vers les étoiles; et toute ombre s'était dissipée, ils étaient redevenus heureux.

Cependant des sensations vierges s'éveillaient en Éleuthère. Il crut sortir des ténèbres, voir seulement le jour, comme aux heures merveilleuses de la Genèse. En ses prunelles jouèrent les formes, les vives et surnaturelles lueurs, le prisme infini des mirages. Quelquefois il ne savait plus parler, s'écoutait en d'immenses silences accablés. Et ensuite, d'un cri, il se délivrait. Les nuages, le frisson des feuilles, l'eau et sa vie fluide, secrète, les sèves les aromes lui semblaient ses pensées, sa propre âme diffusée dans l'espace. Un jour, son père Côme l'avait mené vers un bois, non loin de la mer. Il avait vu des troncs tordus et malades parmi les tertres vénéneux. « Quoi! gémit-il, c'est donc là la nature? » Maintenant il embrassait les arbres, se roulait aux herbes, au giron tiède de la terre, d'une jeune âme animale. La bête, l'ainée de la création, l'attira, fraternelle. Il sondait ses yeux innocents, son grand songe paisible mêlé aux forces, aux silences telluriques. Des sources bruissaient, un grésillement fin montait des artérioles comme un sang de fleurs. Aussitôt la vie naissait, des mucus, des embryons, des chevelures d'algues. Et des îles, des lagunes, des fleuves, des mers, minusculisaient l'image du monde. Un ciel entier se mirait dans un globule. Il regardait d'ardents insectes siller la forêt des mousses et mirailier très haut les vîbrants

papillons. Il vit d'un cœur se former la rose. Et de l'amour flottait, la terre ondulait en courbes molles, profondes.

D'abord ce ne fut que la joie, le délire ingénu de vivre. Puis il resta troublé, il pleurait sans cause. Près de Sylvan, il regrettait la solitude, et ensuite de loin il l'appelait, lui tendait les bras. De sourds éveils éclosaient, une efflorescence continue, délicieuse comme la vie des petites mares. Il s'étonna de n'être plus le même Éleuthère, le craintif enfant des ombres. Et Sylvan, se reconnaissant en lui, admirait se refléter en les miroirs de sa sensibilité l'autre Sylvan et ce qui fut son printemps.

CAMILLE LEMONNIER.

LE POMMIER

Arbor una nobilis

(le Vendredi Saint)

... la plus salutaire de toutes les connaissances.

Tradition, tourière des symboles, tu veilles le soir avant la prière. Voici que tu adorais Notre Seigneur Jésus :

Lui est le vrai fruit dans lequel la génération pourra mordre à sa faim. Ici nulle tromperie et l'œil vert se ferme. Il est la pomme adorable dont la sève est du sang et le nouveau voyageur s'assied à table pour en manger et en boire. Mais au pommier il pend un corps meurtri, un pauvre corps jaune et rouge qui mûrit au bon soleil. Voyez plier les branches : jamais le pommier n'a porté telle récolte. Arbre de la mort, je te salue, pommier, arbre de la vie : au printemps ton fruit fut un poison, à l'automne ton fruit est de la chair douce. Miracle ! la mort a conçu la vie et les ténèbres ont engendré le soleil.

Paradis aux gazons tièdes, je te salue, Golgotha aux rouges ruisseaux : le serpent vert se mord la queue ; voici la côte d'Adam comme un hochet sous la bêche ; mais au pommier s'enroule le serpent d'or dont un regard guérit.

Au pied du pommier les antithèses font la ronde ; regardez encore : maintenant le péché descend la colline, voici la grâce qui monte.

EDMOND DE BRUIJN.

Dans la Vie...

A MAX ELSKAMP.

*Ce sera, n'est-ce pas pour la candide ivresse
De vivre près de ceux qui nous ont dédaignés,
Que nous exilerons de nos fronts résignés
La fleur de souvenir et la fleur de jeunesse ;*

*Ce sera comme au temps où vraiment l'on aimait
Que nous irons, porteurs de roses bénévoles
Vers ceux dont le sourire avec le jour s'envole,
Si tu veux bien me suivre et m'aimer désormais.*

*Le soleil?... Nous n'aurons, hélas, sur notre route
Que des rayons fanés parmi des feuilles d'or,
Et nos anges gardiens seront nos rêves morts
Suivis de la Douleur, de l'Insulte et du Doute....*

*Je n'eûs pour me guider que ta chère bonté :
Tu le sais, et pourtant, loin de me la reprendre
Tu viens me consoler de tes paroles tendres
Dans le chemin stérile où je vais t'attrister.*

*Le rêve dont je veux offrir la fleur aux autres
Est fou sans doute et folle aussi ma faible voix....
Mais si pour me récompenser je vois parfois
Des yeux songer devant mes paroles d'apôtre,*

*N'aurai-je pas, n'aurons-nous pas bien mérité
De l'amour qui joignit nos âmes dès l'enfance,
Et de Celui qui fit neiger sur nos offenses
Des paroles d'espoir de joie et de clarté?....*



Prose de la Convalescence.

A CH. VAN LERBERGHE.

*Je vois de jeunes princesses convalescentes
Vaguer parmi la plaine adorablement grise,
Sous un soleil d'hiver qui rêve et s'éternise
Près d'elles, pour simuler les roses absentes.*

*Leurs yeux cernés d'azur et leurs mains diaphanes
— Petites lampes d'or dont la flamme vacille —
Malgré la frêle chanson des voix qui babillent
Faiblissent à mesure que le ciel se fane.*

*Elles vont lentement, craignant les gestes brusques
Qui font souffrir, et les haltes toujours si tristes,
Et chassent parfois de leur mouchoir de batiste
Les agneaux dont le doux bêlement les offusquent.*

De « Guirlande de sourire » à paraître prochainement.

*Car leur bonheur et leur espoir en demi teintes
S'effarouchent de tout ce qui chante la vie,
Et bien qu'elles soient sans colère et sans envie
Elles n'aiment que les choses quasi éteintes.*

*Elles tremblotent tout en n'osant se le dire,
De peur de réveiller la souffrance assoupie.
Dans leurs robes aux plis desquelles la charpie
Semble se plaire à exquisser de mauvais rires.*

*Et quand le crépuscule effiloche sur elles
Ses flocons de tristesse et de ténèbres molles,
Elles distinguent de fatidiques paroles
Dans l'Angelus qui geint au clocher des tourelles.*

GEORGES MARLOW.



PAUVRE CHIEP!

C'était l'heure divine du soir.
Le crépuscule tombait lentement en ombre fluide
et claire, des hannetons volaient avec un bruissement
d'ailes sonores, un rossignol chantait et sa voix pure
vibrant dans l'air.

Les branches belles sentant venir la nuit se recueillaient
dans le mystère des feuilles jeunes, et seuls, les sommets
des grands arbres ondulaient sous un vent doux et tiède
venu du loin des mers.

Tous deux — les chers petits — s'en venaient par le sentier bordé de paquerettes vers la tonnelle et causaient.

« Est-ce bien sur qu'il est mort? »

Il, c'est une fauvette à tête noire, un de ces rares oiseaux qui chantent depuis avril naissant jusqu'au départ des grives, en octobre sous les cieux gris, petites bêtes qui sont si tristes et si larmoyantes quand les gamins après l'école vont avec des rires sous bois dénicher leurs petits...

« Est ce bien sur qu'il est mort? » demanda Mariette.

Petit Pol ne répondit rien mais ouvrit sa main toute grande : la fauvette était couchée sur le dos, les pattes fines raidies en l'air, yeux révolvés, les ailes ternes maculées d'un peu de boue.

Puis il dit : Tiens, prends le maintenant puisqu'il ne vit plus, ton pauvre Chiep.

Ah oui pauvre Chiep! pauvre oiseau! Un jour d'hiver qu'il faisait très froid et gelait dur, il était venu — comme dans les contes de fée — taper du bec contre les vitres. Mariette, montée sur une chaise lui avait ouvert la fenêtre et la petite bête transie entra dans la chambre, joyeuse d'avoir une atmosphère plus chaude.

Chasse à l'oiseau! Ç'avait été des cris de joie venant de Mariette lorsqu'elle courut de par la place pour attraper l'hôte introduit. La fauvette poursuivie heurtant les murs fut vite lassée et tomba dans un coin, effarée, mais quand la petite fille mit la main sur son corps palpitant où le cœur battait trop vite elle poussa des cris de suprême détresse, anxieux et répétés : « chiep! chiep! chiep! »

Et ce nom resta.

Ah oui pauvre Chiep! pauvre oiseau!

Le fils du jardinier fera pour toi une belle cage d'osier où tu resteras jusqu'à la fin du rude hiver à t'étioler lentement, puis on te mettra dans la volière au milieu d'oiseaux exotiques que tu ne connais pas. Tu reprendras un

peu de vie factice au milieu de leurs chants étranges, mais le tien restera voilé jusqu'au matin de printemps où tu verras entre les touffes du lilas fleuri voletter la fauvette sœur des amours passées...

Oh! je sais bien qu'alors tu chanteras comme jamais aucun oiseau n'aura chanté, mais après cela fauvette, ce sera fini.

Ces émotions font mourir.

Ah oui, pauvre Chiep! pauvre oiseau! c'est ton cadavre qu'une petite fille porte maintenant entre ses mains calines.

Mariette et petit Pol marchaient; autour d'eux c'était l'heure divine du crépuscule. Les vapeurs du soir avaient mis comme de la fumée d'encens au fond de la tonnelle arquée prenant ainsi des airs d'église.

Petit Pol avait emporté une pelle de bois comme en ont les enfants qui creusent le sable sur les plages et il se mit à bêcher un petit trou en terre pendant qu'elle roulait dans son mouchoir la fauvette une dernière fois baisée.

Quand la fosse fut prête, Mariette y déposa doucement le cadavre de Chiep et les deux enfants avec des gestes simples se mirent à prier :

« Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous...

Tous deux gazouillaient la prière et l'on eut dit vraiment que c'était l'âme de la fauvette défunte qui avait passé sur leurs lèvres.

Le soir tombait de plus en plus et cette liturgie naïve s'harmonisait avec le paysage crépusculaire de la nature.

« Vous êtes bénie entre toutes les femmes » continua petit Pol tout seul.

La prière achevée, il recouvrit de terre le petit corps et planta au-dessus une croix faite de deux branchettes.

Mariette pleurait. Puis ils s'en allèrent, le petit garçon avec sa pelle, la petite fille sans mouchoir sanglotant dans son tablier.

Et petit Pol mi gêné de troubler chez son amie des pleurs si légitimes dit enfin :

« Mariette, moi si j'étais toi je pleurerais plus. »

Enfants, je ne sais si je dois vous le dire, mais après vous vint un jeune homme qui s'est arrêté devant cette tombe d'oiseau qui lui aussi a dit un *Ave* non pas pour Chiepi mais allant plus juste et plus haut pour vous enfants : pour toi, petit garçon qui creusa la fosse avec une pelle de bois et pour toi surtout Mariette qui si bellement pleura la mort d'une petite bête morte faute d'amour, et pour toi fauvette il songea qu'au printemps prochain de ton corps mêlé aux énergies de la terre éclosaient sous la tonnelle des touffes roses de fraîches anémones.

PAUL MUSSCHE.



Mois de Marie!

A M. l'Abbé VICTOR CHARBONNEL.

*Il a neigé
dans le verger
de chaque branche
fleurettes blanches
en avalanche
dans le verger.
C'est le printemps de toutes choses
au matin rose;
et de jeunesse triomphant
c'est le printemps!*

*c'est le printemps aux gais pinsons dans les buissons
c'est le printemps dans les gazons
de la prairie, toute fleurie
de bouquets blancs
sur fond vert tendre,
qu'on voit s'étendre
en ondulant
vers les clochers des horizons*

*Dans le ciel brille
l'aurore en fleur
et dans nos cœurs !
et l'alouette lance à tue-tête
dans le ciel bleu son chant joyeux
en folles trilles
— et jusqu'à Dieu !*

*Et nous venons, nous, les Poètes,
cœur exultant, regards en fête
dans l'immense et soudain réveil
de la vie jeune et du soleil !
et nous venons, nous, les Poètes
Bonne Madone, ô Vous si bonne !
Bonne Madone du carrefour
— dont la bouche au passant sourie —
pour votre tête qui se penche
vers nos âmes avec amour,
vous offrir la couronne blanche
de nos célestes rêveries.*

*Puis sur le petit banc de pierre
dévotement, très lentement
nous murmurerons la douce prière
que nous Chrétiens et nous Poètes,
dans ce printemps où tout Vous fête,*

*que nous murmurerons, Mère de Dieu, pour Vous
à deux genoux :*

*Priez pour nous, Sainte Marie,
Reine des fleurs de la prairie,
Reine des fleurs et de nos cœurs ;
Priez pour nous,
Priez pour nous, Reine des Anges,
et des pervenches,
Reine des anémones blanches,
Priez pour nous.
Priez pour nous, Reine des roses.
au mois de Mai, car c'est pour Vous
la jeunesse des fleurs écloses ;
Priez pour nous.
Priez pour nous, Vierge sans tache,
et priez aussi pour les bonnes vaches,
afin qu'elles donnent,
ô Bonne Madone !
aux petits enfants tout roses des champs
du bon lait bien chaud, doux comme le miel
que vos angelets savourent au ciel.
Et priez encore aussi, notre Dame,
pour que bien toujours tournent les fuseaux
des très vieilles femmes ;
et pour les oiseaux.*



Aube de Mai

A HENRY DE RÉGNIER.

*Aube de Mai! Le soleil monte
dans l'azur clair;
et des bois verts
voici s'envoler tout un monde
au fond de l'air!
au loin c'est la campagne blonde
ainsi qu'une onde
qui s'ensoleille,
et des hameaux rouges et blancs,
tintant joyeux, d'un même élan,
les vieux clochers étincelants
qui se réveillent!
Perçant le secret des sous-bois
ici voici tout près de moi
que le printemps fait son aumône
de rayons d'or aux anémones.
Et tout là-bas c'est la clairière,
ainsi qu'un tapis de lumière,
où sans voir que je les épie
jacassent deux par deux les pies.
De fleur en fleur et par millions
abeilles, mouches, papillons,
— toutes les ailes! —
dans la clarté, en tourbillons,
sont de vivantes étincelles!*

*Aube de Mai! Soleil vainqueur!
pinsons dont le chant nous enchante
et merles au sifflet moqueur
tout le ciel chante
avec mon cœur!*

GEORGES RAMAEKERS.

L'Art pour Dieu!

Monseigneur de Harlez, professeur à l'Université de Louvain et l'un des orientalistes belges les plus justement renommés au dehors, nous fait l'honneur de la lettre que l'on va lire :

CHERS MESSIEURS,

Je lis aujourd'hui la livraison d'avril de *La Lutte* et je ne puis m'empêcher de vous féliciter pour l'adoption de la formule qui figure en tête de ce fascicule.

L'Art pour Dieu!

Oui c'est bien cela; c'est la vraie formule. *L'Art pour l'Art* ce sont des termes ambigus et sujets à des interprétations dangereuses.

L'Art pour le Beau! c'est infiniment mieux et l'on pourrait s'y tenir si tout le monde avait la notion véritable de La Beauté, ce qui n'est point malheureusement.

Votre formule, *l'Art pour Dieu*, est exempte de ces défauts, c'est la seule entièrement vraie, la seule qui donne une idée adéquate de l'art, car la beauté qui en est l'objet, le Beau, splendeur du vrai, c'est Dieu et ne peut être en dehors de Lui.

Hors de Dieu point de vérité et le Beau, réalisé dans les êtres créés, ne peut-être qu'un reflet des idées divines. Où l'Art cherchera-t-il mieux son objet, ses modèles, que dans ces conceptions éternelles dont les êtres particuliers ne sont que la réalisation dans le temps.

Cette formule vous élève aux plus hautes régions de la pensée et vous préservera de ce fatal écart qui met l'art, l'un des dons les plus précieux de l'Intelligence infinie, au service des plus mauvaises passions de l'homme. Offriez-vous à Dieu ce qui l'offense et le déshonore?

Je n'hésite pas à le dire, un objet d'art propre à inspirer des sentiments déshonnêtes n'est point le Beau, mais le

hideux revêtu d'apparences qui ne lui appartiennent point. C'est à mes yeux une œuvre artistique composée avec des matières qui répandent une odeur fétide. La placeriez-vous dans vos salons?

Si la forme est belle, la matière ne l'est point, tout au contraire. Or pour une œuvre d'Art, digne de ce nom, forme et matière doivent réunir des qualités identiques.

Oui, chers Messieurs, gardez fidèlement cette devise; inscrivez-là fièrement sur votre drapeau; suivez la dans vos travaux, dans vos essais, qui peuvent vous préparer à de grandes œuvres.

Vous aurez assaini l'air du domaine de l'Art et rendu à ce précieux don du Créateur toute sa noblesse, toute sa grandeur.

Que ne pourrait point l'artiste s'il avait toujours le regard porté vers La Beauté éternelle, vers l'Être infiniment beau et la conception d'une perfection absolue! Quels incomparables chefs-d'œuvre ne sortiraient point de cette contemplation de l'Infiniment Parfait!

Qu'on ne dise point que l'application de cette formule aurait privé nos musées de nombreuses merveilles. Leurs auteurs, s'ils eussent été mieux inspirés, auraient produit des œuvres bien plus merveilleuses encore. Seul le vice y eut perdu quelque chose.

Il y a certainement de ces scènes que l'on peut reproduire pour l'enseignement ou l'innocent plaisir de l'humanité; mais l'artiste qui travaille pour Dieu saura se garder de tout ce qui conduit à un but contraire et son œuvre n'en sera que plus parfaite. Oui l'artiste vraiment digne de ce nom, l'artiste chrétien surtout ne consacre le don qu'il a reçu de Dieu qu'à ce qui peut-être utile à l'homme; il redoute ce qui peut nuire à ses frères, ce qui peut défigurer, dégrader leur corps ou leur âme; mais son œuvre ne fait qu'y gagner en grandeur et en beauté.

Un artiste qui travaille à souiller, à détruire la Beauté de l'être humain, n'est-ce pas contre-nature?

Puissent toutes les âmes en qui l'Éternel a mis un rayon de son Intelligence infinie comprendre la sublimité de sa mission et dire avec vous :

L'ART DON DE DIEU NE DOIT ÊTRE EXERCÉ QUE POUR DIEU.

Veillez agréer, chers Messieurs, l'expression de mes sentiments bien dévoués.

Lowain, 21 avril 1896.

C. DE HARLEZ.

Musique

*Grondements glorieux, magnétiques accords,
mer hurlante roulant des vagues d'harmonie,
plainte des violons, douloureuse, infinie,
à travers la détresse éclatante des cors.*

*Et c'est un long sanglot, tout bas, dans le silence.
au rale qu'agonise un moribond pareil ;
et c'est un chant d'amour, de gloire et de soleil,
dont l'ampleur, ainsi qu'un vol d'aigle, au ciel s'élançait.*

*En l'hymne souverain s'est incarné le monde
avec ses voluptés, ses défis, ses douleurs,
et l'on se sent un homme, et l'on verse des pleurs.*

*Mais l'âme, s'arrachant à son écorce immonde,
se jette dans l'éther, sur ses ailes de feu,
va, tressaille, gémit et se tord devant Dieu !*

CARRIL MARIO.

EXPOSITION WILLEM DELSAUX

Il y a quelques jours quatre-vingts-sept tableaux signés de ce nom — toiles, dessins, pastels — étaient réunis dans la *Galerie de la Bourse*, soudain transformée — et artistement ! — en salle d'exposition picturale. Vraiment il nous faut féliciter ici l'artiste de sa trouvaille, car c'en est une. Peintres, mes amis, voilà une salle spacieuse, admirablement en lumière, dont tous vous devriez savoir profiter, car si Bruxelles ne compte plus à l'heure présente ses artistes exposants, ceux-ci comptent toujours, hélas trop aisément, les *bonnes* salles d'exposition de leur douce ville.

Tout vrai Peintre a l'âme d'un Poète ; cela est vrai surtout du peintre de la nature : le paysagiste. Poète ? Delsaux l'est certes et intensément. Et je n'en veux pour preuve que les titres qu'il donne à ses œuvres ; ils vous diront toute l'attrance fascinatrice qu'opèrent sur son âme de Peintre-Poète les innombrables colorations de nos ciels, selon les heures du jour et les saisons de l'an. Sans nul doute ses plus belles œuvres, Delsaux les doit à cette impression profonde et forte qu'imprime dans son âme la pourpre gloire des *Soleils couchants sur la mer*, le *Calme du matin*, la *Nuit calme dans les bois*, le *Crépuscule*, le *Clair de lune*, la *Drève l'après-midi*, et surtout les fanaisons à l'infini variées des teintes automnales, toujours neuves de leur poésie éternelle.

*
* *

Manifestation Meunier.

Justice est enfin faite par le tardif mais enthousiaste témoignage d'admiration au grand, à l'incomparable sculpteur Constantin Meunier !

Devant une foule d'artistes de tous arts, sculpteurs, peintres, musiciens, poètes, dans le vaste atelier du sculpteur Vander Stappen, Craco son élève et l'un des vaillants organisateurs du roût, a dit tout haut au maître ce qui battait tout bas dans la poitrine de tous ; puis Camille Lemonnier, d'une voix forte d'abord, mais vite voilée d'émotion, a lu au héros de cette manifestation artistique les louanges qu'à la demande des organisateurs il avait écrites en tête de l'album où signèrent ensuite tous les assistants afin qu'il restât à Constantin Meunier un souvenir matériel de cet hommage rendu par ceux de sa race à son talent prodigieux d'artiste et à la fois d'apôtre social.

PICTOR.

DROIT DE RÉPONSE

M. José Hennebicq « adresse à ma courtoisie » cette lettre recommandée :

MONSIEUR LE DIRECTEUR de *La Lutte*,

Vous avez publié dans votre revue (numéro d'Avril) une phrase extraite de l'évocation — toute littéraire (1) — : « Le prince des lettres françaises, Villiers de l'Isle-Adam » que j'ai donnée à « Durendal ». Vous n'avez pas respecté, par défaut de compréhension je pense, le sens grammatical de cette phrase (2).

« La Lutte » a imprimé : « *Le Comte de Villiers fut, pour ceux qui la pénètrent, une méthode incluse quoique dispersée en son œuvre d'hermétique lumière* ».

(1) Evocation « toute littéraire » en effet celle où vous affirmez, Monsieur, qu'il existe dans l'œuvre de Villiers « une méthode d'hermétique lumière » et qu'il s'y rencontre « de traditionnelles vérités. »

(2) Le sens *grammatical*, soit ; mais l'*autre* ? — Et seriez-vous aimable jusqu'à nous expliquer ce que l'on entend en français par « une méthode de lumière » ???

Voici le texte exact :

« Le Comte de Villiers ne fut donc pas seulement un voyant il fut aussi un croyant.

Et c'est ainsi qu'il est, pour ceux qui la pénètrent, une méthode incluse quoique dispersée en son œuvre d'hermétique lumière ».

Ou si voulez : « Et c'est ainsi qu'il existe — pour ceux qui la pénètrent — une méthode etc. etc. (1)

Quant à « l'hérésie rosi-† crucienne » du comte de Villiers, celui-ci y répondra lui-même, par ce fragment des « *Expériences du Dr Crookes* » (2) qui malheureusement n'a point été publié par « Durendal » faute de place, mais qui a paru dans le cahier édité par Lyon-Claesen et Vanier (3). Voici ce fragment :

« Tout ce dont l'impression n'augmente pas, en nos âmes, l'amour de Dieu, le détachement de l'Univers, l'union substantielle avec Jésus-Christ, tout cela vient du Mal, émane de l'Enfer, nécessairement, absolument, sans autre examen, ni compromis oiseux, car ce qui trouble, ce qui étonne est ennemi de la Paix divine seul héritage du fils de l'Homme. Il nous a prévenu : *Vous les connaîtrez par leurs fruits*, et nous n'avons que faire de tels fruits.

Nous nous en tenons, comme toujours, à la parole, à l'esprit seul de l'Évangile : il est strictement sans discussions ni réserves notre unique doctrine. Et quand bien même, par impossible, comme nous en prévient le concile, un ange de Dieu descendrait du ciel pour venir nous en enseigner une autre nous resterions ferme et inébranlable dans notre foi »....

(1) Voici jouer un peu bien enfantinement sur les mots, convenez-en. En quoi, s'il vous plaît, le *fond* a-t-il été altéré dans notre citation ?

(2) Dans « *L'Amour suprême* » (de Brunhoff-Paris-1888) réédité sous le titre de « *Le Secret de l'Echafaud* ».

(3) Deux francs dans toutes les bonnes pharmacies.

Veillez publier, je vous prie, cette lettre rectificative et croyez, Monsieur, que je vous l'adresse bien plus afin de vous rappeler une page de l'œuvre de Villiers, que vous semblez avoir oubliée, que pour me défendre. Une défense donnerait à votre attaque une importance qu'elle n'a point (1).

JOSÉ HENNEBICQ.

Sur la Patrie

Nations! mot pompeux pour dire barbarie!
A. DE LAMARTINE.

L'opinion des penseurs d'avant-garde sur la Patrie est bien digne d'arrêter croyons-nous la réflexion de tous ceux que préoccupent (soit passion, soit terreur) les soudaines cataractes des idées nouvelles, tout à coup déluvantes, et qui menacent d'envahir le siècle nouveau en engloutissant bien des idées qui jusqu'ici apparaissent aux yeux du très grand nombre impérissables et consacrées par la pérennité des siècles.

Et d'abord cette question nécessairement se pose :

Qu'est-ce que la Patrie?

Cette question a eu cent mille réponses, c'est-à-dire : elle n'a pas eu de réponse. Interrogez dix hommes intelligents et instruits sur l'idée qu'ils se font de la Patrie ; leurs avis coordonneront à peu près comme coordonneraient ceux de dix pasteurs protestants interrogés sur un même point dogmatique.

Ceux-là sont « patriotes » comme ceux-ci sont « protes-

(1) Si M. José Hennebicq se flatte d'avoir rectifié quelque chose, il s'abuse. Il ne rectifiera rien tant qu'il ne nous aura dit ce qu'il entend par « la méthode d'*hermétique lumière* » éparse, selon lui, dans l'œuvre du *Ros + Croix* Villiers de l'Isle Adam. G. R.

tants »; ils n'ont de commun que le nom. Et le mot fameux lancé aux partisans du libre examen doctrinal s'adresse à droit égal aux partisans de la Patrie : tant de cerveaux, tant d'avis.

Essayez l'expérience comme je l'ai moi-même tentée et maintes fois; elle est aisée et vous édifiera.

Le patriote est un dévôt de « quelque chose » qu'il nomme patrie et qu'il n'a jamais su seulement définir.

« Il sait seulement que le patriotisme oblige à une certaine solidarité entre gens de même Patrie. C'est la seule certitude qu'il ait. Quant à la nature de la Patrie, à sa composition, à son essence, il l'ignore. C'est chez lui un sentiment vague, très vague, un je ne sais quoi de confus, d'imprécis. » (1)

Aussi quelle certitude avoir, quelle opinion arrêter sur une idée — ou mieux sur *un mot* — qui désigne une « chose » que ses propres partisans ne désignent jamais?

A défaut de mieux les uns définissent la Patrie : « une certaine étendue territoriale délimitée par des frontières. »

M. de la Palisse était je crois d'accord avec eux sur ce point.

Mais ces frontières, qui les a déterminées? et depuis quand? et de quel droit? et selon quel principe conducteur?

Ici la parole est à l'histoire « témoin de la vérité »; mais le proverbe a raison qui dit : *longa via per præcepta, brevis per exempla*. Va donc pour un exemple! Et examinons, si vous le voulez bien, pour la Belgique, la réponse que donne à ces questions l'impartialité des faits historiques les plus récents.

Qui a déterminé ses frontières?

— Des diplomates *étrangers*. (*sic*)

(1) A Hamon. *Patrie et internationalisme*. Bibl. des *Temps Nouveaux*, 140, rue Mouffetard, Paris. Dix centimes la brochure.

Depuis quand?

— Depuis 1830.

Et de quel droit?

— Du droit du plus fort.

Et selon quel principe conducteur?

— Selon *l'intérêt des grandes puissances* qu'ils représentaient.

Tels les faits, intolérants et sans réplique — comme la Vérité.

Or de tout ceci l'absurde bondit aux yeux.

Ce n'est donc nullement (comme avec quelque raison semblait-il on l'eût pu supposer) une logique rationnelle qui a donné ses frontières à ce que l'on dénomme : la Belgique, mais bel et bien quelques diplomates *étrangers* dont l'intérêt politique a délimité sur la carte européenne la portion du sol dont les habitants *auraient désormais* (et jusqu'à nouvel ordre) pour patrie la Belgique!

Ainsi de part l'arbitraire de quelques hommes d'État, et de par lui seul, les habitants de la partie sud-scaldienne de la Zélande, d'une grande partie du Limbourg et de tout le Brabant septentrional sont à l'heure présente de bons patriotes *hollandais* prêts à tuer les soldats belges, si la guerre éclatait, comme aussi auraient-ils été bons patriotes *belges*, prêts à tuer les soldats hollandais, si la plume de ces MM. les diplomates de 1830 avait eu la *fantaisie* d'englober alors dans les frontières de la Belgique la partie sud-scaldienne de la Zélande, le Limbourg « hollandais » et le Brabant septentrional!!

La Patrie pourtant, dans l'esprit de ceux qui la défendent, est bien chose immuable, puisqu'ils établissent des armées permanentes pour la défense de ses frontières et que par amour d'elle ils vont sans hésiter JUSQU'À L'HOMICIDE!

En face de quoi l'histoire, elle, n'en regorge pas moins d'innombrables cas où des milliers et des milliers d'hom-

mes, du jour au lendemain, selon les *hasards* de la guerre ou le *caprice* des dirigeants politiques, vous changent de Patrie comme l'on change de linge.

Il suffirait, dit très bien Hamon, de considérer la Patrie dite française, depuis 1600 par exemple, pour voir combien elle a varié. Des gens s'endormaient le soir Italiens ou Belges et se réveillaient Français; d'autres étaient Français et devenaient Anglais. Leur patrie était changée parceque des hommes qu'ils ne connaissaient point s'étaient battus et avaient traité ensemble. » (1)

Et il conclut :

« Avouons avec Pascal que rien n'est plus plaisant, c'est à dire plus absurde que cela. Pourtant cette absurdité est. »

*
* *

D'autres viennent ensuite moins irréfléchis qui ne se contentent plus de nous affirmer pour toute réponse ce que chacun peut constater sur son atlas, et qui vous disent :

« La patrie est un groupement d'individus basé sur l'*intérêt commun*. »

Ça n'est pas une définition cela, c'est un élastique.

Car mot pour mot cela s'applique aussi bien à la première venue des sociétés, financières, philanthropiques ou religieuses, qu'à la Patrie.

La patrie basée sur l'intérêt! Quel intérêt? et quel intérêt *commun* surtout?

Mais n'est-il pas constant et appert pour tous et depuis tous temps que dans ce qu'on appelle une « Patrie » les intérêts diffèrent et sont opposés de contrée à contrée, de ville à ville, de classe à classe, d'homme à homme?

L'intérêt du Flamand est-il celui du Wallon? l'intérêt

(1) Et sans remonter jusqu'à 1600 voyez les Savoyards par exemple : les Savoyards étaient Sardes en 1859, en 1860 les Savoyards sont devenus (sic!) Français. — *Risum teneatis!*

du laboureur brabançon celui du houilleur hennuyer? l'intérêt du campagnard celui du citadin? l'intérêt du liégeois celui du bruxellois? l'intérêt du pauvre celui du riche? l'intérêt du catholique celui du mécréant? l'intérêt du civil celui de l'homme de guerre? l'intérêt dynastique des rois et de leur ambition avide de guerre, celui de leurs sujets avides de paix? votre intérêt celui de votre voisin?

L'intérêt *commun* !

Quel intérêt « commun » ont bien les habitants de ce pays à engouffrer le fruit de leur labeur dans les budgets toujours grandissant de la guerre? Quelle intérêt « commun » ont les pères de familles à envoyer leurs fils se faire tuer l'âme et le cerveau, si pas le corps, dans ces pourissoirs patriotiques qu'ombrage le drapeau national, dans ces casernes que l'on ferait beaucoup mieux d'appeler des cavernes, les cavernes du Blasphème et de la Sodomie?

Dites!

*
* *

Puis ce sont d'autres encore qui affirment à leur tour :
« La Patrie c'est le sol natal. »

A ceux la je répondrai que le sol natal de celui qui est né à Ostende n'est pas du tout le sol natal de qui est né à Arlon. Mon sol natal c'est mon terroir, c'est mon clocher, c'est la ville, c'est la bourgade où je suis né et ce n'est que cela, et non pas ce qui, selon eux, serait ma Patrie, c'est à dire une étendue territoriale délimitée par des lignes *toutes conventionnelles* que font et défont à travers les siècles les toutes puissances des dirigeants politiques.

Ceci pourrait suffir. Il y a mieux.

Les partisans de cette définition de la Patrie oublient qu'il est un fait admis par tous les patriotes (et donc par eux-mêmes) qui contredit leur assertion : Un enfant né sur le sol « étranger » n'a point du tout pour Patrie ce sol où il est né (ainsi qu'il devrait en être si la définition

était la vraie) mais bien la Patrie de son père.

La conclusion s'impose n'est-ce pas ?

Passons.

* * *

Sans plus m'attarder à toutes ces croulantes définitions de la Patrie j'en viens à celle mieux assise :

« La Patrie c'est la Race. »

Pour ma part je n'ai jusqu'ici point trouvé d'objection qui tienne contre cette définition, mais j'en ai trouvé bon nombre militant pour elle contre l'idée toute fausse que l'on se fait de la Patrie aujourd'hui.

Pour ne parler que de la « Belgique » qu'y a-t-il de plus profondément illogique que cette réunion de deux races toutes différentes en une seule Patrie ?

Que de fois n'avez-vous entendu comme moi reprocher aux « flamingants » d'être de mauvais patriotes « belges ».

« Quoi ! vous voulez donc diviser la Belgique en deux ! donner un morceau à la France et l'autre à la Néerlande ! »

Ceux qui parlent ainsi sentent bien eux-mêmes, leur langage le prouve, tout ce qu'il y a de fictif dans ce nom de *belges* donné à la fois à des *latins* et à des *germains*.

Car enfin, oui, en quoi ces deux peuples se ressemblent-ils ?

Un Flamand est, tout autant qu'en France, à l'étranger dans la « Belgique » wallonne.

Les Wallons sont-ils de sa race ?

— Non, ils sont de même race que les Français.

Les Wallons sympathisent-ils avec lui ?

— Non ! pas plus que les autres Français.

Les Wallons ont-ils les mêmes mœurs que lui ?

— Non ! ils ont les mœurs et le tempérament français.

Les Wallons parlent-ils sa langue ?

— Non, ils parlent le français ou un patois français et généralement méprisent en outre sa langue à lui : le flamand.

Et l'inverse est aussi vrai, avec cette restriction qu'un Wallon trouvera en Flandre beaucoup de Flamands parlant le français parce que l'*injustice* de la législation actuelle reconnaît et consacre la prédominance linguistique des Français de « Belgique » sur les Flamands de « Belgique ».

Et cependant : « Flamand, Wallon, ne sont que des prénoms, Belge est notre nom de famille. »

Et en avant la *Brabançonne* !

II

Qu'est ce que le Patriotisme?

Maintenant que j'ai franchement exposé ici mon opinion sur la Patrie, examinons si vous le voulez bien, amis lecteurs, ce qu'il faut entendre par le sentiment qui est l'amour de la Patrie : le patriotisme.

Sans nul doute ce sentiment existe, sans nul doute il a produit et de nombreux héros ; mais de ceci ne se peut déduire qu'il soit louable et juste.

Tous ces braves qui se sont fait massacrer par millions et millions sur ces champs d'honneur qui sont des champs d'horreur ne sont ils pas les martyrs d'une erreur sociale, comme les hérétiques de bonne foi qui se faisaient tuer de même pour la cause du protestantisme dans les guerres religieuses du XVI^e siècle, sont les martyrs d'une erreur doctrinale?

D'ailleurs si le patriotisme a suscité des héros, les héros sont d'obscurs soldats ignorés et tout l'enthousiasme et tout le délire de l'admiration des patriotes va précisément à ces bouchers de chair humaine, à ces abatteurs d'hommes, à ces assassins couronnés qui s'en sont allés la conscience accablée de cent mille homicides, et dont les uns avaient du moins l'horrible beauté de leurs crimes et s'appelaient : Bonaparte, et dont les autres n'en avaient que la bassesse et s'appelaient : Napoléon III.

Et puis, tel qu'à présent on l'entend, le patriotisme est

il bien sentiment aussi grand, aussi noble qu'on l'imagine? Est-il aussi chrétien surtout?

Ici je laisse la parole à l'autorité d'un grand penseur et d'un grand chrétien de ce temps : au comte Léon Tolstoï.

Voici ce que le publiciste slave écrit à M. Oursine dans une lettre parue à la *Revue Blanche* (1) du 15 avril 1896 :

« Vous dites : « A côté du patriotisme conquérant et inhumain des peuples forts, il en existe un autre, tout à fait contraire : celui des peuples asservis, qui n'aspirent qu'à défendre contre leurs ennemis leur religion et leur langue. »

« Mais, qu'un peuple soit opprimé ou puissant, cela ne saurait différencier dans son essence ce que l'on nomme le patriotisme. *Le feu sera toujours le feu*, ardent et dangereux, qu'il flambe en un bûcher on brûle au bout d'une allumette. Par *patriotisme* on entend d'ordinaire l'amour de son pays de préférence à tous les autres, de même que par *égoïsme* on entend l'amour de sa propre personne de préférence à tous les autres. Et il est difficile de se représenter de quelle façon cette préférence exclusive d'un pays peut passer pour une bonne et, partant, désirable vertu.

« L'égoïsme de l'homme que l'on égorge direz-vous, est plus excusable que l'égoïsme de l'homme à l'abri de tout danger, et de même le patriotisme est plus excusable chez les peuples opprimés que chez les oppresseurs.

« J'en demeure d'accord avec vous ; mais le patriotisme ne peut changer de nature suivant qu'il se manifeste chez les opprimés ou chez les oppresseurs.

« Et l'essence même du patriotisme — le fait de préférer un pays à tous les autres, — ne comporte en soi, non plus que l'égoïsme, aucune bonté...

« Un homme qui croit ne pourra plus être patriote, par

(1) *La Revue Blanche*, 1, rue Laffite à Paris, Directeur A. Natanson
15 francs par an hors France.

la raison qu'il accomplira au nom du christianisme tout ce que le patriotisme peut exiger de lui...

« Ce christianisme on peut refuser de le connaître, et dans ce cas, exalter le patriotisme.

« Un des sophismes les plus communément employés pour défendre une cause immorale consiste à confondre à dessein ce qui est avec ce qui devrait être et, alors qu'il était question de l'un, y substituer l'autre.

C'est de ce sophisme que l'on se sert le plus fréquemment lorsqu'il s'agit du patriotisme. Il est certain par exemple que pour un Polonais, nul n'est plus proche et plus cher qu'un Polonais; pour un Allemand, qu'un Allemand; pour un Juif, qu'un Juif; pour un Russe, qu'un Russe, etc. Oui ce sont là des faits; mais reconnaître qu'il en est ainsi, comme aussi constater que tout homme préfère sa propre personne à tous les autres, n'équivaut aucunement à prouver que cela doit être ainsi... »

*
* *

Une remarque en terminant : je revendique et pour moi seul toute la responsabilité des opinions émises dans cet article sur la Patrie et le patriotisme. Et comme pas plus que nul homme, hormis le Vicaire de Dieu, je ne puis avoir prétention à l'infailibilité, je n'ai rien voulu imposer, mais seulement exposer en toute franchise ce que je crois être la vérité.

Je rappelle en outre aux partisans de la Patrie que cette revue est ouverte à la libre discussion.

Messieurs les Patriotes vous avez la parole.

GEORGES RAMAEKERS.



LES LIVRES

GEORGES EEKHOUD. *Philaster* (aux bureaux du « Coq Rouge », 6, rue Montagne-aux-herbes-potagères, à Bruxelles).

Le 5 de ce mois le cercle d'amateurs *De Toekomst* a exécuté et très bellement pour des amateurs et des *ouvriers*, sous les auspices de la section d'art de la *Maison du peuple* dans notre admirable théâtre flamand, la tragédie *Philaster*, écrite par deux contemporains de W. Shakspeare : Francis Beaumont et John Fletcher, traduite et adoptée à la scène française sous le beau titre : *L'Amour qui saigne* par Georges Eekhoud.

Nous ne pourrions mieux dire de cette œuvre, ignorée, comme tant d'autres, de ce siècle que jusqu'ici la gloire de Shakspeare emplissait tout entier, qu'en résumant ce que nous en a dit Georges Eekhoud lui-même dans une brève et logique évocation de la grande époque romantique d'Angleterre.

Œuvre de *primitifs*, les caractères s'y dessinent, ressortent et s'imposent à l'enthousiasme avec cette vigueur fruste, cette intensité d'âme et d'humanité où n'atteint que le seul génie; et les trois héros de *Philaster* : *Philaster*, *Aréthuse*, *Bellario* (*Euphrasie*) sont trois héros dignement shakspeariens. Sans doute, comme nous le disait Eekhoud, il s'y rencontre à côté de réels traits géniaux, des naïvetés scéniques et des invraisemblances, qu'excuse, et pleinement, l'outrance romantique de l'époque, et l'époque même où s'élabora l'œuvre, et qui sont d'ailleurs des repoussoirs, en quelque sorte heureux, de ses grandes beautés.

Mais ce qui surtout est admirable en *Philaster* c'est l'altitude morale où ses trois héros font ascendre l'âme; *L'Amour qui saigne*, c'est l'amour *chaste* d'*Aréthuse*, la belle fiancée et l'amour *idéal et platonique* du page *Bellario* (*Euphrasie*) pour *Philaster*, amour immense et héroïque au point d'aimer la bouche qui calomnie et la main qui tue, amour qui enseigne *l'abnégation du dévouement*, *l'amour sans égoïsme* et sans espoir de bonheur, *l'amour chrétien* en un mot.

Tous les artistes applaudissent Georges Eekhoud d'avoir rendu à l'admiration de tous ceux qui savent sentir cette œuvre puissante et moralisatrice, et les jeunes artistes catholiques de cette revue lui savent particulièrement gré d'avoir fait applaudir dans *Philaster* la grandeur de l'amour chaste et chrétien par les partisans de « l'amour libre ».

G. R.

JEHAN MAILLART. *Contes Chimériques* (Lacomblez, édit. Bruxelles).
Nous regrettons n'avoir pas ici la place de dire tout le bien que

nous voudrions dire du livre de M. Jehan Maillart, notre confrère du *Libre-Journal*, de Mons.

Nous l'avons lu, avec l'intérêt que l'on apporte à une œuvre de début où se révèle un écrivain de talent. Peut-être bien le symbolisme n'est-il parfois assez transparent, mais ce genre hiératique qui rappelle le style des littérateurs de l'ésotérisme, semble ici s'adéquatiser à ces *Contes* d'ailleurs *chimériques* — et dont plusieurs, ainsi les *Veilleurs* et surtout les *Fous* (ce dernier admirable) sont d'un symbolisme obvie pour tous et qui mieux est d'un style richement orfévré.

Bref, œuvre belle et louable qui fera souhaiter à ceux qui la liront la parution prochaine d'une œuvre nouvelle où ne se démente point, mais où tel ou plus parfait encore nous reparaisse Jehan Maillart.

ALF. LEMAIRE.

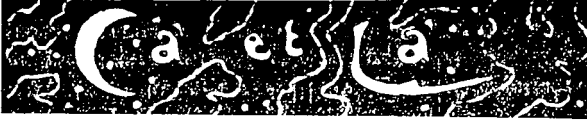
HENRY VANDE PUTTE : *L'Homme Jeune*. (« *Coq rouge* » Havermans. Bruxelles.)

L'Art n'est pas s'il n'est sincère. Cette qualité *sine qua non* l'*Homme jeune* la possède avant toutes. Vande Putte s'y est écrit lui-même, avec ses qualités et ses défauts, avec son juvénile enthousiasme d'artiste nouveau (car artiste il l'est certes, et de beau talent!) mais avec aussi son âme exubérante à l'excès et ceci explique qu'en son œuvre se trouve trop souvent forcée la note vraie de l'exaltation artistique dans les cris vraiment trop innombrables et qui rendent sa phrase hélas! et ah! ah! hélas! et oh! combien cacophoniquement cahotique!

Comme l'a très bien dit en l'*Ermitage* son directeur Edouard Ducôté cet excès de cris loin de grandir l'enthousiasme le rapetisse s'il ne le tue. Mais où je ne suis plus d'accord avec M. Ducôté c'est quand il reproche à Vande Putte son emploi fréquent du néologisme sous prétexte que notre pauvre langue française est assez riche ainsi. De grâce Messieurs les français pas de chauvinisme en littérature s'il vous plaît! Dans l'*Homme jeune* d'Henry Vande Putte surabondent je veux bien les néologismes mais combien ne sont pas délicieuses trouvailles!

Malheureusement — et c'est très dommage — Vande Putte s'est écrit en son livre non pas seulement avec ce qu'il a d'artiste en lui, mais encore avec son obcènitè dégoûtante et ceci est souverainement inartistique et donc artistiquement détestable. G. R.

Aux prochains : *Les Villes Tentaculaires* de Verhaeren, *les Impossibles Noces* d'Adrien Mithouard et *Une cause littéraire* de Firmin Vanden Bosch.



Ce mois paraît à la librairie Dentu à Paris *La Légende de vie*, l'admirable livre de Camille Lemonnier, ainsi qu'il s'en augure par le fragment que nous en publions ici-même. *La Légende de vie* s'affirmera comme la première des œuvres où l'artiste chantera selon sa « nouvelle » âme.

Notre éminent ami M. l'abbé Victor Charbonnel durant son passage en Belgique a eu le très grand honneur d'être lui aussi en butte, après notre cher grand Verlaine, l'immortel poète repentant de *Sagesse*, aux anathèmes bouffons de tous les crétins du Journalisme catholique (naturellement!)

Pensez donc! un prêtre qui ose parler d'une façon sensée des choses d'Art! un prêtre qui ose aimer l'Art! un prêtre qui se permet d'être un artiste! Si ce n'est pas atroce!...

Un prêtre qui s'oublie jusqu'à dire qu'il préfère la haute apologétique des aveux échappés en cris d'enthousiasme devant la grande figure du divin Crucifié à cette géniale canaille d'Ernest Renan lui-même, aux niaiseries dévôtieuses, que J. K. Huysmans appelait si bien « des gommes tièdes » et dont la fadeur est émasculante au point de vous assassiner le cerveau!...

Un prêtre qui s'oublie jusqu'à dire qu'il préfère les incomparables enluminures des antiphonaires et des missels de l'Age-Christien, aux peinturlures scandaleusement caricaturales fabriquillées « dans ce goût marécageux de pleurnichage faux et exécration dont l'image dévote paraît avoir le secret et qui dégouteraient même du vice si d'aussi bêtes images en étaient manufacturées », selon la trop juste mais non trop énergique expression de Léon Bloy!...

Non vraiment l'occasion était trop belle pour ne pas faire une fois de plus le jeu des adversaires agacés de voir un catholique, et un prêtre encore bien! parler avec bon sens des choses d'Art, en discréditant ce prêtre ineptement dans la trop crédule opinion du public catholique.

Cette occasion très rare (oh oui!) MM. les Crétins du journalisme catholique n'ont eu garde de la laisser s'échapper, et nous avons à leur rendre cette justice qu'ils ont joué à ravir et avec un irréprochable ensemble leur petit pape-laïc.

Et ça été aux oreilles de M. l'abbé Charbonnel sur toutes les variantes : « Vous êtes un prêtre dévoyé, Môsieu ! »

Verhaeren et Rodenbach, les chers et grands Poètes viennent d'être nommés Chevaliers de l'Ordre de Léopold.

Cette attention d'en haut, qui échoit si rarement à nos *vrais* intellectuels, sans ajouter rien à leur valeur, attestera du moins à la belge indifférence qu'il est chez nous d'admirables Poètes.

Dans l'un des derniers numéros de la *Revue du dénigrement hebdomadaire* un honorable commerçant fait ainsi son boniment « en vers » :

« Voici les cafés, les vanilles,
Voici le cuir roux des bisons,
Les bois parfumés des Antilles
Et les barils de salaison ;

Voici les cotons et les laines,
Voici les huiles par tonneaux,
Les sacs rugueux gonflés de graines,
Les lingots et les minéraux.

L'odeur des peaux et des épices
Grise de rêves rudoyés
Au fond des sombres édifices
Un pâle peuple d'employés.

O jeunes hommes chlorotiques
Qui languissez dans l'air fumeux
Des noirs bureaux et des boutiques
Ecoutez ! *mes chants sont fameux.* » (sic !)

J'te crois qu'ils sont fameux et tu as pu dire en toute vérité ô digne négociant :

« Par mes contes pleins de merveilles
Je sais prendre au si les enfants : (Et leurs bonnes?)
Bambins et fillettes vermeilles
Tous suivent mes pas triomphants. »

IWAN GILKIN.

Ça c'est encore vrai, à preuve que tu es le président et le fondateur de la « *Société des enfants de l'ordre et l'harmonie.* »... Mais dis donc, entre nous, Iwan, c'est-il pas toi qui fabrique les beaux quatrains réclame pour le savon du Congo? Je te demande ça, rapport à ceux ci dessus, car c'est bien le même souffle poétique qui les anime tous. N'est-ce pas que c'est toi? allons, voyons, pas de fausse modestie hein!...

UIJLENSPIEGEL.

Les Revues.

Reçu : *Le Magasin littéraire*, (mars). Des vers de nos collaborateurs Franz Ansel et Carril Mar'ò, des *Sonnets* de F. Van Canegem — *Une cause littéraire* (suite) par Firmin Vanden Bosch.

Le Magasin littéraire (avril). *Le bracelet de l'orfèvre* par Léon Sahel. *Une cause littéraire* (fin) par Vanden Bosch. *Chronique littéraire* par Henry Bordeaux.

La Revue blanche (15 avril). A lire et à relire : Léon Tolstoï : *Contre le patriotisme*. Camille Lemonnier : *La chanson d'éternité*. Posthumes de Jules Laforgue. *La vie de Ruysbroeck l'admirable*, etc.

L'Ermitage (avril). Une admirable *Réponse à Ménalque* de Francis Jammes. *Le cahier d'expressions* de Paul Masson. *Lettres de Vienne*, par William Ritter, etc.

Durendal. Pol Demade : *Jules Bastin*, le jeune poète catholique noyé dans le canal de Louvain l'hiver dernier. De très beaux vers d'Ernest Périer et les *Giroflées* d'Edmond Joly.

L'Art Jeune : *La Légende de Vie*, Camille Lemonnier. *Identité* de Vielé-Griffin. *Messieurs! Notre Joyeuse-entrée!* d'H. Vande Putte et *Proses* de Rency, Blanche Rousseau, Ch. Bernard et *Vers* de Ruijters et Ramaekers.

Le livre journal (mai). *Vers le passé* très belle prose rythmée de Jean Trébla. *Hossanah!* de Franz Rutsy. *Sur l'autel de Mai*, poésie de Jehan Maillart et une appréciation de notre devise : *L'Art pour Dieu!* par Georges Léon.

Documents sur le naturisme, pages de de Bouhélier, Fleury, Pioch, Baes, Viollis et Andriès de Rosa.

La Ligue artistique qui malmène de belle façon le cadavre d'un pauvre épicier du nom d'Eugène Broerman.

La Justice sociale à lire : *Bossuet démocrate chrétien* (numéro du 5 avril). *Paroles fleuries*, délicieuse page littéraire de Demade et les nombreux articles de sociologie (au numéro du 3 mai et seq.)

Les Temps nouveaux qui publient en album artistique les vigoureuses reproductions que Luce a crayonnées des chefs-d'œuvre apostoliques de Constantin Meunier.

A Madrugada, revista-noticiosa, litteraria, etc. Directeur : Oscar Leal. Où de très intéressants aperçus sur la jeune littérature portugaise et brésilienne et des vers de Gomes Leal, Euclides Dias, Rodrigues de Carvalho, Manoel Arao, Horacio Nunes. Bureaux de *A Madrugada*, n° 222, Correio Geral, Lisboa.

Reçu encore l'*Universitaire*, vaillamment démocratique et l'*ami Escholier* qui publie en première page une très humoriste charge anti-pionnesque de Henry Cassiers, l'artiste aquarelliste, et des vers de Francis Bohan, Franz Ansel, etc.

Au *Journal des Artistes* (10 avril) *Paul Gauguin* par Charles Morice. A lire aussi : *l'Art méridional*, revue de Toulouse, où de très topiques vers du terroir.

LA LUTTE

REVUE D'ART ET DE SOCIOLOGIE CATHOLIQUE

DIRECTEUR : **GEORGES RAMAËKERS**

Abonnements : 12 mois, 5 francs.

6 mois, 3 francs.

(Etranger port en sus, 5,60).

N. B. Les abonnements partent de chaque mois.

Rédaction et Administration :

PLACE VAN MEYEL, 15, BRUXELLES.

IL EST RENDU COMPTE de tout ouvrage d'art ou de sociologie dont un exemplaire est communiqué à *La Lutte*.

La LUTTE est en vente à **Bruxelles** :

Chez La Rose, rue des Paroissiens; chez Becker-Holle-
mans, rue de Namur, 7; chez Dietrich, Montagne de la
Cour; chez Rosez, Montagne de la Cour; chez Jérôme,
au Passage; chez Istace, au Passage; chez Wattiaux, rue
de Longue-Vie; chez Lacomblez, rue des Paroissiens;
chez Deman, rue de la Montagne; chez Lamertin, rue du
Marché-au-Bois, 20.

A **Gand**, chez Ad. Hoste, rue des Champs.

A **Liège**, chez Gнусé, rue du Pont d'Ile, 51.

A **Louvain**, chez Peeters, rue de Namur, 22.

A **Paris**, chez Chérié, Boulevard Montparnasse, 166.

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE

ET LITHOGRAPHIQUE

V. VAN VINCKENROY

28, Rue des Rentiers, 28

BRUXELLES

La Lutte.

Revue d'Art & de Sociologie
Catholique.

Sommaire:

<i>Discussion douce</i>	V. Charbonnel
<i>Un feu d'Apologétique</i>	La Lutte
<i>Le Regret mélancolique</i>	Franz Ansel
<i>Liehe.</i>	All. Lemaire
<i>L'éternelle anti-thèse</i>	Joseph Serre
<i>Heures de Réve</i>	J. Soudan
<i>Tristesses</i>	G. Brigode
<i>Fragment</i>	Léon Delly
<i>Fouer dormir</i>	P. Mussche
<i>Hymne au Soleil</i>	G. Ramaekers
<i>Les Momies</i>	G. Ramaekers
<i>Les Livres</i>	G. R. et G. B.
<i>Cà et Là</i>	Uylenspiegel

Paraît chaque mois.

Rédaction et administration
15, place Van Mevel, Bruxelles

BRUXELLES

IMPRIMERIE VAN VINCKENROY, 28, RUE DES RENTIERS



LA LUTTE

REVUE D'ART & DE SOCIOLOGIE CATHOLIQUE

Directeur : GEORGES RAMAËKERS.

Ont déjà collaboré à *La Lutte* depuis sa parution :

(10 avril 1895)

Franz Ansel — Gaston Blème — Thomas Braun —
Georges Brigode — Jean Casier — L'abbé Victor
Charbonnel — Charles Chauillac — Edmond De
Bruijn — M^{gr} de Harlez — Léon Delly — Jean
Delville — Pol Demade — Henri de Régnier —
Edouard Drumont — Paul Dubois — Max Elskamp
— Charles Fuster — Joris-Karl Huysmans — Alfred
Lemaire — Le Masque — Camille Lemonnier —
Camille Lepage — Carril Mario — Georges Mar-
low — Paul Mussche — Léon Pascal — Pictor —
Georges Ramaekers — Victor Remouchamps —
Georges Rency — Georges Rodenbach — André
Ruijters — Léon Rycx — Joseph Serre — Joseph
Soudan — Firmin Vanden Bosch — Emile Verhae-
ren — Francis Vielé Griffin — Georges Virrès.

PROPAGANDE : Toute personne qui nous pro-
cure trois nouveaux abonnés aura droit à un
abonnement d'un an.

L'Affiche de " La Lutte "

tirée en trois couleurs sur papier teinté, compo-
sition de Georges Ramaekers

est en vente au prix de : 1 fr.

chez les dépositaires de *La Lutte* ainsi qu'au bu-
reau de la Revue, 15, place van Mevel, Bruxelles.

Le numéro d'août de *La Lutte* contiendra en supplément
gratuit une magnifique planche hors texte, dont le succès ne
sera pas moindre, certes, que celui du portrait d'Émile Ver-
haeren, qui nous valut tant d'approbations.

Discussion douce

Les heures sont paisibles et d'un recueillement doux sur mon quai du Cours-la-Reine, aux fins de jour. Dès que le soleil couchant empourpre la verdure fleurie et les ombres de l'allée des marronniers, j'y descends pour rien, pour rêver. Je regarde longtemps, paresseusement, le disque d'or s'ensanguanter, pâlir, puis s'éteindre derrière les minarets du Trocadéro. Et le crépuscule tombe.

Comme d'aventure je rencontre alors qui longe le plus souvent le parapet du quai et perd un petit œil mystique sur le large azur de la Seine où les bateaux font frissonner des striures d'argent, mon vieil ami le docteur Servaton.

Le docteur est un très digne homme, vous le pensez bien. Il fut en son temps médecin. Dans sa clientèle il eut force couvents, force pensions de jeunes filles, force abbés et prélats. Cela ne contribua pas peu à en faire le bon catholique qu'il est et s'affirme.

C'est lui, le docteur Servaton, qui réfute au nom de la science, au nom de l'histoire, au nom de la foi, les tristes livres de Zola, tels que *Lourdes* et *Rome*, comme autrefois il réfutait ceux de Renan. Les catholiques lui en ont su gré. Lors d'une récente vacance parlementaire, les électeurs d'une petite ville normande, où il vit maintenant retiré des affaires, l'ont nommé député.

Ces choses n'ont point nui, par bonheur, à notre amitié sereine. Voilà pourquoi, quand il revient des séances de la Chambre, au long des quais, maudissant encore quelque anti-clérical qui a fait des discours et des blasphèmes, j'aime bien à risquer le soir la rencontre du docteur Servaton.

Nous n'échangeons pas même de vulgaires saluts et des questions sur la santé. Il me met tout aussitôt au courant de ses inquiétudes, de ses colères du jour. Sa bonne figure ronde et grasse, poupine et rose, prend des airs de gravité ou de dévote douleur. Mais je le connais : il n'est point méchant. Et nous causons, pendant que la lumière meurt entre les branches des arbres et dans l'eau morne du fleuve.

C'est ainsi que, dernièrement, il engagea une sorte d'attaque.

— Alors, vous y tenez toujours, à votre idée? me dit-il.

Et il me tendit un pieux journal où l'on déclarait incongrue, dangereuse, scandaleuse, hérétique, l'idée à laquelle songe souvent mon docteur en me voyant, l'idée de ce Congrès des religions qui a bien son importance, puisqu'elle a déjà soulevé tant de discussions et de contradictions.

— Mais oui, répondis-je, j'y tiens toujours, et de plus en plus.

— Que vous êtes jeune, mon ami!

Je dois dire que le docteur Servaton est de ces vieux à qui la jeunesse inspire un peu de défiance et de pitié, surtout dans les questions religieuses. Le christianisme est une chose d'autrefois. Est-ce qu'on se mettrait à changer cela aussi? Passe encore quand c'est le Pape. Mais si les jeunes veulent, eux encore, tout bouleverser dans la Sainte Église.

Et naturellement je trouve que lui, mon docteur, est bien vieux. Je lui en glisse parfois un reproche. Rien ne saurait le fâcher plus. Il est toujours prêt à me rappeler qu'il réfute les mauvais livres au nom de la science comme au nom de la foi, et qu'il fait des interruptions à la Chambre des députés. Quant à la doctrine de l'Église, au dogme, à l'orthodoxie,

aux vieilles traditions catholiques, à la bannière et au labarum, ça, c'est sacré : on n'y touche pas. Là dessus, oui, il est vieux. Et le docteur Servaton finit inmanquablement par planter en terre, d'un grand geste et d'un grand cri, sous les marronniers sombres du quai, sa « vieille foi de normand, la vieille foi de ses pères ».

— Ah! dans ce temps-là, aux temps où l'on était chrétien comme un roc, s'écria-t-il l'autre jour, personne n'aurait osé parler d'une foire où des catholiques, même des évêques et des cardinaux, des bonzes, des pasteurs, des rabbins, des muphtis, des brahmanes, des papes, des lamas, traineraient leurs chamarrures et feraient un concours de sermons, de cérémonies, de prières. Non, ils sont extraordinaires, les jeunes d'à présent. Ils mettraient ensemble le Pape et un grand féticheur nègre. Et quelle religion nouvelle veulent-ils faire sortir de là? Nos vénérables prélats ont bien raison, franchement, de tenir bon et de résister à ces excentricités de Chicago, à ces idées venues de là-bas, de l'Amérique des Gibbons et des Ireland, dont le catholicisme ... heu! heu! Car, qu'est-ce, à ceux-là, que leur catholicisme social? Ça aboutit au bagoutage de l'abbé Froment dans *Rome*, cet affreux livre. Enfin, quoi! les prêtres à l'église, et pas tant de bruit!

Comme s'il craignait d'être seul à professer ces vieilles et nobles opinions, le docteur Servaton ajouta, se parlant à lui-même :

— Et nous sommes les plus nombreux à penser ainsi, nous les « vrais catholiques ».

Ce grave argument m'empêcha de rire. Amusé jusque-là, je me sentis tout à coup devant le Fatal, l'Immuable, l'Irréductible. J'aurais voulu ne plus disputer, et respecter silencieusement dans les déclarations de mon vieil ami ce qui est et ne peut

pas ne pas être. Il faut de « vrais catholiques », absolus, intransigeants comme lui : ils sont le sel de la terre, sans lequel tout s'affadirait. Le fanatisme est une nécessité des religions. Et c'est grand bonheur si l'humeur des fanatiques n'est pas plus pénible que celle de mon docteur Servaton, cruel seulement en paroles.

Un long moment donc je contemplai le croissant de lune qui blanchissait parmi les points d'or des étoiles et parsemait d'un scintillement alanguï les ondulations de la Seine.

— Enfin, vous y tenez, à votre congrès? reprit le docteur.

— Mais oui, mais oui, docteur. Seulement voyez-vous, mon congrès ne serait point le vôtre, celui que vous avez imaginé avec l'aide des journaux pieux. Des évêques, des bonzes, des lamas! Mon cher monsieur Servaton, il s'agirait bien de cela, vraiment, de faire une exhibition de phénomènes sacerdotaux et de quincaillerie liturgique! Cent fois, depuis que la question du Congrès des religions est agitée, les badauds ont été prévenus qu'on ne s'inquiéterait point de leurs goûts et qu'il n'y aurait pas de féticheurs nègres. Des représentants des diverses confessions religieuses, qui auraient quelque science, se réuniraient en une assemblée savante et exposeraient des idées sur la Religion ou sur leur religion. N'allez pas en croire, docteur, ce bon P. Monsabré qui a pensé dire une fine malice naguère en traitant les bouddhistes de simples sauvages. Je vous assure que les bouddhistes en particulier auraient nombre de choses à nous apprendre. On ferait donc un congrès savant, de science apologétique. Et, entre nous, il est à prévoir que les chrétiens, catholiques ou protestants, par la valeur même de l'Évangile et par la supériorité de leur

culture intellectuelle ou morale, feraient prévaloir leurs doctrines. Ce n'est pas à un croyant tel que vous qu'il est permis d'en douter. Plus vous avez de foi, et plus vous devez admettre que c'est votre credo qui finalement aurait chance de l'emporter. Quant à constituer une religion nouvelle, qui donc pourrait avoir une pareille prétention en des temps de malheur où l'on use si peu, vous le savez mieux que moi, des religions existantes, et où ceux qui en usent avec constance veulent comme vous qu'on ne tracasse pas leurs vieilles bonnes habitudes. Non, mon cher monsieur Servaton, pas de religion nouvelle composée, selon que vous en auriez peur, des débris de religions anciennes. Mais, tenez, voici que le soleil disparaît là-bas, à l'horizon rose et mauve...

Ici le docteur leva vers moi ses yeux ronds et très déviés vers le coin des paupières, des yeux bien catholiques, pour se moquer de ma poésie.

»... et voici que la lune et les étoiles montent dans le ciel azuré de nuit. Le soleil va éclairer d'autres contrées que quittent la lune et les étoiles. C'est le même ciel pour toute la terre. Par delà ce ciel sublime tous les hommes, en le nommant diversement, cherchent un même Dieu. Oui, docteur, le Dieu des bonzes et le vôtre sont un seul et même Dieu. Pourquoi ne voudriez-vous pas que des représentants de tout pays, de toute race, de toute nation, de toute tribu, se réunissent pour proclamer, en une manifestation solennelle, le Dieu unique de l'humanité, et pour dire d'un seul cœur, d'une seule âme : *Credo in Deum*? Or les chrétiens savent par l'Évangile que ce Dieu est père des hommes et que les hommes sont frères en Dieu, que cette paternité impose le respect en suggérant l'espérance, et que cette fraternité implique des

devoirs de charité et de justice. Pourquoi les chrétiens n'enseigneraient-ils pas à la terre entière l'évangélique prière par laquelle les enfant de Dieu demandent pour tous à leur père le pain de chaque jour? Et pourquoi l'humanité ne s'unirait-elle pas en une seule prière qui serait la prière par excellence : *Pater noster*?

Je vis les yeux du docteur Servaton s'abaisser obscurément.

» Après cela, mon cher docteur, vous pourriez bien, vous et tous les « vrais catholiques », reprendre vos réfutations, vos affirmations chevaleresques, vos luttes contre les mécréants, vos marches sous les bannières et les labarums. Mais un grand exemple aurait été donné au monde, et qui aurait une grande portée d'éducation universelle : il aurait été fait la preuve qu'avant de particulariser leurs croyances et leurs mœurs, les hommes peuvent se rencontrer en un commun principe de religion et de moralité sociale. Si cela vous semblait ne rien être, c'est que, mon pauvre docteur, vous seriez catholique plus qu'humain, et donc incapable de sentir la grandeur des aspirations fraternelles de l'humanité à l'unité morale et religieuse, à la paix des esprits et des cœurs.

Le brave homme soupira : « Des mots, des mots! »

» Des mots aussi, n'est-ce pas? docteur, le catholicisme social dont vous aimez mal parler. Eh! bien, si le catholicisme ne devient pas social, le socialisme ne sera ni catholique, ni chrétien, ni évangélique, mais révolutionnaire. Voulez-vous la révolution, monsieur Servaton? Et enfin, oui, les prêtres à l'église, non pas dans un Congrès des religions, en quelque vaste salle publique! Mais, mon pauvre monsieur Servaton, ils seront à l'église quand tout le monde va dehors : ils y seront seuls,

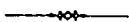
avec vous, et c'est beaucoup, sans que ce soit assez.

Mon vieil ami est toujours résolu à demeurer « vrai catholique » et à ne pas se permettre de comprendre. Il me quitta ce jour-là sur ces simples mots :

— Vous ne changerez pas mes idées.

Je lui serrai la main en fixant ses petits yeux dévots et obstinés qui bougonnaient par clignotements. Et je le regardai disparaître dans le crépuscule des quais, chicanant d'un pas hargneux son chemin, secouant par brusques et secs branlements de tête les idées qu'on ne change pas, raide, absorbé, bien symbolique.

ABBÉ VICTOR CHARBONNEL.



Un peu d'Apologétique.



D'aucuns pourraient s'étonner de rencontrer ici un article que son titre indique comme devant être philosophique, et qui le trouveraient mal en place en une revue d'Art littéraire comme est la *Lutte*, car « qu'est-ce que la philosophie peut bien avoir de commun avec l'Art? »

C'est à ce préjugé, né d'irréflexion que Verhaeren répondait l'autre jour quand il nous disait : « Tout Art vrai est basé sur une philosophie. »

Parmi les bonnes sympathies d'artistes que nous comptons à *La Lutte* en dehors du catholicisme, il n'est, c'est certain, personne qui y contredira.

Et pourtant — admirez leur logique! — plusieurs de ces très bons amis littéraires, mais qui n'ont pas

ou qui n'ont plus le bonheur ni l'honneur d'être de notre Foi (et auxquels nous souhaitons de tout cœur d'être au moins, dans leur erreur, de bonne foi) plusieurs nous ont reproché à notre parution « cet affichage ridicule descroyances *catholiques* au sous-titre d'une revue littéraire. »

Et à côté de ceux-là combien d'imbéciles anti-cléricaux et de commis-voyageurs de lettres ne se moquent pas aujourd'hui de notre devise « *L'Art pour Dieu!* »

D'autres grâce à Dieu plus respectueux de l'impartialité se sont tenu le raisonnement que notre confrère Georges Léon exprime ainsi dans le *Libre-Journal* de mai dernier, sous le titre : *Un peu de philosophie* :

« La Lutte, jeune revue d'art, catholique, dont nous estimons du reste l'effort artistique, trouve à son tour cette formule : l'Art pour Dieu! Cela signifie sans doute que l'art a pour mission unique de glorifier Dieu. Si Dieu est un être personnel, antropomorphe, souverain maître et créateur de toutes choses, cette formule est assez logique. Il est naturel de tout rapporter au maître suprême, à l'arbitre de nos destinées, dont nous ne sommes que les jouets. »

Voilà parler loyalement et nous en savons gré à M. Georges Léon.

« Seulement, poursuit M. Léon, n'en déplaise aux amis de la Lutte, devant la raison, l'existence de ce Dieu est pour le moins douteuse et n'est nullement prouvée, surtout si Dieu est un pur esprit. »

Et aussitôt M. Léon de partir en guerre contre Dieu et de s'écrier :

« Mais un esprit peut-il être conscient, avoir en un mot le sentiment de l'existence sans être uni à un organisme? Pour que le sentiment de l'existence se manifeste, ne faut-il pas qu'il soit modifié par la matière

— mater modificationis — *par un organisme quelconque, possédant un centre, la mémoire, capable de rappeler les impressions perçues? Sans cette condition, sans ces modifications successives qui restent classées sous un certain signe dans la mémoire, l'être s'il est dans l'éternité n'existe pas dans le temps, ne peut comparer les sensations présentes avec les sensations passées, en un mot est inconscient.* »

N'en déplaise aux amis de M. Léon ni à M. Léon lui-même, mais l'être dans l'éternité bien loin d'être inconscient est nécessairement bien mieux conscient que l'être dans le temps.

La preuve en est *l'éternité* elle même (dont M. Léon semble ignorer toute notion) car là passé et futur ne pouvant être, tout est à l'être éternellement *présent*.

Pas donc ne lui est besoin, n'est-ce pas, d'un organisme matériel avec pour centre la mémoire qui lui permette de « comparer aux sensations présentes les sensations passées », puisque pour lui — le motif est excellent — il ne peut y avoir de sensations passées.

Dès lors, M. Léon que nous estimons très sincère dans son athéisme spiritualiste, reconnaîtra certainement avec nous et avec tous : que prétendre la mémoire sinequanon du sentiment de l'existence chez l'être de l'éternité, c'est-à-dire pour lequel il ne peut y avoir de passé, ni, partant, de mémoire, c'est commettre une distraction regrettable et assez amusante, voilà tout.

Et M. Léon conclura avec nous : « La raison reconnaît aisément un Dieu pur esprit et la Foi saura toujours, en présence du libre examen, s'imposer à la généralité des hommes. *L'Art pour Dieu!* est donc bien autre chose « qu'une formule vide de sens » pour ceux qui raisonnent.

Se défendant ensuite avec bon droit d'être matérialiste parce qu'athée, M. Léon oppose à notre croyance en l'existence de Dieu la *possibilité* de l'éternité de la matière et de l'esprit.

« *On peut sans peine concevoir, selon lui, la co-existence de l'éternité de l'esprit et de la matière et cela sans l'intervention d'un Dieu créateur.* »

Je suis vraiment très heureux de voir M. Léon me donner occasion de répondre ici, puisqu'il la fait sienne, à cette fameuse subtilité, qui, pour se débarrasser d'un Dieu *dont la loi morale gêne*, imagina la matière et l'esprit éternels.

Et je le suis d'autant plus que c'est là précisément la base du panthéisme que l'influence de Kant, la vogue actuelle de Nietzsche et la récente traduction de *Novalis* par Maeterlinck ont remis à la mode du jour dans une partie du monde littéraire.

Tout d'abord il serait urgent semble-t-il de nous prouver que *l'hypothèse de l'éternité de l'esprit et de la matière* n'est pas une *hypothèse* pure et gratuite mais la vérité.

Entre nous j'ai bien peur pour l'hypothèse chère à M. Léon que la preuve se fasse attendre un peu.

Ce qui se fait attendre moins c'est, pour ceux qui raisonnent, la preuve de l'impossibilité de l'éternité de la matière et de l'esprit.

Cette *affirmation* que les panthéistes érigent en *dogme* (de quel droit?) ramène en effet tout naturellement au très simple raisonnement que voici :

« Pour affirmer que la totalité de la matière, avec les forces dont elle est douée, est improduite, il est nécessaire d'admettre que chacune de ses parties est partiellement improduite et indépendante de toute cause transcendente, donc doit avoir la raison d'être de son existence en elle-même, et non

dans la vertu de l'agent extérieur. Dans ce cas elle doit être absolument simple, nécessaire, immuable, infiniment active, en un mot l'acte pur. Mais la matière est au contraire composée et non simple et susceptible de changements innombrables.

Si la matière est improduite et indépendante de toute cause efficiente il faudrait dire :

Ou que le mouvement lui est essentiel ;

Mais alors comment la concevoir en repos ?

Ou qu'elle a passé *d'elle-même* de la puissance de se mouvoir, à l'acte du mouvement, et qu'alors une de ses parties a été à la fois en puissance et en acte cause et effet, agent et patient, en même temps, sous le même rapport. » (1)

Ce qui est parfaitement idiot.

D'ailleurs qui ne voit combien la matière est contingente, c'est à dire dépendante d'une cause supérieure et donc distincte d'elle, puisqu'elle ne saurait même avoir de mouvement *spontané* ! C'est cette contingence de la matière que Malebranche a exprimée admirablement : « L'être corporel n'agit pas *il est agi* ! » Nous voilà loin n'est-ce pas ? de *l'acte pur* !

Si donc, comme dit très justement M. Georges Léon, si donc « il est absurde de chercher une cause à ce qui est éternel » nous disons, nous, qu'il est non moins absurde de prétendre éternel ce qui est, comme la matière, contingent, c'est à dire : dépendant essentiellement d'une cause, puisque ce qui est éternel n'a point de cause.

LA LUTTE.

(1) Cfr L. C. BOURGARD, Dictionn. apolog. de Jaughey, article *Panthéisme* p. 2246.

Le Regret mélancolique

*Peut-être tant mon âme a de mélancolie! —
T'aurais-je mieux aimée en des robes de deuil,
Pleurant quelque dépouille à peine ensevelie,
Comme un ange pensif debout près d'un cercueil.*

*J'aurais dû, pour te voir soulever ton grand voile,
Et ton regard brillant m'en eût été plus cher :
Que de fois notre rêve a préféré l'étoile
Dont longtemps un nuage avait caché l'œil clair!*

*Avant que de t'aimer il m'eût fallu te plaindre,
Et devant un tombeau plier mes fiers genoux...
L'écho des longs sanglots qui viennent de s'éteindre
Eût voilé d'un regret tes aveux les plus doux.*

*Pleine encor d'une angoisse impossible à proscrire,
Tu ne m'aurais souri qu'au travers de tes pleurs,
Et j'aurais aussitôt, rien qu'à voir ce sourire,
Compris ton désespoir et vécu tes douleurs!*

*Silencieusement, j'aurais bu ta tristesse
Comme une assoupissante et fatale liqueur,
Et tout pâle à la fois de souffrance et d'ivresse,
J'aurais senti ton deuil se glisser dans mon cœur!*

FRANZ ANSEL.

Lieke

A. S. M. A.

Oh! ses six ans jouant joyeux sur la grand'route étincellante, auprès des haïes fleurantes, parmi la marmaille du village! Oh! ses boucles blondes ineffablement sur ses petites épaules nues! Et ses grands yeux rieurs mirant un coin du ciel! et ses joues rouges toutes rebondies de vie et la cerise de sa bouche où pendait un baiser toujours!

Il faisait clair dans mon âme à la voir insouciante ainsi et folle, courir par les chemins de soleil, avec des cris d'oiselet libre dans les prairies et le printemps. Puis, au retour c'était encore, derrière les immobiles rideaux si discrètement blancs de la petite ferme assoupie, oh! les fusées de cris! et des bouquets donnés et les baisers reçus!...

Ce dimanche, selon la coutume flamande, à vèpres, le village était désert : portes closes,.. poules couchées sur la pleine route,.. silence partout,.. échos de l'orgue psalmodiant,.. brusque cocorico,.. ailes d'abeilles chantonnant dans le calme des jardins et ci et là dans les ruelles rires d'enfants, cris triomphants, vers du ciel clair et de la joie!

« Lieke! eh! Lieke! viens donc voir! vite! »

Et tous ont quitté leurs jeux en courant, car à travers le village, voici pèlerinant dans la paix dominicale des maisons à volets verts comme ceux de chez elle, des maisons qui roulent, et des hommes sales qui disent des mots si drôles qu'elle ne comprend pas, et ces vilaines lourdes bêtes, toutes de noir velues et muselôes, méchantes bien sûr, quivont bizarres, oh! bizarres!... comme dans l'histoire que racontait *grootmoederke*...

— « Lieke! vois donc comme elle marche celle là bas avec son grand bâton! et cette autre... et encore! »

Et curieux les bambins ont suivi, craintifs d'abord, puis enhardis, la caravane fantastique...

Mon Dieu que le repas du soir fut donc lamentable ce pauvre dimanche là dans la petite ferme qui riait en sa robe neuve de badigeon blanc à la lune belle entre les aulnes miroitant. Et jusqu'à l'aube dans la nuit l'œil rutillant du vieux pignon scruta les ténèbres de la route par où les tziganes s'en étaient allés!

Ah! Lieke! Lieke! très là-bas, là-bas, par de là les loins sur les foires illuminées les feux des lanternes multicolores faisaient mal à tes yeux rougis! Ç'avait été de gros sanglots quand on l'affubla d'un costume pailleté d'or tout pareil à ceux des petits clowns biscornus qui l'avaient tant fait rire par leurs trémoussements et leurs gambades simiesques, jadis à la kermesse sur la grand'place de chez elle, tout près de sa maison qui devait bien pleurer maintenant au milieu des vergers refleuris.. Et des résistances et des effarements! quand le maître lui ordonna pour la première fois de se tenir debout, en équilibre, sur cet affreux cheval qui l'avait emportée si loin, seule!

Mais la cravache avait strié d'infâmes rayures sanguinolantes la pauvre frêle chair de ses petites épaules blanches...

Les soirs, aux arrêts des bourgades, quand les curieux frisaient cercle autour des baraquements oh! toujours cette voix rude qui criait :

« *Mirnou!* tu riras! »

Et toujours la voix blanche de Lieke :

— « Je pleurerai... »

— « Tu riras, mauvaise!.. » grommelait le maître,

la poussant au public. Et si parfois, sous l'affront, la petite étouffait un sanglot, dans l'ombre de la roulotte un soufflet la guettait pour lui brûler la joue.

Frémissante, en révolte, acculée dans l'angle de la voiture, alors elle invoquait sa mère, sa pauvre chère mère qui l'attendait depuis des ans de larmes, là-bas dans la petite maison blanche où les aubépines en fleurs neigeaient sans doute maintenant sur la route au bord des haies fleurantes...

Depuis ce dimanche de printemps, l'œil rutilant du vieux pignon chaque soir fixe la nuit, et les gamins du village viennent crier bien souvent sur la route vers les sapins, là bas : « Lieke! Lieke! » — sur la route par où les tziganes s'en sont allés — « Lieke! Lieke! »

Et toujours la nuit leur a répondu : Lieke! Lieke!

ALF. LEMAIRE.

—*—

L'éternelle antithèse

—

*Pourquoi la feuille sourit-elle,
Fraîche dans son éclat lustré?
Dans sa jeune grâce immortelle
Pourquoi la terre sourit-elle?
Ah! c'est que le ciel a pleuré.*

*Pourquoi la rose pleure-t-elle,
Et l'herbe dans le pré fleuri?
Rosée! O splendeur immortelle!
Pourquoi la terre pleure-t-elle?
Ah! c'est que le ciel a souri.*

JOSEPH SERRE.

Heures de Rêve

A Georges Ramackers.

La première rose a ouvert, ce matin, ses lèvres souriantes et carminées parmi les jeunes feuilles de l'année. A cet appel, aussitôt, voici que d'autres sourires de roses ont répondu : et ce soir, le soleil couchant qui baigne d'or le grand mur blanc, où s'éparpillent et s'entrecroisent les jets fous, ne sait déjà quelle fleur — rouge, jaune ou blanche — choisir, pour y verser d'abord la vie exquise de ses rayons mourants. De même dans mon âme : une graine déposée jadis, on ne se rappelle pas comment, vient soudain de germer dans cette âme que le souvenir a fécondée du frôlement de ses ailes aux penes caressantes, une graine a germé ce matin et un bel épi neuf a surgi du sol propice... et voici ce soir déjà toute une chère moisson, robuste et drue — si abondante que je ne sais vraiment par où commencer la récolte.

*
**

Tous les longs rêves d'enfance, toutes les lentes songeries de l'adolescent que je fus, déploient devant mes yeux jamais lassés, leurs chœurs innombrables comme un serpent de feu aux orbes ondoyants. Je m'égaie d'une mélancolique joie à suivre leurs évolutions cadencées, les reconnaissant au passage, les appelant par leurs noms souvent, et d'autres fois, sentant frémir mon cœur dont le souvenir est plus fidèle, devant un fils de ma chimère, plus aimé que jadis, et que ma mémoire cependant reconnaît à peine.... Ah ! les douces et reconfortantes heures qui s'écoulent à revivre le passé défunt !

*
**

Ce beau jeune homme, fort et fier, qui chevauche en tête, avec dans les yeux tout le mâle triomphe de la robustesse qui se sent, ce beau jeune homme bardé de fer, dans tout l'appareil moyen-ageux d'un chevalier sans peur et sans reproche, je m'en souviens, c'est le premier-né d'entre mes rêves, le plus instinctif certes et non le moins persistant, celui que séduit

Le prestige casqué des fausses destinées.

Il voit dans la vie ouvrant devant lui les perspectives neuves, la virile joie des dangers physiques, la fausse gloire, bruyante et néfaste, des armes victorieuses, la *guerre* ! La guerre, ce rouge soleil qui illumine d'une sanglance horrible et capiteuse l'horizon grand ouvert... Quel enfant, remuant et hardi, n'a pas bu un instant à cette coupe enivrante ? Quel enfant n'a pas rêvé ce rêve ? Ah ! les premiers livres — les mauvais livres — que l'on lit trop souvent dans les primes années où l'imagination s'éveille ! Que de naïfs, ils ont irrémédiablement séduits !

*
**

Et cet autre, qui marche à l'écart grave et serein, sans même regarder la foule qui l'environne, les yeux au ciel, extatiques de la sainte folie de la croix, dont la marche ferme et assurée dit le devoir discerné la conscience tranquille de l'accomplir et la volonté d'y persévérer jusqu'à la fin... Je le reconnais aussi et je rougit en le reconnaissant.

Celui-là, c'est l'apôtre que l'on a rêvé d'être, le Christophore partant pour les plages lointaines et les continents obscurs, ensemençant de foi les âmes nouvelles. Sans espérer qu'il récoltera lui-même abondante moisson, il se confie en Dieu qui fera germer le bon grain et saura bien trouver les laboureurs futurs pour continuer le travail com-

mencé. Le sang versé pour cette noble mission — le sien peut-être — fécondera ce champ merveilleux !

Et l'on rougit, resongeant le suprême héroïsme rêvé, non pas d'une vie matériellement différente, mais des défaillances perpétuelles apportées à l'apostolat quotidien, de la faiblesse et de la lâcheté de cette vie... Lâcheté dans l'idéal présent, lâcheté dans les actions, lâcheté dans l'exemple donné ! L'on rougit surtout des compromissions consenties, des tergiversations et des palliatifs... et l'on se reprend pour une heure — que n'est-ce pour toujours ? — à rêver la belle et absolue intransigeance des idées de Justice et de Beauté, — toute la vie, n'est-ce pas, car qu'est-ce qui vaut en dehors de cela ?

*
**

J'en vois un encore, au milieu du groupe, côte à côte avec tous les sages et tous les fous, et loin d'eux cependant, très loin, de toute la songerie qui transparait au clair miroir de ses yeux naïfs et bons. Il va, du pas sautillent d'un oiseau aux ailes coupées, avec — on le dirait — d'illusoires et sans cesse renouvelés efforts vers l'envolée en plein ciel d'azur, où rayonne pour lui le divin soleil de la Beauté.... Ah ! l'artiste, ah ! le Poète ! Je sens mes yeux se mouiller et mes lèvres frémir : mon âme souffre d'un regret amer : Pourquoi l'avoir délaissé celui-là, et d'un vague geste découragé, celui-là hélas comme les autres ! l'avoir jadis repoussé ?...

*
**

Et il passent ainsi, l'un après l'autre, avec l'énigmatique sourire des enfants qui meurent jeunes, et tour à tour ils s'inclinent devant moi, mélancoliques, et surpris de voir celui que je suis, si irrémédiablement loin d'eux. Ah ! la vie ! la geuse qui

prend un jour dans ses mains brutales tous les rêves
caressés, et comme un enfant rageur fait de ses
jouets les plus aimés, les brise nerveusement !

JOSEPH SOUDAN.

— — — — —

Tristesses

—

*Des cieux, des arbres, des chaumières
S'élèvent ineffablement
Des tristesses douces ou fières
Tout est gris adouci... très mol souffle le vent*

*D'un vieil étang qu'on voit là-bas
S'exhale comme un bruit de pas
Qui vient distinct et puis s'efface...
Bruit un érable à blanche face...*

*« Mon cœur, mon cœur. pourquoi si las
« t'affoles-tu, douce folie,
« Des tristes traits qu'on ne voit pas,
« Qu'on sent, de la mélancolie?... »*

*« Tu te dis, simple : Pas une âme
« Ne répond jamais à mon âme.
« Tu trouves la douleur si dure
« Que tu t'en prends à la nature*

*« Aux cieux, aux arbres, aux chaumières
« Tu confies innocemment
« Tes tristesses douces et fières
« Dans ce gris adouci, les emporte le vent... »*

GEORGES BRIGODE.

Fragment

(Au flanc de la montagne, dans la nuit criblée d'étoiles prodigieuses, d'énormes blocs de rochers émergent de l'abîme, les glaciers érigent leurs lueurs d'acier dans les plaines supérieures de l'espace. De mystérieux edelweiss reluisent sur les sommets; un torrent, au loin, illumine les ténèbres.

Harold apparaît, les vêtements en lambeaux, les pieds saignant à larges gouttes, hagard, il avance sur un tronc d'arbre pétrifié, jeté en travers du gouffre.)

« Oh! mon cœur saigne, mon cœur saigne à flots dans ma poitrine, le sang le submerge ainsi qu'un navire qui chavire dans la mer froide; mon cœur se déchire; mes pieds ne sont plus qu'une plaie, mes mains sont mortes de souffrir... Etoiles! vous voyez ma souffrance, ayez pitié de ma souffrance! Ne restez pas ainsi impassibles, oh! ne clignotez pas ainsi dans l'azur glacé de l'espace. O constellations! flambeaux vivants! ayez pitié de moi!

« Mon âme est plus déchirée que mes pieds dont les plaies se blessent aux rochers. — Où donc est la route? — où donc est la route... (Il voit le glacier au-dessus de lui) Voilà les lueurs sereines qui d'en bas illumine la cime des cieux comme une pure harmonie... O mon âme! comment franchir ces glaces! oui si je puis ramper, me trainer à travers la morsure des glaces, les fleurs mystérieuses sont à moi... mais comment *atteindre l'obstacle*, comment arriver jusqu'à l'obstacle... Oh! le froid me dévore! toute ma chair est vivante et je voudrais sentir les brûlures du glacier. O fleurs inaccessibles, lueurs,

féeries dont mes yeux s'enchantent, dont mes pauvres yeux ne peuvent se détacher ! Depuis des jours et des jours, je monte vers vous, hors de l'espace, hors du temps et j'ai beau étendre la main vers vous, je ne puis vous sauver.

« Vols sombres qui tournoyez autour de moi dans l'espace, ailes qui m'effleurent en orbes ironiques, oh ! l'épouvante gèle mes moëlles et mon cœur se révolue d'horreur.

« Et toi, torrent lumineux qui bondis et qui rouleras éternellement, de quel abîme viennent tes ondes et pourquoi ne clament-elles pas leur secret ? Oh ! elles roulent éternellement et pour jamais et des siècles et des siècles se seront évanouis que toujours et toujours elles renaîtront, oh ! profondes et inexorablement et (comme toi), les siècles passeront et toujours roulera éperdue — sans rivage — toute la misère humaine ! »

.
LÉON DELLY.

Fouer dormir

« C'est moi qui suis la petite maman. Dormez bien, savez-pétit. »

Elle me dit cela, un soir, avant d'aller coucher et moi qui ne demandais qu'à me laisser dorloter par ses petites mains de quatre ans, qu'à me laisser embrasser par sa petite bouche rose, je me laissais faire.

Volets fermés, il faisait sombre ; mais la lampe brûlant dans la place d'à côté projetait par la porte ouverte une trainée lumineuse dans la pièce où je me trouvais.

Selon ses ordres, j'étais couché dans un fauteuil bas à dossier, placé dans l'ombre d'un angle, la tête sur un appui bras; elle s'était dépouillée de son tablier et avec mille soins maternels m'en avait recouvert le buste comme d'une courtine.

Puis elle me quitta, car j'entendis ses petits pieds tapoter en sourdine sur le tapis; j'ouvris les yeux et je la vis se diriger vers la baie de lumière où elle s'arrêta un instant, auréolée, sur le seuil, puis elle courut chez sa mère — la vraie celle-là — lui dire le doigt sur la bouche et bas : (je l'entendis pourtant dans le calme du soir)

« Maman, le petit garçon, il fait dodo. »

Mais voici qu'elle revint à pas menus vers moi pour veiller près du lit imaginaire...

Lepoêle chantonne, d'à côté un chuchotement de voix calmes vient jusqu'à moi; tic-tac d'horloge, tièdeur douce...

Tout à coup, prise d'inquiétude en me sentant si tranquille devant elle (je rêve) serrant mon bras elle dit par deux fois : « Petit, vous êtes pas mort, est-ce pas?

Je répondis, doucement : non, maman.

« Ah! soupira-t-elle heureuse, dites bien alors : Bénédiction maman.

Je répétais très grave joignant mes mains : « Bénédiction maman. »

Et je sentis ses petits doigts dans l'ombre, tracer sur mon front, humble pour lors, une croix indécise.

Ah! chère, chère petite! que tu fus bonne de me bénir ains! Bien sûr, ce signe tracé par tes mains innocentes m'aura porté bonheur. On dit que c'est si triste de n'être plus enfant.

Dans ta tête mignonne à cheveux bouclés et blonds et dans ta prunelle claire doit survivre un peu du ciel!

Petit ange, reste longtemps ainsi, conserve pure
ton âme ingénue et quelque fois encore, s'il te plait,
« jouons dormir »... C'était si beau, ce soir, avec
toi.

PAUL MUSSCHE.



Hymne au Soleil

A Francis Vielé-Griffin.

*Le ciel est bleu et du haut du silence
le Soleil lance
de tous côtés ses rayons éclatants,
ainsi qu'un ostensor immense
d'où l'œil de Dieu préside à ce nouveau Printemps!*

*Déluge d'or! la plaine entière
n'est plus qu'un océan de feu
et par trois fois vers la Mère de Dieu
tintent au loin les cloches claires
que faiblement le bois redit
dans le grand calme de midi,
Midi! triomphe de lumière!*

*Oh! sur les blés qui jaunissent déjà!
Oh! sur les champs tout en or des colzas!
Et sur les prés tout pleins de boutons d'or!
Et dans l'eau verte de l'étang qui dort!
Oh! sur les vieux chaumes jaunes des toits!
Et sur le coq qui surmonte la croix!
Oh! sur la flèche et les vitraux vermeils!
Oh! le Soleil!
Soleil béni qui déverse la vie
de l'infini sur la terre ravie!
Soleil qui met le ciel bleu tout en pleurs*

*pour en former des ruisseaux et des fleurs!
Soleil qui donne et le pain et le vin,
Soleil! Soleil! ô symbole divin!
entends-tu l'hymne fou et les vivats de fête
que lancent vers ta gloire au fond de ton ciel bleu
ces mille voix d'oiseaux et le cœur des Poètes
Soleil! Orbe ébloui de la clarté de Dieu?!*

GEORGES RAMAEKERS.

Les Homies

A M. Charles Woeste, Ministre d'Etat.

« Il faut louer hautement le zèle d'un grand nombre des nôtres, lesquels se rendant parfaitement compte des besoins de l'heure présente, sondent le terrain soigneusement, pour y découvrir une voie honnête qui conduise au relèvement de la classe ouvrière. »

LÉON XIII.
(*Encyc. R. N. p. 19.*)

Il n'y a pas à se le cacher, à se mentir à soi-même, et mieux vaut en faire le public *mea culpa* : la bourgeoisie catholique de ce siècle a été, à son insu, atteinte peu à peu si pas de l'égoïsme manchestérien de « l'autre, » au moins de son indifférence digérante et satisfaite.

Sans doute elle combattit vaillamment, héroïquement parfois, le sectarisme maçonnique de la bourgeoisie irréligieuse mais elle ne combatit que peu ou prou — et là est son crime — l'incurie sociale de son doctrinarisme anti-démocratique, même se laissa-t-elle gangrener par lui.

Elle aurait dû comprendre pourtant cette bourgeoisie catholique, qui voulait être chrétienne avec sincérité, qu'organiser des fêtes de bienfai-

sance très dispendieuses et qui apportent généralement plus de gloriole aux organisateurs que de pain dans le ventre du pauvre monde, cela n'était pas suffisant pour cicatricer les plaies de Jésus-Christ qui saignent toujours dans les affres du Peuple:

Elle aurait dû comprendre, cette bourgeoisie catholique que bâtir des hopitaux et soutenir les conférences de Saint Vincent de Paul cela n'était pas suffisant encore pour rétablir la paix sociale et satisfaire la Justice, surtout dans un temps où les gouvernements n'ont pas le loisir de prêter l'oreille aux cris de la faim, trop occupés qu'ils sont à enseigner la Paix évangélique aux peuples d'Afrique et d'Asie en leur *volant* leurs pays et en mettant sous leurs yeux toutes les christianiques beautés du régime militariste et l'exemple si édifiant des officiers blancs!

« On oublie trop aujourd'hui que la véritable action sociale consiste d'abord dans l'accomplissement des devoirs inhérents à la fonction dans laquelle Dieu a placé chacun de nous. Combien cette notion est oblitérée dans les milieux dénommés des « gens de bien ». Combien de patrons, par exemple, avant de faire *la charité* dans une conférence de St-Vincent de Paul, devraient commencer par faire un peu plus de *Justice* dans leurs usines. Le salut de la société n'est pas dans l'emploi de paillatifs et de remèdes artificiels, il est dans le retour à l'ordre naturel des choses, dans la fidélité, pour chacun, à remplir scrupuleusement sa fonction sociale. (1)

Mais ce qu'il ne faut pas se cacher non plus c'est l'avortement misérable de toutes les tentatives de rénovation en faveur des humbles jusqu'à ce jour.

(1) *Le XX^e siècle*. Revue de Sociologie catholique de France. Possielgue Paris. (IX^e année p. 843.)

par timidité ou par routine, prétendent ne changer jamais.

« Tout ce qui est, tout ce qui vit passe et se modifie, comme nous passons nous-mêmes et ce serait aveuglement ou folie que de prétendre se soustraire à cette loi de la nature....

« Il faut qu'au paradis menteur qu'on laisse entrevoir à l'ouvrier à travers un brouillard de sang et la poussière des décombes, nous opposions le souverain idéal de justice et de charité, qui est depuis dix-neuf siècles l'enseignement de l'Eglise, que Léon XIII ne se lasse pas de rappeler au monde et qui jamais peut-être n'a enflammé de plus nobles, de plus hautes, de plus saintes ambitions. » (1)

Et cette autre enfin d'un troisième « jeune ambitieux » de l'épiscopat français :

« Ceux qui veulent conserver l'état de choses actuel parce qu'ils ont pris place au banquet de la vie, nous ne les appellerons plus des *conservateurs*, mais des *satisfaits*. » (2).

Et puis, que nous importe, à nous les jeunes, les momies ! Qu'elles dorment en paix dans leur sarcophages...

Écoutons plutôt cette voix inspirée qui parle au monde du fond de la prison vaticane et nous montre au sommet de la route l'Eglise illuminée du Saint Esprit.

Cette voix, voici ce qu'elle nous dit :

« Il faut, par des mesures **promptes** et **efficaces**, venir en aide aux hommes des classes inférieures, attendu qu'ils sont pour la plupart dans une situation de misère immérité. » (3).

D'ailleurs, en dépit des momies, la bourgeoisie

(1) Bernaert à Bruges, au jubilé Visart.

(2) Mgr d'Hulst.

(3) Léon XIII. Encyclique *Revum Novarum*, p. 1.

catholique se réveille chrétienne, c'est-à-dire : sœur des humbles, à la veille du siècle nouveau; et comme le XVIII^e siècle apprit à lire au XIX^e dans les pages maculées de sang des *Droits de l'Homme*, le XIX^e siècle au déclin apprend à lire au XX^e dans l'Encyclique *Revum Novarum* et rouvre enfin l'Évangile de la Paix au chapitre de la Justice.

GEORGES RAMAËKERS.

Les Livres

EMILE VERHAEREN. *Les villes Tentaculaires*. (Edm. Deman. édit. Bruxelles).

*La plaine est morne et morte et la ville la mange
Et maintenant où s'étagaient les maisons claires
Et les vergers et les arbres allumés d'or,
On aperçoit, à l'infini, du sud au nord,
La noire immensité des usines rectangulaires
O ! les siècles et les siècles sur cette ville !...
Quelques huttes d'abord et quelques prêtres,
L'asile à tous, l'église et ses fenêtres ;
Laisant filtrer la lumière du dogme sûr...*

Aujourd'hui la statue s'érige de celui qu'on croyait fondateur de la ville :

*Il était la tristesse et la douceur
Descendue autrefois, à genoux du calvaire
Vers les hommes et leur misère,
Et vers leurs cœurs...
Et l'église, comme un palais de bijoux noirs...
Par l'élan clair de ses colonnes exulte
Et dresse, en faisceaux d'arcs et en voussoirs
Jusqu'au faite, l'éternité du culte.*

Hélas ! le soir, dans la ville c'est la luxure des spectacles :

*O ! le blasphème en or criard qui, là, se vocifère !
O ! la brûlure à cru sur la beauté de la matière !*

*O ! les atroces simulacres
De l'art blessé à mort que l'on massacre !...
O ! le plaisir humain au rebours de la joie :
Alcool pour les regards, alcool pour les pensées.
O ! le pauvre plaisir qui exige des froies
Et mort des fleurs qui ont le goût de ses nausées !*

Et là bas :

*Comme un torse de pierre et de métal debout.
Avec, en son mystère immonde,
Le cœur battant et hatelant du monde.
Le monument de l'or dans les ténèbres bout...*

Tout à coup voici que la révolte éclate :

*Voici des ponts et des maisons qui brûlent !
En façades de sang, sur le fond noir du crépuscule ;
L'eau des canaux en réfléchit les fumantes splendeurs ;
Du haut en bas jusqu'en ses profondeurs ;
D'énormes tours obliquement dorées
Barrent la ville au loin d'ombres démesurées ;
Les bras des feux, ouvrant leurs mains funèbres,
Éparpillent des tisons d'or par les ténèbres,
Et les brasiers des toits sautent en bonds sauvages,
Hors d'eux-mêmes, jusqu'au nuages.
On fusille par tas, là-bas.*

Puis ce sont les épidémies ravageantes ; alors :

*Tragique et noire et légendaire
Les pieds gluants, les gestes fous,
La Mort balaie en un grand trou,
La ville entière au cimetière.*

Mais sur la ville « dont les affres flamboient » les idées
règnent et la Beauté reluit :

*Un feu nouveau d'entre ses doigts vermeils
Glisse et provoque aux conquêtes certaines,
Mais les marteaux brutaux des tapages modernes.
Cassent un bruit si fort, sous les cieux ternes,
Que son appel vers ses fervents s'entend à peine.
Et néanmoins elle est la totale harmonie....
Quiconque espère en elle est au delà de l'heure
Qui frappent aux cadrants noirs de sa demeure ;
Et tandis que la foule abat, dans la douleur.
Ces pauvres bras tendus vers la splendeur.*

*Parfois, déjà, dans le mirage où quelqu'âme s'isole.
La Beauté passe — et dit les futures paroles.*

Ah! voici bien l'œuvre culminante de Verhaeren, le paroxysme de son génie! Et vraiment on enrage de ne pouvoir citer le livre tout entier, tant une telle œuvre ne peut pas être la joie de quelques trop rares privilégiés, tant l'on sent l'impérieux devoir de la faire connaître, c'est-à-dire admirer de toutes les âmes capables d'applaudir au génie; car tout ici : puissance rythmique et grandiose du symbole et vérité évocatrice vous terrasse d'admiration! G. R.

JOSEPH SERRE. *Idées en fleurs*. (Lyon Vitte. Place Bellecour, 2) Le biographe d'Ernest Hello : l'immortel Penseur catholique, nous apporte cette année-ci un livre de *poésies*, c'est-à-dire une *idée en fleur*.

Je sais, nous dit-il, que nos virtuoses du vers musical ou pittoresque se passent fort bien de l'idée et de tout ce qui s'y rattache, foi religieuse, conviction morale, de tout ce terrain solide de l'esprit qui est la base naturelle de l'art commun la terre est la base des fleurs.... Certes, l'étoffe est fine, le geste élégant — et Religion? Philosophie? Vertu? Emotion? Sincérité? Substance et Lumière? qu'importe, pourvu que le geste soit beau?

« On oublie que le plus beau des gestes est encore celui de l'âme. » Voilà parler d'or, mais gare à l'excès opposé!

L'impression se dégage après lecture des *Idées en fleurs* : Beaucoup, beaucoup de belles, neuves et chrétiennes idées, mais peut-être, pas assez « en fleurs » ou, du moins en fleurs vieilles un peu? G. B.

ADRIEN MITHOUARD. *Les impossibles noces*. (au *Mercury de France*). De même que Joseph Serre, le jour ou Ad. Mithouard se dégage de l'éteau archaïque, nous pourrons applaudir en eux deux glorieux jeunes poètes de notre croyance, car tels ils s'annoncent déjà par des idées profondes comme ces *impossibles noces* de la Douleur et de la Joie, impossibles autant que celles de deux races antagonistes.

Ici l'*esprit* domine et lui même élabora le vers.

Nous espérons le chant de l'*âme*.

G. B.

Accusé de réception : *Mai* d'Arthur Toisoul. — *Berthille d'Haegheleere* de Sander Pierron. — *L'Anarchie* de Reclus. — *Le Retour* de Maurice Magre, — *Une cause littéraire* de F. Van den Bosch. *Vie* de Georges Rency. *Les Fontaines miraculeuses* d'Yves Berthou. Prochainement comptes-rendus.

Çà et là

L'innénarable Valentin, en suite d'une note élogieuse sur Ramaekers a reçu de notre ami cette lettre débordante de touchante reconnaissance :

Bien cher Maître!

« Si vous êtes gentil? Mais comment donc! Mais ineffablement! Et de vrai je ne sais quand je vous chéris le plus : lorsque vous n'hésitez pas à me placer dans votre estime — à laquelle je tiens tant — au dessus de Stéphane Mallarmé ou quand vous me traitez de *compagnon de St-Antoine*.

« Aussi j'entend ne pas être en reste avec vous. Et donc je m'empresse de saluer en Emile Valentin, l'archi-sympathique Directeur-Fondateur du *Journal des etc.*, le plus brillant des poètes d'aujourd'hui.

« Il a du moins le besoin de dire quelque chose ce vieux, ami des jeunes. Il le dit avec rime et raison et de façon à être compris, même par les nègres du Congo (qui depuis leur *Rédemption* ne s'exprime plus, comme chacun sait, qu'en beaux vers Alexandrins français.)

« Sa modestie, qui lui fait ignorer sa juste valeur, s'étonnera fort sans doute en m'entendant lui déclarer, la main sur le cœur, que je prise infiniment plus son drame nègre que le « *Cerisier pourri* » de M. Gilkin et presque autant même que les chroniques de M. Coppée et les chefs-d'œuvre de nos poètes : Heymans et Lucien Solvay.

« Hein, suis-je assez gentil?

« C'est pénétré d'une telle estime pour votre talent, cher et vénéré poète, que je vous remercie de tout mon cœur de ce que vous avez dit et dites de *La Lutte* et de moi. »

(signé) RAMAEEKERS.

La Lutte organise pour les Kallendes helléniques du mois prochain un « banquet monstre » qui sera offert aux Poètes aimés et admirables dont les noms sont dans tous les cœurs et ci-dessous :

Francisque Sarcey. — Ywan Gilkin. — Kayenberg. — Valère Gille. — Lionel des Rieux. — Heymans. — Valentin. — José Hennebicq. — Henry Gravrez. — Charles Maurras. — Potvin et Lucien Solvay.

Afin d'acclamer simultanément ces douze apôtres de l'Alexandrin classique — symbole admirable de ses douze pieds.

UYLENSPIEGEL.

Les Revues

A l'Effort de Toulouse, au numéro de Mai : *La pitié*, beau poème de Maurice Magre, *L'Affiche belge* par Demeure de Beaumont, *Prière lasse* de Franz Toussaint. — A l'Effort de Juin : Jean Viollis enterre avec humour l'Ecole romane, *Retour* de Georges Bidache, *Enfance* d'André Magre, *Flirt de plein air* d'Henry Muehaert.

Au Magasin littéraire de Mai : Prose d'Eu. Périer, *La Mort du jour* et *l'Idéal Amour* poésies de Ramaekers, *Le lasso* prose d'Alf. Lemaire. — Au Magasin de Juin : *Vers* de Ducôté, *Par la Route* de notre verveux et spirituel ami Raymond Lehodey et de beaux vers de Paul Mussche dont ce quatrain :

*Surtout ne ris jamais des gestes du Poète
et laisse le bercer ton cœur adolescent
avec le non chaloir d'un hymne à rythme lent
qu'il a longtemps fêtré de ses larmes secrètes!*

A l'Ermitage : du Lemonnier, du Guérin, du Ducôté, etc. Tous les artistes apprennent avec joie que l'aboyeur au Génie Lionel des Rieux a reçu congé définitif et s'en ira déposer ailleurs et dans leur juste endroit ses excréments canins.

A Durendal, *Simple spectateur*, notes de Demade sur la cause littéraire de Firmin Vanden Bosch.

A l'Art Wallon (avril) *La fin exorable* de Paul Arden. — au numéro de mai : *Vers* d'Albert Olivier et prose de A. Goffin.

Aux Documents sur le naturisme : Saint Georges de Bouhelier et une bonne étude sur *Verhaeren* par Leblond.

Au Libre-Journal : *L'énigme des yeux* de Paul Germain, *Sacrifice* de Franz Rutý.

A l'Art Femme, (mai) *Des heures* de Rency, *L'Appel* de Vande Putte. Au numéro de Juin *Vers* de Tristan Klingsor.

Au Journal des Artistes, Maurice Baud : *La gravure sur bois*,
A l'Art méridional : « *Verlaine et Laurent Taillado.* »

A la Justice sociale : *les Poètes* par Tristan de Noireguigne, *Les baisers de Judas*, et *Socialisme noir* (au numéro du 21 Juin) La vitalité juvénile et enthousiaste de ce journal sociologique montre bien que le parti catholique doit devenir tout entier démocrate-chrétien s'il veut vivre. Or, nous savons que le parti catholique vivra. Hardi ! les amis Carton et Renkin !

A l'Escholier : *Les Balayeurs*, de Josse et proses de Francis Bohan.

A la Ligue Artistique la lettre de W. Delsaux et l'article de Lemonnier.

A ne pas lire : Les rimailles de Richepin, aux *Temps nouveaux* ni les imbécillités « littéraires » de José Hennebicq à la *Justice sociale*, ni les cochonneries idéales de Léon Hennebicq au *Libre Journal*, ni *Le Journal des gens de lettres extrêmement belges*.

LA LUTTE

REVUE D'ART ET DE SOCIOLOGIE CATHOLIQUE

Directeur : GEORGES RAMAËKERS.

Abonnements : 12 mois, 5 francs

6 mois, 3 francs

(Étranger port en sus, 5,60)

N. B. Les abonnements partent de chaque mois.

Rédaction et Administration : place van Mevel, 15, Bruxelles.

Il est rendu compte de tout ouvrage d'art ou de sociologie dont un exemplaire est communiqué à *La Lutte*.

La LUTTE est en vente à Bruxelles :

Chez La Rose, rue des Paroissiens; chez Becker-Holleman, rue de Namur, 7; chez Dietrich, Montagne de la Cour; chez Rosez, Montagne de la Cour; chez Jérôme, au Passage; chez Istace, au Passage; chez Wattiaux, rue de Longue-Vie; chez Lacomblez, rue des Paroissiens; chez Deman, rue de la Montagne; chez Lamertin, rue du Marché-au-Bois.

A Gand, chez Ad. Hoste, rue des Champs.

A Liège, chez Gnuse, rue du Pont d'Île.

A Louvain, chez Peeters, rue de Namur, 22.

A Paris, chez Chéric, Boulevard, Montparnasse.

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE

ET LITHOGRAPHIQUE

V. VAN VINCKENROY

28, Rue des Rentiers, 28

BRUXELLES

La Lutte.

Revue d'Art & de Sociologie
Catholique.



Sommaire:

- Midi - Paysage flamand G. Ramaekers
Conte flamand G. Virrès
Près de la haie en fleurs P. Mussche
Dans le soir Albert Deveze
Soir d'orage W. Delsaux
Le nain aux mauvaises petites jambes L. Allard et L. Delattre
In Memoriam La Lutte
Les Livres G.V. et G.R.
Çà et Là Uylenspiegel

Planche hors texte :
Paysage par W. DELSAUX

Paraît chaque mois.

Rédaction et administration :
15, place Van Meysel, Bruxelles

BRUXELLES

IMPRIMERIE VAN VINCKENROY, 28, RUE DES RENTIERS

LA LUTTE

REVUE D'ART & DE SOCIOLOGIE CATHOLIQUE

Directeur : GEORGES RAMAËKERS.

Ont déjà collaboré à *La Lutte* depuis sa parution :

(10 avril 1895)

Louise Allard — Franz Ansel — Gaston Blème —
Thomas Braun. — Georges Brigode — Jean Casier
— L'abbé Victor Charbonnel — Charles Chauviac
— Edmond De Bruijn — M^{gr} de Harlez — Louis
Delattre — Léon Delly — Willem Delsaux — Jean
Delville — Pol Demade — Henri de Régnier —
Albert Devèze — Édouard Drumont — Paul Du-
bois — Max Elskamp — Charles Fuster — Joris-
Karl Huysmans — Alfred Lemaire — Le Masque
— Camille Lemonnier — Camille Lepêche — Carril
Mario — Georges Marlow — Paul Mussché —
Léon Pascal — Pictor — Georges Ramaekers —
Victor Remouchamps — Georges Rency — Geor-
ges Rodenbach — André Ruijters — Léon Ryex —
Joseph Serre — Joseph Soudan — Firmin Vanden
Bosch — Emile Verhaeren — Francis Vielé Griffin
— Georges Virres.

Ce numéro contient, outre une admirable plan-
che signée : Delsaux, un supplément de 4 pages.

La Lutte publiera prochainement :

Un conte par Blanche Rousseau.

Conversations consciencieuses entre jeunes hommes, par Edmond
De Bruyn.

Un article de Victor Charbonnel.

Une prose de Georges Brigode.

L'art et la morale. — Du jansénisme « catholique » par G.
Ramaekers.

L'affiche de la *Lutte*, 3 couleurs, composition de
Ramaekers, est en vente chez Becker-Holeman,
7, rue de Namur et chez Deman, rue de la Monta-
gne, au prix de 1 franc.



Midi

Pour Alf. Lemaire.

—
*Midi reluit en frissons de lumière
dans la feuillée
émerveillée
et dans l'eau claire*

*Midi reluit
et plus un bruit :
le bois se tait et c'est la paix sur toutes choses
et le soleil lui-même est fixe et se repose.*

*Midi reluit ; les moutons dorment
et les grands ormes
ne font plus au soleil leur miroitement d'or :
la brise dort.*

*Dans le calme de l'étang clair
se mire le calme de l'air
et l'austère beauté des sapins uniformes ;*

*Plus rien n'y vit, plus rien n'y bouge
l'on n'y voit plus que le sommeil
des immobiles poissons rouges,
dans du soleil.*

GEORGES RAMAËKERS.





Paysage flamand

A Georges V'irrés.

*Sous l'éblouissement du gai matin solaire,
entre les champs beau petit ruisseau d'or,
un tout petit chemin sableux,
va, dégringole et puis regrimpe encor
pour redescendre et remonter, vermiculaire,
et disparaître enfin sous les bois bleus
qui bornent sur le ciel l'horizon circulaire.*

*Selon la courbe harmonieuse des côteaux
des champs s'en vont de toutes les couleurs
et s'étendent sur les plateaux
les paturages verts tout saupoudrés de fleurs.*

*Sur les penchants de ci de là s'étagent,
en rouge en blanc, de frais petits villages
et les bouquets de neige des vergers
et tout à coup sur les lointains domine
l'élan vers Dieu des gothiques clochers
que le soleil matinal illumine.*

GEORGES RAMAEKERS.

(1) Ces deux poésies sont tirées de *L'Hymne de la Clarté*, Panneau premier du Tryptique : *L'Hymnaire du Printemps*, qui paraîtra au Printemps prochain.

Conte Flamand

NOL s'entêta et sacra. La levée était à lui; les deux autres, ayant joué trèfle, il avait coupé ne pouvant servir, affirma-t-il. Mais les rustres branlaient la tête. Une flamme même s'allumait dans les yeux de Graad. Assénant sur la table un colossal coup de poing qui fit sauter les verres et se répandre la bière, il hurla : Nol est un menteur! Nol est un tricheur! et il rabattit les cartes du paysan. Le huit de trèfle s'étala parmi les pintes renversées. La tromperie était manifeste. Nol rageur et honteux ne se contint plus. Il se précipita les poings serrés vers Graad.

Les coups pleuvaient drus sur leurs échines ployées. Rythmiques se levaient les mains durillonées et, comme à la grange quand on bat le blé, les bras retombaient pesants sur les carcasses résonnantes. La lutte cependant trainait, sans que l'avantage se dessinât pour l'un ou l'autre des combattants; mais Nol qui s'était brusquement retiré fondit vigoureusement sur l'ennemi la tête en avant, atteignant Graad en pleine poitrine. Le blousier fut étourdi, ses genoux ployèrent. Il chut sur la terre brutalement, la tête frappant le sol comme la boule d'un jeu de quille. La partie était perdue pour lui. Nol tranquillement mit son soulier clouté sur le derrière du vaincu. Encore une chope, Mje, cria-t-il.

Des murmures flatteurs s'élevèrent de la galerie qui avait assisté à la rixe. Les faces luisantes des paysans témoignaient encore du plaisir ressenti par la vue de ce combat singulier. Pé le troisième partenaire à l'orageuse partie de cartes, exprima avec

force gestes sa joie. Nol était l'homme le plus fort du village assurément, et puis il avait eu raison. On ne se laisse pas traiter en public de floueur. C'est Mie qui devait être fière. Désormais elle n'hésiterait plus. Entre Nol le vainqueur, et Graad qui gisait misérablement sur la dure, elle choisirait, c'était certain, le premier. *Vivat Nol! Vivat Nol!*

Tous les drilles répétèrent le cri de Pé. Des chopes circulaient, les pipes s'allumèrent, et dans l'atmosphère lourde des relents de boissons douteuses et des tabacs suffocants, se célébra la gloire du victorieux. Nol paya royalement. Graad remis de son étourdissement profitait des ripailles de son rival et en paysan safre, avalait dix pintes d'affilée. Les têtes s'échauffèrent. Les groupes devinrent de plus en plus bruyants. Pé amena Mie, la fille de la baesine, au milieu de l'estaminet et dominant le tumulte il expliqua qu'elle allait récompenser son galant. Mais la rustaude, rouge comme les tomates d'août, voulut s'enfuir. Un cercle se forma. Et Nol enlevant — ainsi qu'une botte de paille — la pucelle cramoisie, lui mit sur chaque joue un claquant baiser.

Des querelles entre les deux rivaux éclataient à tout propos, mais celle-ci paraissait à présent décisive. Ah! c'est que l'enjeu en valait la peine. En sus de ses dix-huit printemps, de sa taille ronde et de sa gentille frimousse, Mieke passait pour avoir certaine chevance. Le cabaret était achalandé; le père vieux grippe-sou amassa pendant cinquante ans, sans jamais dépenser un liard inutilement. Les galants, cela se conçoit, ne faisaient pas défaut, mais parmi les plus sérieux on cita toujours l'irascible Nol et Graad, son ancien ami pourtant. Pé en camarade dévoué, les encouragea constamment

l'un et l'autre. Si Mie avait souri plus gentiment à Nol qu'à son compétiteur, il affirmait à Graad que ce n'était là que lubie passagère. Et même il se chargeait de messages d'amour ; lettres sur papier jauni empâté d'écritures lourdes, pesants bouquets de roses mousseuses, ou bien encore cadeaux naïfs rapportés de la ville voisine. Il s'attardait d'ailleurs auprès de la gentille baesinette, faisant ainsi, racontait-il, ses commissions en toute conscience, et son regard pers brillait alors malicieusement, et les deux coins de sa bouche lippue barraient de fossettes rieuses sa grosse face de pacant réjoui.

Quand juillet accourut habillé de verdure dorées et porteur des plus belles promesses de fruits sapidés, quand il eut étendu sur les champs les mûrisantes moissons et demandé au soleil ses plus chauds rayons, alors pendant toute une journée de lundi se célébra le mariage de Mie. La belle fête ! Dès le matin son joliet cabaret avait été décoré de fleurs champêtres ; les tendres bleuets enlaçaient les marguerites ennamourées, les coquelicots entreprenants embrassaient les lourdes grappes des accacias. L'estaminet multicolore attesta la joie de l'heureux événement. Et même un arc de triomphe peinturluré aux couleurs belges disait aux mariés, en lettres grandes d'un pied : *Hulde aan de gelukkige getrouwen*. Des tonneaux étaient rangés jusqu'en rue, et deux tables aux nappes éblouissantes au dessus desquelles voltigeaient déjà des odeurs de cuisine, exprimaient assez quelle serait la magnificence de la gogaille. Les gars qui passaient par là reniflaient jalousement cet air parfumé, et des enfants bouche bée contemplaient les ornements, bornoyant souvent la fenêtre de l'étage par laquelle tomberait tantôt la menuaille, jetée à la foule enthousiaste.

Mais à présent courent déjà vers l'église des groupes nombreux, les paroles bourdonnantes arrivent jusqu'à l'intérieur du temple où les *oui* irrévocables se prononcent. Le ciel aussi a voulu que les présages fussent favorables aux époux. Les chemins rutilent sous le soleil crépitant. Les moineaux paillards se poursuivent à travers l'air avec des cris si gais ! Et voilà qu'une acclamation retentit. On agite les casquettes, le canon tonne, le village est en liesse, car Mie rayonnante de bonheur, vient de quitter l'église s'appuyant au bras de..... Pé, son heureux mari.

GEORGES VIRRÈS.



Près de la haie en fleurs

*Près de la haie en fleurs le fiancé parlait ;
sa voix posant l'aveu d'un amour pur et grave
s'entendait de concert avec le bruit suave
ardent et cristallin du ruisseau qui chantait :*

*« Ecoute choir la nuit sur ces fleurs d'aubépines
et s'apaiser les bruits du soir dans les vallons
et les moustiques d'or vibrer en tourbillons
giroyant par dessus les touffes d'églantines.*

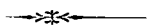
*« Ah ! douce ! comprends tu la chasteté du soir
et pourquoi nos vingt ans tournés vers les étoiles
sentent au fond du cœur ému tomber un voile
de largeur qui l'emplit d'un divin nonchaloi ?*

*« Les bosquets d'alentour drapés de beau silence
prolongent leur verdure à l'horizon poignant*

*et dans le lac profond où vogue un cygne blanc
se reflètent les nuages d'un ciel immense.*

*Penche toi près du bord gazonné de l'étang
pour voir dans l'eau se refléter ta tête belle...
Ainsi je me souviens et je te revois telle
qu'au premier soir d'amour dont nous parlons sou-
[vent... »*

PAUL MUSSCHE.



Dans le soir

A Georges Ramackers.

*Il fait si bon d'aller en la paix vespérale,
d'aller par les senteurs âpres des sapins noirs,
et d'écouter, perdu dans la brume du soir,
ce que l'immensité de la nature exhale.*

*Oh! la chanson des bois quand tout rêve et tout dort!
La chanson langoureuse et calme de prière
où bruit l'hymne naïf qui monte de la terre,
fait de lumière et d'ombre, et de vie et de mort!*

*Oh! se laisser bercer au rythme de la brise,
qui chuchotte tout bas son chant doux et plaintif,
et songer fixément sous les chênes massifs
qu'on va sous les piliers écrasants d'une église.*

*Et dans l'obscur à demi vague de la route,
on devine une vie et comme des éveils...
et, dans le cœur, voici que se lève un soleil,
tandis que la nuit tombe aux lointains sur la route.*

ALBERT DEVÈZE.

Soir d'orage

Comme un opulent linceul de moire, la nuée s'élève sur un crépuscule cuivré.

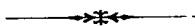
L'ombre sinistre et farouche, s'avance d'au delà de l'Escaut et étouffe les lumières, les reflets et les couleurs —

Un silence ample et continu règne sur le fleuve aux eaux lourdes et immobiles fuyantes sous l'horizon ; seule et funèbre, une trompe, meugle son cri de sirène — et l'ombre se fait plus dense, plus énorme.

C'est la mort de la lumière, car un dernier nuage ferme brusquement la baie d'où glissaient encore de crépusculaires clartés. Et sur l'écran violet de la nuit, s'allument des incendies, illuminant d'immenses cumulus, aux formes mystérieuses de palais et de temples embrasés. Au loin, des roulements sourds, de rauques grondements précèdent l'orage, qui va éclater dans la nuit, effroyable de tempête et d'ouragan —

Le fleuve roule encore ses eaux calmes et lourdes, fuyantes sous les éphémères et rubescents éclairs —

W. DELSAUX.



Conte des Frères Grimm

Le Main aux mauvaises petites Fambes

ou la Filcuse d'or

Il était une fois un pauvre meunier qui avait une très jolie fille. L'idée lui vint d'aller demander au roi une position pour elle.

AOÛT 1896

SUPPL. À LA LUTTE.



Dessin de W. Delsaux.

Il fut reçu au palais et dit :

« J'ai une fille qui sait changer la paille en fil d'or.

— Eh bien, répondit le roi au meunier, voilà un art qui me plaît. Amenez-la demain au château, j'essaierai ce qu'elle sait faire. »

Le roi, dès qu'elle fut arrivée, la conduisit dans une chambre remplie de paille; et plaçant un rouet et un dévidoir devant elle, il lui dit :

« Mets-toi tout de suite à travailler. Car si demain, avant le lever du soleil, toute cette paille n'est pas filée en or, tu es morte. »

Ce disant, il ferma la porte et la laissa seule.

La pauvre fille s'assit. Mais jamais de la vie, elle n'avait appris à filer de la paille en or et elle ne comprenait pas ce que le roi exigeait d'elle. De moment en moment, sa frayeur augmentait, si bien qu'elle se mit à pleurer.

Tout à coup la porte de la chambre s'ouvrit et un petit nain entra en disant :

« Bonsoir, la jolie fille du meunier! Pourquoi pleures-tu donc si tristement?

— Oh! répondit-elle, je dois filer toute cette paille en or et je ne sais pas comment cela se fait.

— Que me donneras-tu, si je le file pour toi? dit le petit homme.

— Le ruban de mon cou » dit-elle.

Le petit homme prit le collier, s'assit au rouet, et quand la roue eut fait trois tours : chnour, chnour, chnour, la bobine était couverte d'or filé. Il plaça une seconde bobine, et chnour, chnour, chnour, fit encore trois tours au rouet, et la bobine fut de nouveau pleine d'or. Et de la sorte, jusqu'au matin, le petit nain travailla si diligemment, que toute la paille se trouvait filée et les bobines chargées d'or quand il quitta la jeune fille.

Le roi vint dans la chambre, dès le soleil levé; et en apercevant l'or étincelant sur les bobines, il fut transporté de joie et d'étonnement. Mais son cœur ne fut pas rassasié, et il mena la fille du meunier dans une autre chambre plus grande que la première et pleine de paille aussi, en lui ordonnant, sous peine de mort, d'avoir filé tout cela en bel or fin, avant le lendemain matin.

Le roi parti, la jeune fille qui ne savait se tirer d'une tâche pareille se mit à pleurer. Alors le petit nain, poussant la porte, apparut de nouveau.

« Que me donneras-tu, dit-il, si je file toute cette paille en or ?

— L'anneau de mon doigt » dit-elle.

Le petit homme prit l'anneau, s'assit au rouet, et avant le jour, la paille était changée en or filé.

Le roi fut ravi quand il vit le tas ruisselant. Cependant il n'en avait pas encore assez. Il conduisit la jeune fille dans une troisième chambre plus grande que les deux autres.

« Si tu veux filer pour moi une dernière nuit, lui dit-il; si tu veux me faire encore, de toute cette paille, de beau fil d'or, eh bien tu deviendras ma femme, tu seras la reine ! »

Car, pensait le roi à part soi, quoiqu'elle ne soit que la fille d'un meunier, je ne saurais, dans le monde entier, trouver une femme plus riche qu'elle.

Dés que la jeune fille fut seule, le petit homme lui apparut pour la troisième fois.

« Que me donneras-tu, si je file, cette fois encore, la paille en or pour toi ?

— Je n'ai plus rien que je puisse donner, dit-elle.

— Alors promets-moi que, quand tu sera reine, j'aurais ton premier enfant.

— Qui sait comment cela va tourner et si je serai jamais la reine ? » pensa la fille du meunier.

D'ailleurs, elle ne voyait, pour elle d'autre secours nulle part et elle promit ce que le petit homme demandait. Celui-ci se mit tout de suite à l'œuvre et bientôt tout fut terminé.

Le roi, quand il trouva, le lendemain, le précieux travail exécuté, ordonna de magnifiques fêtes de noces ; et quelques jours après, la jolie fille du meunier était devenue la reine.

Un beau petit enfant lui naquit, peut être un an après ceci, alors que depuis longtemps elle ne pensait plus à sa promesse au petit nain. Mais une nuit, celui-ci se montra subitement dans la chambre, en disant :

« Donne-moi, maintenant ce que tu m'as promis. »

La reine s'écria de terreur et lui offrit tous les trésors du royaume pour qu'il lui laissât son enfant. Mais le petit nain lui répondait constamment :

« Non, j'aime mieux un être vivant que toutes les richesses de la terre. »

La mère pourtant se lamentait et pleurait si douloureusement que le petit homme, à la fin, en prit un peu de pitié.

« Je te donne trois jours, dit-il. Et si dans ces trois jours, tu parviens à trouver mon nom, tu garderas ton enfant. »

Il s'en alla et la reine resta éveillée le reste de la nuit à penser et repenser les noms qu'elle avait déjà entendus. Et elle envoya aussi un messenger dans le pays pour s'enquérir, de tous les côtés, des noms qui se donnaient aux gens.

Quand, la nuit suivante, le petit homme entra, elle lui répéta tous les noms qu'elle avait pensés. D'abord Gaspard, Melchior et Balthazar ; puis beaucoup d'autres qui se donnent dans tous les rangs de la société. A quoi le petit homme répondait toujours :

« Non, je ne m'appelle pas ainsi. »

Pendant le deuxième jour, elle fit demander comment s'appelaient ceux du pays voisin; et lorsque le petit homme se remontra, elle lui énuméra les appellations les plus rares, comme : Côtes-de-Brute, Mollet-de-Mouton, Jambe-de-Ficelle. Mais le petit homme disait après chacune :

« Non, je ne m'appelle pas ainsi. »

Et le troisième jour, le messager de la reine revint de son voyage.

« Je n'ai pas trouvé un seul nom nouveau, raconta-t-il. Mais en route, je venais de gravir une haute montagne qui se dresse à la lisière d'un bois où les lapins et les renards se souhaitent amicalement le bonsoir, quand je vis une petite maisonnette devant laquelle brûlait un feu de bois. Et autour du feu, dansait un tout petit homme de l'aspect le plus ridicule, sautillant à cloche-pied et chantant à tue-tête :

« Aujourd'hui, je cuis et demain, je brasse;

Et le jour d'après, j'ai l'enfant de la reine.

Ah! je suis bien content que personne ne sache

Que je m'appelle « Mauvaises-petites-Jambes! »

Vous pouvez penser comme la reine fut contente d'entendre ce nom!... Presque aussitôt parut le petit nain en disant :

« Et maintenant, maman la reine, direz-vous bien quel est mon nom?

— Eh! répondit-elle ne t'appelles-tu pas Conrad?

— Non!

— Henri?

— Non!

— *Ne t'appellerais-tu pas, par hasard, Mauvaises-*
[petites-Jambes?

— Les diables te l'ont dit, les diables te l'ont dit!»
cria le petit homme.

Dans sa colère, il se mit à frapper si fort le sol de son pied droit, qu'il s'enfonça dans la terre jusqu'au ventre. Puis, saisissant son pied gauche dans ses mains, il le déchira en deux morceaux.

L. ALLARD ET L. DELATTRE,
traduct.



In Memoriam

Edmond de Goncourt est mort le 15 juillet chez Daudet, son ami, au village de Champrosay, à l'âge de septante-quatre ans.

La Mort est la grande Justicière. C'est quand l'artiste est mort qu'il devient immortel.

De nous, les Jeunes, après Hugo, le Père immense et à côté de Paul Verlaine, à Edmond de Goncourt, à son frère Jules — inséparables noms — va notre culte filial comme aux premiers apôtres de l'Art nouveau.

Tout apostolat oblige à la souffrance; et par là encore l'Art se rapproche de la Religion.

La souffrance! et la plus martyrisante, la souffrance morale, la douleur d'âme, Edmond de Goncourt l'a tant connue!

Elle fut la plus fidèle compagne de sa vie, dont seulement quelques jours, trop rares, l'ont crue en allée — afin que son retour fut plus féroce.

A la parution de leurs premières œuvres le bourreau des frères Goncourt s'appelle l'Indifférence.

« Il y eut là, écrit Drumont, de ces heures navrantes où l'écrivain ne recevant pas l'écho de ses paroles, se demande s'il a réellement parlé, s'il

n'est pas le jouet d'une hallucination en croyant créer.

Les deux frères alors se regardaient un peu attristés, et bientôt, surmontant une passagère défaillance, il se remettaient à une œuvre nouvelle qu'ils soignaient d'avantage encore, qu'ils ciselaient avec plus d'amour que les œuvres précédentes. »

Ah! la constance des frères Goncourt!...

Plus tard, quand avec la pièce *Henriette Maréchal*, ayant fait nouvelle provision d'espoir, ils tenteront l'assaut de la Gloire par le théâtre, leur bourreau s'appellera la Coterie.

Et comme si ce n'était pas assez d'entendre l'œuvre chère sifflée par une poignée de crétiens inconscients, cette douleur nouvelle de l'artiste vint s'aggraver pour Edmond de Goncourt du deuil de la plus profonde amitié fraternelle et aussi et surtout de la pensée que cette mort avait été hâtée par ces sifflets même, — histoire de parachever l'infâmie!

Mais c'est trop peu.

Après l'indifférence, après les sifflets, la campagne des dénigrement.

La calomnie se masqua alors en critique et affirma partout du haut de sa bassesse que si l'œuvre des Goncourt avait quelques qualités littéraires tout le mérite en revenait à Jules; exagérant ainsi à dessein le talent très réel de celui dont elle avait abrégé la vie pour rendre plus affreuse l'injure au frère survivant en même temps qu'elle rendait impossible à son affection pour le mort la riposte vengeresse!...

Mais aujourd'hui que la mort, qui si cruellement avait déchiré cette affection de deux âmes sœurs, vient de la renouer sans fin, l'heure est enfin à la justice.

Ce jugement porté par Georges Rodenbach sur

Edmond de Goncourt sera ratifié par l'histoire littéraire comme il l'est déjà par tous les artistes :

« Voilà certes une noble œuvre qui doit durer en bonne place dans l'éternité du temps.

« Voilà aussi une noble vie de quoi durer en bonne place dans l'éternité de Dieu... Malheureusement continue Rodenbach, Edmond de Goncourt semblait fermé à l'Idéal catholique. Pourtant il en sentait la beauté, il l'a proclamé plus d'une fois. Dans son dernier volume du *Journal*, paru il y a un mois, il dit encore, à propos de la pitié qui est de mode en littérature depuis Tolstoï et les Russes : « C'est curieux, c'est le catholicisme qui a apporté dans le monde la pitié à l'endroit des *miséreux* et il a fallu dix-huit siècles pour que cette pitié eût son développement dans la littérature. »

« Aussi ont-ils été bien inspirés, ceux qui ont assisté sa brève agonie, de lui rapprocher les mains, de l'offrir, mains jointes, sur son lit de mort, et aussi d'y faire veiller, chapelet aux doigts, une religieuse de Saint-Sauveur. N'est-ce pas sœur Philomène elle-même, la plus belle figure de leurs romans, qui prie là parmi des roses et demande à Dieu qu'il ait son âme en paix et en gloire ! » (1)

Et nous, ma sœur, de toutes nos forces nous prions avec vous pour ces deux âmes artistes, qui furent ici-bas contre l'indifférence de ce temps bête et contre les attaques innombrables des voyous de plume, si pas le plus totalement, du moins le plus superbement qu'il soit, ce que tous, Jeunes, nous avons l'ambition d'être : des lutteurs pour l'Idéal.

LA LUTTE.

(1) En un article de profonde émotion au *Patriote* du 20 Juillet.

Les Livres

SANDER PIERRON. *Berthille d'Haegheleere*. (Bruxelles. Edition du *Coq rouge*.)

Le don d'observation et le talent pictural très réels de Sander Pierron, se donnent pleine carrière dès le début de *Berthille d'Haegheleere*. Jeannot Demane, le personnage principal du livre, et ses petits amis de l'école villageoise, baguenaudent par la campagne flamande durant de longs chapitres. L'amour de M. Pierron pour sa terre patriale nous attarde à des épisodes, tour à tour tragiques ou charmants, mais très étrangers à l'action et qui rendent le début du roman, traînant. Cependant que de belles pages déjà. Le portrait de la Touvraise, la vieille sorcière du village; l'arrivée par un soir d'été à la ferme des Van Daele, de Cholle un pauvre rustre errant, un cheminot romantique à l'âme bonne. Puis l'écllosion de la passion chez le paysan — un morceau remarquable — et enfin son cœur d'enfant naïf se révoltant, bouillonnant de haine et de vengeance, à la vue d'un rival préféré.

C'est avec le départ de Jean Demane pour la ville que le récit se précise. Petit à petit s'affirme la personnalité du héros. Demane se sent brûlé par la flamme de l'Art. La vocation s'impose irrésistible, et à travers les heurts de la vie brutale, il promène son rêve de poète inspiré. Même il a fixé en des pages souveraines le supplice de son âme, et des intelligences d'élite reconnaissent en lui, le prédestiné au culte de la Beauté, avec ses joies infinies mais aussi avec ses épouvantables souffrances. — Je note un chapitre hors pair, d'une émotion intense : Les derniers jours et la mort de Baltus, le frère du poète.

Cette mort a douloureusement frappé Demane; son tempérament sensitif, ébranlé et malade, l'incite à des plaisirs vulgaires, dont son âme haute a bientôt la nausée. Cependant il souffre. Le poète aime, il aime une petite amie d'enfance, Berthille d'Haegheleere, à laquelle jamais il n'osa confier sa tendresse. Et voilà qu'un jour, par cette puissance mystérieuse qui pousse irrésistiblement l'un vers l'autre les êtres qui se chérissent, Berthille tombe dans les bras de l'artiste.

Mais cet amour leur est fatal. La faute bientôt les mène au crime. Berthille meurt et Jean Demane, au moment où on

l'appelle chez le juge d'instruction, s'enfonce une épingle dans le cœur.

Ainsi s'achève ce long, ce trop long roman, d'une lecture laborieuse souvent, mais qui dénote chez son auteur un vrai tempérament d'écrivain. La fin du livre n'est malheureusement pas morale, et il nous peine de ne pouvoir féliciter sans cette restriction M. Sander Pierron, pour ce considérable effort artistique, tenté par un jeune qui dès à présent est *quelqu'un* dans les lettres belges.

G. VIRRÉS.

MAURICE MAGRE. *Le Retour*, pièce en un acte, en vers. (Toulouse. Bibli. de « *l'Effort* ».

Une délicieuse piécette, en vers émus et harmoniques comme un crépucule de printemps, et tel qu'on devait les attendre du jeune et cher poète des *Éveils*.

ARTHUR TOISOUL. *Mai* (Lacomblez, Brux.) A part « *chaste Aphrodite* » (1) et « *blond-Azur* », il y a là de bien belles choses et c'est un bon livre, où Toisoul s'affirme un délicat virtuose, un raffiné du style, un livre que j'ai mis dans ma bibliothèque entre *L'âme en exil* de Georges Marlow et les *Petits nocturnes* d'André Ruijters.

ELYSÉE RECLUS. *L'Anarchie*. (Aux Temps nouveaux.) Conférence dite à la loge maç. : des *Amis philanthropes*, en 1894. Il y est affirmé, presque gratuitement (la brochure ne coûte que 10 centimes), que l'Anarchie n'est pas utopique.

FIRMIN VAN DEN BOSCH. *Une cause littéraire*. (Siffer, Gand.)

C'est avec joie que nous voyons notre vaillant aîné : Firmin Vanden Bosch, démontrer et l'idiotie de la formule *l'Art pour l'Art* — « qui, si on remplace les mots à définir par leur définition devient celle-ci : emploi des moyens pour les moyens » — et la logique aussi de l'évolution poétique, de Victor Hugo — via Verlaine — à Régnier, Verhaeren et Grif-fin, et la beauté enfin du vers libre par des œuvres de ses Poètes. Quand au : « *Soyons tolérants!* » final, *La Lutte* y peut à bon droit applaudir, elle qui accueille aussi volontiers par-

(1) M. Vielé-Griffin approuve *Chaste Aphrodite*, comme M. Maubel approuve *Blond azur*. C'est raide!

nassiens que verslibristes; mais tolérance ne signifie nullement que du jour où de réels artistes cessent d'être artistes pour s'avilir en roquets pissotiers et jappeurs, on n'ait pas, de ce jour là, le devoir de leur frotter le museau dans leurs... chefs-d'œuvre...

G. RAMAËKERS.

Çà et là

De notre compagnon de lutte : Victor Charbonnel, en la *Libre Critique* cette appréciation sur Zola :

L'œuvre de Zola « c'est la fresque de l'ordure », mais c'est l'œuvre aussi « d'un poète épique ».

Très bien Monsieur l'abbé!... Total : Un porc épique.

∴

A nos amis de la *Ligue artistique*.

Il y avait une fois une compagnie *Cibils* qui voulait faire son bouillon en en faisant avaler d'avantage au public. La compagnie s'adressa donc à sa consœur dite de l'*Art appliqué à la rue*, que préside avec tant d'éclat et A. G. D. G. le grand portraitiste national M. Eugène Broerman, qui décida d'appliquer l'art au bouillon en ouvrant un concours d'affiches artistiques.

Résultats : 1^{er} prix... M. Eugène Broerman, *Président*.

2^e prix... M. Eugène Broerman, *Président*.

L'Histoire ne dit pas si les concurrents de M. le Président trouvèrent le bouillon de goût exquis, mais elle ajoute que tous les négociants de la société de l'Art et du Bouillon Cibils entonnèrent à sa gloire la *Broermanaise* (oteur Jef Casteleyn).

Vive la Président, ma mère!

Vive la Président!

Cet bouillon est sans précédent

Vive la Président!

C'est de lui que vient la lumière

Vive la Président!

Il met les pieds dans la soupière

Vive la Président!

*Mais v'la que depuis c't incident
Mosisu la Président
A disparu tout à fait d'ans
Ah ! la pauvre Président !*

ÉMILE BERGERAT a signé récemment un article intitulé : *La haine de la littérature*, qui lui vaudra les bravos chaleureux de tous les sincères artistes, des jeunes surtout :

« L'une des institutions de l'éducation nationale des Français, appelée Université, dit-il, a pour mission spéciale de tuer le germe des pensées dans l'œuf du mot. Elle est extrêmement considérée. Toutes les familles lui envoient leurs enfants. En sept ou huit ans elle les rend à la Société complètement atrophies d'imagination, démantelés de toute idée personnelle, rebelles à la lecture et perdus du goût et d'esprit. Elle les avait reçu de la nature, elle les donne à l'opérette. Le gouvernement protège cette institution.

« La langue chinoise a quarante mille mots et pas un dictionnaire. La langue française a quarante mille dictionnaires et n'a pas de mots. Du moins, il est absolument interdit de se servir des mots contenus dans ces dictionnaires. On ne serait pas compris. L'Académie — autre institution officielle — ne fait pas autre chose que de guetter les mots qui passent, les ailes déployées et de les fichier par une épingle dans le liège de ses collections. Une fois là, il ne bouge plus, il est mort, le pauvre mot, dans le camphre!...

« De ces vocables innombrables, brillants et transparents, au vol léger, au dard agile, au magnifique bourdonnement, l'Académie, fille soumise de l'Université, n'a laissé échapper qu'une centaine, les cent mots indispensables aux échanges et aux transactions commerciales. C'est avec ces mots qu'un Français doit tout exprimer, le besoin de manger une omelette, comme le désir d'aimer et d'être aimé et son rêve d'idéal aussi bien que la perte de son parapluie.

Nous avons donc horreur du mot propre en littérature, comme en peinture nous avons horreur du ton juste, et c'est par là que se dévoile le double don artistique qui constitue notre suprématie. L'idéal français, c'est la peinture et la littérature sur porcelaine, parce qu'elles sont toujours et nécessairement fausses, parce qu'elles manquent de ressources, parcequ'elles n'expriment rien et parcequ'il suffit, pour produire, de copier les modèles connus, ceux qui se

vendent bien. En porcelaine il y a dix tons, pas un de plus, dont aucun ne supporte le mélange. Quand on les a utilisés tous les dix, il y a chef-d'œuvre. On a son Cupidon rose, avec une écharpe bleue, sur une mer safran, c'est-à-dire le *nec plus ultra*.

Dans les lettres actuelles, c'est la même chose,.. Tous nos grands écrivains actuels, *excepté, bien-entendu, ceux dont l'avenir n'inspire pas confiance à l'Université et à sa fille l'Académie* ont su s'arrêter où le dictionnaire commence, c'est-à-dire à deux pas de la grammaire... »

Zuze un peu, mon bon, zi les Franzais z'étaient des Belzes! trou de l'air!

— Podferdekke! ouëie sayes-tu que ça serait pour une fois drôle!

UIJLENSPIEGEL.



José Hennebicq est venu interrompre ma lecture, à la bibliothèque royale, pour me recommander de ne plus citer dorénavant son nom dans *La Lutte*. Mais triple nom d'un tout petit bonhomme : voilà une recommandation pour le moins superflue : puisqu'il a été dit de José Hennebicq, absolument tout ce que l'on en pourra jamais dire dans le précédent numéro de *La Lutte* (page 88, quatre dernières lignes, passim.)

Et puis, voyez-vous José, si vous aviez prévenu Uijlen-spiegel de l'embêtement si grand que vous causent ses appréciations, comme il est bon garçon, je suis sur qu'il ne se serait pas refusé à laisser du vide à la place de José Hennebicq, car vous seul ignorez que ça lui est parfaitement égal.

G. R.



Les Revues

La Province nouvelle (1^{re} année, n° 3). Directeur L. Savigny, 43, rue de Paris, Auxerre. *Les Myopes* par Ducôté, *Vers* de Savigny, Mithouard, une chanoinesque de G. Fourest et les *Conseils* de P. Masson.

Magasin littéraire: *Les deux maisons* de Léon Sahel. *Giambattista Tiepolo* par W. Ritter. *Sur la route* par Lehodey.

L'Effort: Tout est à lire et notamment les vers de Ch. Guérin, A. et M. Magre, G. Bidache et l'admirable étude de Delbousquet sur Paul Verlaine.

Durandal, *Vers* de H. Pontière et de notre collaborateur Georges Virrès: *En pleine terre*, prose terrienne et, comme toujours, vigoureuse.

Libre Journal. *Le Réveil* de Georges Mesnil. *Minutes de soir* par Verhaeren.

Ermitage. Louis XI curieux homme d'un Paul Fort déjà clarifié et très artiste, souvent. *Relâche aux Iles Fortunées* par Ed. Pilon. Un poème d'un beau rythme neuf par A. Sabatier, etc.

Revue blanche (15 juillet) *Sept lettres de Herzen à sa fiancée*. Eug. Voeck: *En imminence de larmes*. Lucien Muhlfeld, *Sur la clarté*.

Revue blanche (1^{er} août), V. Barrucand: *Le vrai théâtre libre*. Christian Beck: *Le beau prince*, etc. Verhaeren signe dans ce numéro un véridique portrait d'Eekhoud. Jules de Gaultier: *Fauilleton philosophique*. Coolus: *Un chien dans les jambes*. Kalm: *La vie mentale*. Sédit: *Maisons hantées*.

A lire hebdomadairement: *La Justice sociale*, *Les Temps nouveaux*, *Le Journal des artistes*.

La Ligue artistique du 5 de ce mois ensuite d'un article grandiloquent de Jean Delville sur les *Antiques* du Vatican, contient une juste protestation contre le vandalisme utilitaire des fabricants de papier qui veulent déshonorer les sites si pittoresques de l'Amblève et de la Lemmes par le blasphème «*dés usines rectangulaires*».

Le Coq rouge de juillet publie un conte exquis de Louis Delattre et des *Ballades de l'Été* de Paul Fort dont la première très vraiment belle.

LA LUTTE

REVUE D'ART ET DE SOCIOLOGIE CATHOLIQUE

Directeur : GEORGES RAMAÏKERS.

Abonnements : 12 mois, 5 francs

6 mois, 3 francs

(Etranger port-en sus, 5.60)

N. B. Les abonnements partent de chaque mois.

Rédaction et Administration : place van Meyel, 15, Bruxelles.

Il est rendu compte de tout ouvrage d'art ou de sociologie dont un exemplaire est communiqué à *La Lutte*.

La LUTTE est en vente à Bruxelles :

Chez La Rose, rue des Paroissiens; chez Becker-Holleman, rue de Namur, 7; chez Dietrich, Montagne de la-Cour; chez Rosez, Montagne de la Cour; chez Jérôme, au Passage; chez Istace, au Passage; chez Wattiaux, rue de Longue-Vie; chez Lacomblez, rue des Paroissiens; chez Deman, rue de la Montagne; chez Lamertin, rue du Marché-au-Bois;

A Gand, chez Ad. Hoste, rue des Champs.

A Liège, chez Gnusé, rue du Pont d'Ile.

A Louvain, chez Peeters, rue de Namur, 22.

A Paris, chez Chéric, Boulevard, Montparnasse.

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE

ET LITHOGRAPHIQUE

V. VAN VINCKENROY

28, Rue des Rentiers, 28

BRUXELLES

La Lutte.

Revue d'Art & de Sociologie
Catholique.



Sommaire:

- L'Ecuyère et le clown . . . Ed. Ducoté
 Au village d'été . . . V. Charbonnel
 I. Reine de l'étang,
 II. Près des morts,
 III. Amour dans les ruines.
 Prière des amants
 à la mort . . . G. Le Cardonnal
 De l'Âme . . . La Lutte
 Ronsardinaide . . . G. Brigode
 Sur la hauteur . . . G. Ramaekers
 Les Livres . . . G. V. et G. R.
 Ça et Là . . . Uylenspiegel

Paraît chaque mois.

Rédaction et administration :
15, place Van Mevel, Bruxelles

BRUXELLES

IMPRIMERIE VAN VINCKENROY, 28, RUE DES RENTIERS

LA LUTTE

REVUE D'ART & DE SOCIOLOGIE CATHOLIQUE

Directeur : GEORGES RAMAËKERS.

Ont déjà collaboré à *La Lutte* depuis sa parution :
(10 avril 1895)

Louise Allard — Franz Ansel — Gaston Blème —
Thomas Braun — Georges Brigode — Jean Casier
— L'abbé Victor Charbonnel — Charles Chauillac
— Edmond De Bruijn — M^{gr} de Harlez — Louis
Delattre — Léon Delly — Willem Delsaux — Jean
Delville — Pol Demade — Henri de Régnier —
Albert Devèze — Edouard Drumont — Paul Du-
bois — Edouard Ducoté — Max Elskamp —
Charles Fuster — Joris-Karl Huysmans — Geor-
ges Le Cardonnell — Alfred Lemaire — Le Mas-
que — Camille Lemonnier — Camille Lépêche —
Carril Mario — Georges Marlow — Paul Mus-
sche — Léon Pascal — Pictor — Georges Ramae-
kers — Victor Remouchamps — Georges Rency
— Georges Rodenbach — André Ruijters — Léon
Rycx — Joseph Serre — Joseph Soudan — Firmin
Vanden Bosch — Emile Verhaeren — Francis Vielé
Griffin — Georges Virrès.

Le mois prochain *La Lutte* donnera en supplément gratuit
« *Tryftique*. »

Musique de ERNEST DELTENRE.

Outre les articles de Blanche Rousseau, De Bruyn, Ramae-
kers, annoncés dès le numéro d'août et qui n'ont pu trouver
place en le présent, *La Lutte* publiera en octobre des proses
de Georges Oudinot et Georges Virrès, des poésies de Gas-
ton Blème, Georges Rency, Laurent Savigny, Alb. Devèze.

L'affiche de la *Lutte*, 3 couleurs, composition de
Ramaekers, est en vente chez Becker-Holeman,
7, rue de Namur, chez Deman, rue de la Monta-
gne et chez Dietrich, Montagne de la Cour, au prix
de 1 franc.

Fable

Le clown et l'écuyère

*Le clown grotesque en qui la foule se figure
et se résume, amuse avec ses culbutes,
ses lazzi et ses pirouettes
la foule qui rit ainsi d'elle-même.*

*Autour du cirque tourne l'écuyère
dansant sur le galop de son cheval
et dans l'envolement de sa robe légère
scintillent des étoiles de métal.*

*Le clown la poursuit et mime
son amour de l'espoir au désespoir.
Elle passe, indifférente, sans le voir,
avec un éternel sourire énigmatique.*

*Et sur les gradins, les spectateurs
battent des mains à la parodie
de leur coutumière vie
et sans se rappeler qu'ailleurs
ils poursuivent l'éternel sourire
et la robe constellée d'étoiles
de cette écuyère énigmatique
qui ne daigne pas les voir.*

EDOUARD DUCOTÉ.



Au village d'été

Reine de l'étang.

L'étang flambe, entre les rives aux gazons riches, par le miroitement d'un soleil de feu. La barque dort à l'amarre. En taches noires, les ombres des saules plongent jusqu'au lit des herbes vertes, et font luire plus aigues les clartés du soleil à travers l'eau. Le grand silence de midi. A peine les voix lasses des faucheurs, attablés pour le repas à la ferme voisine, s'entendent-elles par moments, dans l'air lourd.

Un froufrou léger. Du soleil remué en fulguration d'éclair par une flèche de nacre, d'argent et de turquoise. Une libellule a passé sur l'étang.

La voici. Elle vole, s'arrête, plane, repart comme un jet de flèche. Tantôt s'élevant dans l'air enflammé, tantôt s'abaissant vers le miroir de l'eau, on dirait qu'elle fuit et cherche son image, belle demoiselle au corselet strié de vert et de bleu. Son vol est brusque, capricieux. L'œil le suit avec peine, comme un zigzag de lumière. Elle se pose un instant sur les nénuphars en fleurs. Vite reprise par l'obsession de l'eau, elle vole, vole toujours, moud de la lumière avec ses grandes ailes dont l'étingellement agite, là bas, les reflets profonds de l'eau.

Une abeille passe, bourdonnante, que la libellule poursuit.

Une hirondelle rase l'étang et fait à rapides coups d'aile scintiller sa nappe unie comme un ciel plein d'étoiles : la libellule s'enfuit, puis revient.

Ivre de soleil, un papillon blanc rôde près des roseaux ; il va, d'un flottement lent de sa voile blanche, de tige en tige au ras de l'onde. Cette fois la demoiselle verte et bleue fait striduler un

vol colère; elle monte, descend, fend de plus vives
flèches le feuillage des roseaux.

Belle libellule, reine de l'étang!

—
Près des morts.

La nuit descend. Des pas alourdis, au retour du
labeur, traînent sur les pierres. Le bruit s'éloigne.
Tout se tait, le seuil des portes et les chemins. Des
flammes rouges s'allument à la fenêtre du cabaret,
ensanglantant la place. Le village, las, s'endort.

Une petite vieille est assise sur la marche de
pierre de sa maison, entre son chat dont les yeux
fulgurent et un pot d'étain où luisent des blan-
cheurs de lune.

La petite vieille se lève, ombre noire voûtée sous
un manteau de lune. Elle s'avance lentement.

Un cri d'enfant au loin. Des chiens hurlent. Puis,
le silence est plus profond.

La petite vieille va vers l'église. Son ombre tra-
verse, fantômatique, la flaque de lumière sanglante,
devant le cabaret.

La voici maintenant appuyée au mur du cimetière
qui déroule en de hautes herbes, autour de l'église,
sa lumineuse procession de blanches croix et de
blanches tombes. Une route de lune erre au long
du mur. Des cailloux y brillent. Un fil d'argent,
parti de la fontaine toute proche, y court au creux
des ornières. Parmi des tigettes et des feuilles
rejointes en voûte et projetées en réseau noir sur la
terre, des vers luisants répandent leurs lueurs de
phosphore. La tête de la petite vieille, au-dessus
du mur où son corps et son ombre se groupent
bizarrement, semble le masque d'un revenant qui
tout à coup surgirait des tombes. Et sur tout le
cimetière la lampe de l'église jette ses lumières
vacillantes, empourprées par les gemmes des vi-
traux.

— Si tard à veiller là, bonne vieille!

— Oui, dit-elle, c'est pour mes morts, mon homme et ma fille enterrés ce printemps. Je viens leur parler, comme ça, la nuit.

Amour dans les ruines.

Les ruines de la vieille abbaye dorment dans la vallée solitaire et lugubre.

La nuit ensevelit les ruines. Le voile funéraire de la nuit, où pleurent les larmes d'argent des étoiles, ensevelit les ruines.

Tout près veille, gardienne de deuils anciens, la pâle lumière des vitres d'une chaumière.

Les ruines dorment, silencieuses, mortes.

Sur la roue en ruine du vieux moulin de l'abbaye un ruisseau chante sa plainte de mort. Oh! le son triste de l'eau!

* * *

Deux enfants ont erré dans les ruines. Ils se sont dit, le cœur pur et les lèvres chastes, leur amour dans les ruines.

Et de leurs yeux qui se sont vus une flamme d'aube a surgi. Le jour s'est levé sur les ruines. Un jour de radieuse extase a illuminé les ruines et fait évanouir leur deuil.

Flambeau des nuptiales promesses, la lumière s'avive aux vitres de la chaumière.

Les ruines se réveillent par le bruit des voix, par le bruit des pas.

Sur la roue en ruine du vieux moulin de l'abbaye le même ruisseau chante sa chanson de mouvement de vie. Oh! le son joyeux de l'eau!

VICTOR CHARBONNEL.



Prière des Amants à la Mort

Que vers toi, divine victorieuse des humaines douleurs,
Monte notre prière entre toutes grave,
O Mort, limite de tout Désir,
Agonie de toute clameur,
Mort, seuil du silence sur la nuit immémoriale ;
Et pour ceux que guida
Souvent vers les tabernacles
La pâleur tremblante des lampes Sacrées,
Mort ! porte de gloire sur les divines clartés.
Vers toi, hiératique reine,
Implorent nos bouches plaintives
Et se tendent nos bras qui languissent
Car ton étreinte est l'éternité
Et tes lèvres sont les suprêmes,
Elles, dont le baiser chaste
Cueillit le souffle d'un Dieu ;
Royale Inéluctable que personne n'attend,
Sereine et noble Dame,
Qui, vêtue de nuit,
S'en vient, silencieuse,
S'asseoir au logis ;
Libératrice, qui ouvres les portes des mondes ignorés
A ceux que trouble l'angoisse de la Terre,
O Mère des multiples enfantements,
O toi qui concilies, o toi qui purifies,
Mort, dont la faux sacrée
Sait, pour la moisson divine,
Séparer le bon d'avec le mauvais épi,
Mort, sois-nous propice au bord de l'abîme !
Et viens, amante automnale,
De ta main douce et pâle,
Fermer nos paupières fatiguées :

*Un monde nouveau palpite plus haut
Que le vieux monde lassé !
Là-bas, par de là l'horizon lourd,
Flamboient les divines cités,
Les palais de nos bonnes pensées,
Les grandes cités de nos rêves de la terre,
Les cités des délivrés du joug de la Chair :
Tandis que le givre du vieux Pêché
N'a pas durci toute fontaine claire,
Purifions nos corps de tout limon impur,
Afin que rien à jamais ne demeure,
Hors l'élan libéré pour eux de nos prières,
Entre nous, les Amants immaculés,
Et le troupeau des bannis de Dieu.
Puis d'un grand geste royal, ô Mort !
Déchire le dernier voile impur ;
Alors, nous nous élancerons
Parmi des cantiques,
En agitant des palmes,
Et des voix chanteront de divins épithalames,
Mille voix de gloire clameront
L'éternité de nos noces fleuries*

Août 96.

GEORGES LE CARDONNEL.

De l'Âme

Dans le *Libre Journal* du mois dernier M. Georges Léon répond à notre réfutation des objections posées par lui à propos de notre formule *l'Art pour Dieu*.

Tout d'abord rendons hommage à la loyauté de notre contradicteur, loyauté qui lui fait convenir « qu'à un moment donné l'inquisition fut nécessaire. »

Mais le débat est ailleurs, aussi l'on ne s'attendait guère à voir l'inquisition en cette affaire!

En somme, dans sa réponse, M. Léon se borne à répéter trois ou quatre fois en termes différents, sa thèse : « *L'esprit seul, indépendant d'un organisme, ne peut rien savoir, il est dans l'inconscience.* »

Il ne faut pas être grand clerc pour comprendre que *l'état normal* de l'âme humaine c'est d'être unie à l'organisme corporel. Aucun spiritualiste n'a prétendu le contraire, n'est-ce pas? La science nous enseigne d'ailleurs que, par exemple, les *corps striés* de l'encéphale sont le sinequanon de la manifestation de la pensée.

Mais nous vous contestons le droit de conclure de ceci que l'âme séparée de ces organes tombe dans l'inconscience.

Ces organes ne sont que l'instrument *actuel*, normal, sans doute, des actes de l'intelligence; mais quelle preuve avez-vous qu'ils soient indispensables au libre exercice de nos facultés supérieures?

« La perception est inexplicable par des raisons mécaniques. En feignant qu'il y ait une machine dont la structure fasse penser, sentir, avoir perception, on pourra la concevoir agrandie en conservant les mêmes proportions, en sorte qu'on y puisse entrer comme dans un moulin. Et cela posé, on ne trouvera en la visitant en dedans que des pièces qui se poussent les unes les autres, et jamais de quoi expliquer la perception. Aussi : *c'est dans la substance simple, et non dans le composé ou dans la machine, qu'il faut la chercher.* »

Ainsi profère un penseur, qui vaut bien M. le Baron de Colins (Leibnitz, *Monadologie*, n° 17.)

Et puis s'il était vrai, comme le prétend M. Léon au nom de la « philosophie rationnelle », que l'intelligence de l'homme résulte de l'union de l'âme et des organes, il s'en suivrait nécessairement que le développement de cette intelligence serait en raison directe du plus ou moins de normalité de ces organes.

Or la Science démontre précisément tout le contraire. Il est en effet constant que chez les intelligences les plus développées, les plus hautes, se rencontrent surtout les anomalies organiques.

C'est en se basant sur la normalité cérébrale que Max Nordau en est arrivé, par confrontation, à déclarer que les plus beaux esprits de ce temps sont des détraqués, atteints de dégénérescence!

Nous ne faisons pas — bien entendu — à M. Léon l'injure de la supposer de l'avis du Docteur allemand. Nous nous contentons simplement de constater que Max Nordau n'a fait que déduire une conclusion *logiquement vraie* d'une majeure *réellement fausse*.

Malheureusement pour M. Léon cette majeure n'est rien autre, on le voit, que la déduction non moins logique de la thèse même qu'il défend.

Bref, en subordonnant la conscience que l'âme humaine possède de son existence à son union avec corps, M. Léon nie la *spiritualité* même de cette âme et confond l'âme *humaine* avec l'âme des *bêtes*. De cette confusion grossière procèdent toutes ses erreurs.

Un mot encore. Parmi les nombreuses affirmations sans preuve, qui émaillent la réponse de notre contradicteur nous cueillons celles-ci :

« La matière est *éternelle* dans son ensemble. »

« La matière est *vivante*. »

« Le mouvement est *la cause* de la vie universelle. »

Nous n'aurons par la cruauté de demander à M. Léon de nous donner la preuve de pareilles *hypothèses*, (quoique, nous adressant à un « philosophe rationnel », nous ayons vraisemblablement ce droit) mais seulement nous le prions de réfuter ce que nous avons dit de la *contingence* de la matière

en *La Lutte* de Juillet, objection à laquelle M. Léon ne répond point, — et de nous dire ce que l'on entend en *français* par les concepts : *vivant* et *inerte* . — et de nous expliquer enfin comment le *mouvement* , action de la vie, c'est à dire *effet* de la vie, peut-être la *cause* de la vie?

Nous espérons bien, pour M. Léon, qu'il ne nous prétendra pas « qu'un *effet* peut être sa *propre cause* . »

Il est vrai qu'on peut s'attendre à tout, quand on discute avec les adversaires de « l'absurdité créatrice », même à s'entendre riposter sans rire par quelque littérateur panthéiste (ainsi qu'il fut fait devant nous récemment) « Admettre un effet sans cause? — Pourquoi pas? »

LA LUTTE.

Ronsardinade

*Quand vous serez bien décrépite,
Ma douce et belle Marguerite,
Quand, sur vos beaux charmes gras,
Le temps mettra son maigre bras,
Songez, voyant le temps qui passe,
Que tout se casse et que tout lasse,
Qu'en ce bas monde de pitié,
Rien ne vaut mieux qu'une amitié
Qu'après l'amour, les clairs de lune,
Les doux baisers à la nuit brune,
Les longs regards de vos beaux yeux,
On se sent, un beau jour, bien vieux!...*

*Du temps jadis la Souvenance
Est trop souvent triste endurance,..*

*A moins que l'amant d'autrefois,
D'Amour ayant servi les lois,
A son déclin de douce vie,
Soit ainsi sans charnelle envie
Qu'à votre âme seule tenant,
Il soit l'ami de maintenant!...*

GEORGES BRIGODE.



Sur la hauteur ⁽¹⁾

*Je sais une petite sente d'ombre pleine
et que nous reprendrons aux noisettes mûries
où l'on passe si peu qu'on en peut suivre à peine
le serpentinement entre les haies fleuries.*

*Mais tout-à-coup,
d'un élan fou,
elle s'élançe comme à l'assaut
du tallus roide, et le gravit,
et d'une haleine, ainsi, nous mène
jusque là haut
sur le plateau
d'où l'œil ravi
de joie soudaine
embrasse immensément le printemps de la plaine.*

*Oh! d'ici haut, vois, que c'est beau!
l'archipel rouge du village
dans les bois verts, mais si lointains
qu'en le bleu vague du matin
on les croirait de gros nuages.*

(1) De l'Hymne d'Amour, Panneau second de l'Hymnaire du Printemps.

*Et vois les blés dans les campagnes
où le vent fait de tels remous
qu'il semble que sous la montagne
la plaine vire autour de nous*

*Puis à nos pieds quand tu te penches
aperçois-tu, entre les branches
des aubépins,
les cygnes blancs sur l'étang clair
tout en éclair
dans les sapins?*

*Et tout là haut, enfin, quand tu lèves les yeux,
vois-tu, à travers la ramée
où de l'ombre verte s'agite,
le rire en éclat d'or du soleil radieux?
et fleures-tu, dis-moi petite,
combien la brise est parfumée
qui chantonne et se joue en tes cheveux soyeux?*

*Oh! que je t'aime ainsi dans la jeune verdure
avec tes yeux d'extase acclamant la nature
et ton cœur tout gonflé de jeunesse et de vie!
oh! que je t'aime, ainsi, dans ce matin de Mai,
où tout vibre d'amour, et chante, et nous convie
à nous aimer!*

GEORGES RAMAEKERS.

—*—

Les Livres

PAUL ARDEN. *Des enfants*. (Bruxelles, Paul Lacomblez, éditeur.)

Une idée philosophique éclaira l'élaboration de ces pages, celle-ci de M. Albert Lévy : « L'enfant est comme un hypnotisé, ouvert à toutes les suggestions bonnes et mauvaises. »

Et voilà développée en dix contes, dix petits morceaux amoureux ciselés par un poète, cette sentence du psychologue.

Nous avons lu Gyp, M^{me} Alphonse Daudet, Gustave Droz et d'autres, ici nous trouvons avec plus de fraîcheur et de nouveauté dans la sensation, plus de profondeur aussi. Des enfants aux âmes comme « ces fleurs de cristal fragile qui ne vibre qu'à l'unisson de quelques sonorités aux timbres de délicate et prudente douceur » ramènent en ces pages des souvenirs enfouis de nos vies désabusées. L'âme d'un enfant, dit Paul Arden, est un clair miroir qui réfléchit les sentiments de ceux qui l'approchent avec une sensibilité que l'âge lui fait perdre; — ainsi le temps voile d'une gaze terne de poussière la glace dont il atténue l'intensité révélatrice.

C'est le livre d'un écrivain harmonieux et de grâces subtiles.

C'est aussi le livre d'un penseur.

G. VIRRÈS.

YVES BERTHOU. *Les Fontaines miraculeuses*. (A. Lemerre, édit. Paris.)

Ce poète est un breton qui chante sa Bretagne et l'exalte de toute son âme, de toute sa Foi, car ce poète est catholique et ce poète est un bon poète, qui heureusement se dégage de l'étau parnassien. Tels poèmes des *Fontaines miraculeuses* sont d'inspiration religieuse et si adéquatement rendus qu'on songe, en les admirant, à ces poésies incomparables de la Bible qui les suggèrent, ainsi : *L'enfant prodigue*, *Soir mystique*, en celui-ci notamment des vers, éclatants de rythme et de lumière, sur la Présence divine qui règne, au couchant sur la mer. Tels poèmes aussi sont d'une naïveté si délicieusement médiévale et fraîches et chrétiennes; ainsi certains vers des amants à la Vierge, ainsi cette délicieuse piécette qui clot ce beau livre : « *Ma douce allons prier Notre Dame-des-bois* » — Et voici que nous avons, cette joie d'inscrire parmi les noms déjà nombreux des Jeunes artistes catholiques de France : Henri Bordeaux, Victor Charbonnel, Charles Meurice, Georges et Louis Le Cardonnell, Joseph Serre, Paul Harel, Adrien Mithouard, le nom du poète breton, Yves Berthou.

GEORGES RENCY. *Viv*. (Paul Lacomblez, édit. Bruxelles).
Œuvre de début qui n'apparaît pas d'un débutant; Mais le

vrai Poète et le vrai Jeune qu'est Georges Rency me semble interrompre si souvent à tort son harmonieux chant de vie pour s'attarder à des thèses philosophiques plutôt décevantes au plein milieu de son extase, « Harmonieux » ai-je dit. Oui souvent, pas toujours malheureusement, témoin ces vers :

J'ai pris la pomme, vous savez, la pomme.

Et j'ai mangé la pomme,

Dans la rue parfois déserte et parfois passante...

Il tombait des lueurs de lune de toutes les nues passantes

Et toutes les étoiles étaient merveilleusement éblouissantes.

Incontestablement le poème *Chant de Vie* est le meilleur du livre, plein de style et de rythme. De pareils vers, et nombreux, s'y admirent :

Jadis j'étais l'enfant des Christ et des Marie,

Et la prière, avec mes mains en piété,

Était tout entière ma vie;

Ce furent des jours bleus d'encens et de musiques :

La mer montait vers moi des prières et des cantiques

Et m'abreuvait d'éternité.

Mais le sujet, hélas ! de ce poème !... Voici : Un jour qu'il se promenait à la campagne Georges Rency, ayant des fleurs dans les cheveux, (!) entre les dents et dans les mains, se trouva devant un Crucifix; alors il se mit nu et écartela les bras, absolument comme au conseil de révision. L'image de Jésus flagellé, crucifié, repu de coups pendait la toute en sang, tandis que lui, Georges Rency, qui n'avait jamais été flagellé, que peut-être, par un martinet, jadis, qui n'avait pas été crucifié et qui était repu de tout autre chose que de coups, n'était pas en sang mais était, nous dit-il, beaucoup plus joli.

La conclusion est trop apparente, n'est-ce pas? Aussi l'auteur la laisse-t-il sous entendre, — et moi aussi.

GEORGES RAMAËKERS.

Aux prochains : *Larmes en fleurs* par MAURICE DES OMBIAUX
— *Petites proses* par GEORGES OUDINOT.

Çà et là

Joris-Karl Huysmans achève en ce moment un livre nouveau : *La Cathédrale*. Cette œuvre sera la suite de *En Route*. L'abbé Gévresin (qui n'est pas plus fictif que le satanique

chanoine Docte de *La bas*) par sa nomination à la cathédrale de Chartres amène son ami Durtal, le héros d'Huysmans, à visiter cet incomparable chef-d'œuvre médiéval, vrai prototype de ce qu'a créé le sublime génie artistique du grand Age-chrétien. Dans cette cathédrale de Chartres, qui est bien *la Cathédrale*, l'âme qui vibre en Durtal s'enthousiasmera de l'architecture, de la peinture, de la statuaire gothique autant qu'elle s'était enivrée dans *En Route* de la majesté austère du plain-chant. Et tel sera son enthousiasme d'artiste qu'il se décidera à s'isoler dans la Trappe pour obtenir enfin dans le mutisme recueilli du cloître, le mieux qu'il est possible ici-bas, l'entrevision de l'éternelle Beauté. Mais cette décision et sa réalisation feront le thème d'un second livre qui s'intitulera : *L'Oblat*.

Les catholiques intellectuels se réjouiront avec nous de cette nouvelle, car l'œuvre d'Huysmans sera toute à la gloire de notre Foi et vengera l'Art catholique du Moyen-Age et, du même coup, proclamera la puissance de la littérature catholique d'aujourd'hui.

∴

Sur le patriotisme notre obligé confrère Demade nous proposa de lire l'opinion de notre brave et clairvoyant Coomans. Cette lecture nous fut consolante, et donc voici, entr' autre ce que nous avons lu :

« Le patriotisme est chose bien éphémère pour imposer des obligations si terribles... A mesure qu'on a supprimé des rois, on a supprimé des patriotismes. Que de chansons belliqueuses les Ecosais ont gueulées contre les Anglais et vice-versa ! Que de dithyrambes et d'exploits perdus ! Aujourd'hui les deux peuples se serrent les mains sur les crânes fracassés de leurs ancêtres. N'auraient-ils pas bien fait de commencer par là ? En Allemagne, en France, en Espagne, le patriotisme actuel se compose des patriotismes locaux des siècles passés. Les mêmes fractions de peuples qui s'abhorraient et s'entremassacraient sans savoir pourquoi, se vantent maintenant d'être unies. Quand nous prendrons au sérieux le principe évangélique et l'affirmation scientifique, quand nous comprendrons la solidarité humaine, quand nous cesserons d'être des patriotes, pour devenir des hommes, quand nous aimerons l'Europe autant que la cité d'Edimbourg, et le reste du globe autant que l'Europe, quand nous serons cosmopolites comme le bon sens, nous aurons puissamment aidé à la pacification du monde... A moins que la raison ne soit un

mensonge et le progrès une chimère, le temps viendra, il est proche, j'en suis convaincu, où une réaction salutaire s'opérera contre des monstruosité trop tolérées, trop honorées, et où les peuples déniaisés, comprenant enfin que la gloriole guerrière les ruine et les tue, *regarderont du même œil l'épée et le couperet, le soldat et le bourreau*, l'un et l'autre nécessaires, peut-être, mais tous deux évités et redoutés, rétribués, non déccrés. L'un et l'autre sont des fonctionnaires publics, agissant au nom des lois, avec cette différence, toute à l'avantage du bourreau, que celui-ci ne tue que des coupables, condamnés par la justice, tandis que le premier tue à tort et à travers, de loin, en aveugle, des gens honorables, innocents, qui n'ont fait aucun mal à la société ni à lui-même et qui vainqueurs ou vaincus, méritent son estime. » (Extraits textuels de : *Une académie de fous*, par Coomans, représentant. 1871).

..

Afin de parfaire le haut cachet d'art crétin de la salle de fêtes que l'on dénomme de « St-Jacques sur Caudenberg » — tout comme on enseignerait un beuglant « Taverna St-Alphonse » — de pieux cerveaux sagement fin de siècle, ont fait éclairer la dite salle à l'électricité. C'est presque l'illusion d'un vaste café du bas de la ville. Or parmi les ornements si incomparablement symboliques de la salle St-Jacques se trouve, plaqué à la voute ventriforme du transept, un triangle qui lance des rayons (un peu massifs les rayons!) de fulgurants rayons en bois doré, un triangle ousqu'on a peint un œil dessus : l'œil de la Providence. Quelqu'un de nos amis qui est un peu myope avait pris ça longtemps — l'indécet! — pour une araignée géante. Mais nous l'excusons, car en dépit de ses rayons de bois le triangle et son œil n'éclairaient pas du tout les fidèles en prière. La lumière électrique d'en-bas l'avait éclipsé! Devant cette sacrilège éclipse, les pieux cerveaux furent perplexes. Quand tout-à-coup le plus génial s'écria : *Eureka!* (Ce fabricant d'église connaissait ses auteurs). L'idée était littéralement lumineuse. On se pâma. Et sitôt se mettant à l'œuvre, on lui creva respectueusement l'œil à la divine Providence pour accrocher au beau milieu de cet éborgnement un long fil de fer où se suspend depuis — oh! Pentecôte éternelle! — un concombre lumineux qui figure, à s'y méprendre, l'Esprit Saint suspendu au plafond pour répandre sur le public de la salle St-Jacques l'abondance de ses rayons électriques.

..

Quelle est — après le gâtisme — la plus grande qualité d'un « gens de lettres belge »?

— Incontestablement la conscience qu'il a de sa juste valeur; et je le prouve :

Nous avons déjà Henry Gravez se définissant lui-même — oh! combien adéquatément! — « un Anc de bonne race »; voici Henry Gravez relatant dans *leur* journal, avec une bourriquante et bien légitime fierté sa participation au banquet des Douze Pieds :

« Pour *honorer* les derniers défenseurs du vers traditionnel, une jeune revue, *La Lutte*, eut l'ingénieuse idée d'organiser le Banquet des Douze Pieds. La fête vient d'avoir lieu : elle était belle. Une gaieté toute confraternelle y régnait (*et une odeur idem*). Mon ami Valentin et moi-même nous en étions, avec, pour voisins, Francisque Sarcey, François Coppée et Charles Maurras. On sait que l'oncle Sarcey est robuste et jovial convive et que l'auteur du *Petit Epicier* n'est pas ennemi de la blague faubourienne et bon enfant...»

Pour un Anc de bonne race convenez que ça n'est déjà pas si mal, surtout de dire, pour désigner François Coppée, « l'auteur du *petit Epicier* » — Oh! tout le symbolisme de cette périphrase!

Enfin le Pied Gravéz termine son reportage de bon journaliste de lettres en nous annonçant l'élaboration par « les Douze », d'un dictionnaire moderno-classique. (Il s'agit toujours de dictionnaires quand des p... i-ons sont réunis).

Déjà, paraît-il, certaines définitions sont arrêtées. Ainsi :

« *Pied*, n. m. sert à mesurer le vers — et l'envers de certains gens. »

Seulement on remarque de suite que l'extrême modestie des Douze leur a fait commettre de graves lacunes dans cette définition qu'il convient donc de compléter ainsi :

« *Pied*, n. m. sert à mesurer le vers, — l'envers — et l'état *cérébral* de certains *gens de lettres*. »

Mais c'est le tour du Docteur Valentin.

A propos de François Coppée, l'immortel et célibataire auteur du *Petit Epicier* déjà nommé, le spirituel et athénéen dramacruche Valentin écrit, avec une déconcertante sincérité :

« *Et dire que l'immense majorité des idiots qui pensent comme nous en Belgique a le cynisme et l'imménarable veulerie d'applaudir!* »

Ah! que voilà bien, dans tout son zéroïsme, le *Gnauti se auton* antique! Dame! on est classique ou on ne l'est pas!

Toutes nos félicitations à Valentin l'Idiot et à son âne.

UIJLENSPIEGEL.

Les Revues

Au numéro de Septembre de *La Revue Rouge* remarqué sous le titre *Les Suppliants* une discussion, entre un anarchiste et un prêtre catholique, où ces paroles dans la bouche du prêtre : « *Les hommes ont sali la Religion. A vous qui souffrez de la laver de ses souillures... Au nom du Christ ordonnez la charité au monde, mais pas au nom du néant!... Jésus ne pouvait pas changer les hommes, il ne pouvait que leur indiquer la voie du salut. Il a fait de la douleur une auréole sainte, il a donné l'espoir aux humbles et aux simples, il a maudit les riches et les hypocrites.* »

Revue Blanche (15 août) Ernest La Jeunesse : *L'aventure*, Jules Blois : *Les deux envoûtements*, une poésie émue de Louis Lestelle, Sedir : *La danse des tables*, (1^{er} septembre). Du *La Jeunesse*, du Mallarmé, du Laforgue, du Khan.

L'Effort, Poèmes de Jacques Nervat, Maurice Magre, Delbousquet.

L'Ermilage : *La dernière fleur* par Néera, *Les Conquêteurs* par Ducoté, *La petite princesse Christiane* une blanche légende catholique par Georges Le Cardonnell.

Magasin littéraire, « *Réminiscences*, » par M. Biermé, dont ce passage : « *Ah! Dieu donne à l'artiste un incommensurable pouvoir de souffrir, de jouir et d'aimer. On dirait qu'Il l'a créé, son âme, plus exquise que les autres âmes, qu'Il lui donne un baiser plus tendre avant de l'envoyer en l'ici-bas... Artistes, il faut monter vers le Maître, qui en créant votre âme l'a si jalousement assoiffé de bonheur et d'amour, afin que Lui seul put la satisfaire. Et Il viendra vers vous...* »

Durendal, *Terre cuite* par Demado, *Les Tilleuls en fleurs* par Ed. Joly et un article parfaitement « *flou* » d'un certain abbé Moeller. (Nous en causerons au prochain.)

Libre Journal : *Pendant l'offrande*, beaux vers de Franz Ruty.

L'Art Jeune (dont les rédacteurs passent au *Cog rouge*) d'admirables *Eclatements* d'Elskamp, De bons vers à *Verlaine* par Van de Putte, du Charles Louis Philippe qui décrit des immoralités dont la morale se trouve... dans les haut-le-cœur que leur lecture doit provoquer chez quiconque n'a pas l'âme totalement pourrie.

Documents sur le naturisme, Vers de Fleury, Prose de Montfort (Van de Putte doit être content) et de Maurice Leblond un article où, porte voix des Jeunes, il proclame leur « *affranchissement des aînés*, » et cela au moment précis où *L'Art Jeune* fusionne avec le *Cog rouge*!

La Province Nouvelle : *Antoine Sabatier* par St-Paul, *L'Apôtre*, une belle page écrite avec Foi, par Georges Oudinot.

A *La ligne artistique* : Une remarquable étude de Jordaens par Camille Lemonnier.

Au dernier moment nous apprenons la mort de la mère de notre directeur.

Tous nous nous associons à sa douleur, mais aussi à ses prières et à sa chrétienne Espérance.

LA RÉDACTION.

LA LUTTE

REVUE D'ART ET DE SOCIOLOGIE CATHOLIQUE

Directeur : GEORGES RAMAËKERS.

Abonnements : 12 mois, 5 francs
6 mois, 3 francs

(Etranger port en sus, 5.00)

N. B. Les abonnements partent de chaque mois.

Rédaction et Administration : place van Mevel, 15, Bruxelles.

Il est rendu compte de tout ouvrage d'art ou de sociologie dont un exemplaire est communiqué à *La Lutte*.

La LUTTE est en vente à Bruxelles :

Chez La Rose, rue des Paroissiens; chez Becker-Hollemans, rue de Namur, 7; chez Dietrich, Montagne de la Cour; chez Rosez, Montagne de la Cour; chez Jérôme, au Passage; chez Istace, au Passage; chez Wattiaux, rue de Longue-Vie; chez Lacomblez, rue des Paroissiens; chez Deman, rue de la Montagne; chez Lamertin, rue du Marché-au-Bois.

A Gand, chez Ad. Hoste, rue des Champs.

A Liège, chez Gausé, rue du Pont d'He.

A Louvain, chez Peeters, rue de Namur, 22.

A Paris, chez Chérié, Boulevard, Montparnasse.

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE

ET LITHOGRAPHIQUE

V. VAN VINCKENROY

28, Rue des Rentiers, 28

BRUXELLES

La Lutte.

Revue d'Art & de Sociologie
Catholique

Sommaire:

- Séphora J. han Nilis
 Petites Greenaway B. Rousseau
 Le Passant Gaston Blème
 Laissez venir Gaston Blème
 L'eau qui rit G. Ramaekers
 Conseils au vaga-
 bond G. Oudinet
 La glèbe héroïque. G. Virrès
 Sur une pionnerie
 de Fidéal Abbé
 Moeller Uffenspiegel
 Supplément musical :
 « Tryptique »
 Musique de E. DELTENRE



Paraît chaque mois

Rédaction et administration :
15, place Van Meÿel, Bruxelles

BRUXELLES

IMPRIMERIE VAN VINCKENROY, 28, RUE DES RENTIERS



LA LUTTE

REVUE D'ART & DE SOCIOLOGIE CATHOLIQUE

Directeur : GEORGES RAMAEKERS.

Ont déjà collaboré à *La Lutte* depuis sa parution :

(10 AVRIL 1895)

Louise Allard — Franz Ansel — Gaston Blème —
Thomas Braun — Georges Brigode — Jean Casier
— L'abbé Victor Charbonnel — Charles Chauliac
— Edmond De Bruijn — M^{gr} de Harlez — Louis
Delattre — Léon Delly — Willem Delsaux — Jean
Delville — Pol Demade — Henri de Régnier —
Albert Devèze — Edouard Drumont — Paul Du-
bois — Edouard Ducoté — Max Elskamp —
Charles Fuster — Joris-Karl Huysmans — Geor-
ges Le Cardonnal — Alfred Lemaire — Le Mas-
que — Camille Lemonnier — Camille Lepêche —
Carril Mario — Georges Marlow — Paul Mus-
sche — Johan Nilis — Georges Oudinot — Léon
Pascal — Pictor — Georges Ramaekers — Victor
Remouchamps — Georges Rency — Georges Ro-
denbach — Blanche Rousseau — André Ruijters —
Léon Rycx — Joseph Serre — Joseph Soudan —
Firmin Vanden Bosch — Emile Verhaeren — Fran-
cis Vielé Griffin — Georges Virrès.

Vient de paraître :

EDOUARD NED : POÈMES CATHOLIQUES

Prix : 2 francs.

— Envoyer souscription 15, place van Meÿel, Bruxelles. —

Au prochain les compte-rendus des *Larmes en fleurs* de MAURICE DES OMBIAUX, des *Petites proses* de GEORGES OUDINOT, de la *Passion de N. S. Emile Zola* de LOUIS PILATE DE BRINN'GAUBAST.

Séphora

A GEORGES RAMAEKERS.

Ego sum qui loquor tecum.
Joann IV. 26.

Il avait marché, et ainsi marché, des ombres au soleil, des vallées aux montagnes, quand à l'orée de Sichar Il s'assit dans la fraîcheur des sycomores éployant aux flammes de midi, sur les marches du puits de Jacob-Israël, leurs ombres immobilisées. Car plus ne Le suivait, dans la blondeur des moissons mûres, la foule des pauvres gens altérés de son Verbe de Vie.

Lors, au loin, par la sente arèneuse, par la sente qui fuit, autour des plaines clairoyantes de Sichar, en blanche serpentine, devers les très vagues montagnes, ceignant là-bas les vallons mauves de Judée, arrivait, svelte, parmi les rocailles, la belle Séphora, sous l'ombre lilacée de son voile, Séphora-la-Samaritaine.

Sur sa tête de reine elle porte l'amphore aux bleus lotus, sur sa tête de reine aux tresses qui s'ondulent en beaux flots de soleil, autour de ses lèvres en baiser.

Comme écoutant le frisselis de sa robe bruissante aux térébinthes du chemin, elle approche superbe et vaine. Puis, portant à son front sa main diaphane, sa main de lumière, d'où filtrent les rayons du soleil en rais d'or vif dans ces grands yeux de soir, voici qu'elle aperçoit un voyageur, là-bas, qui songe et se repose, sur la margelle humide.

Et s'approchant toujours, elle s'en vient poser sur la margelle humide, l'amphore aux bleus lotus.

Alors, au tin-tin argentin des médailletes de son bracelet, cerclant de clarté son bras nu étendu vers le puits, elle murmure — oh! l'orgueil de ses yeux! — un salut souriant à ce beau voyageur qui songe et se repose sur la margelle humide.

Et Lui : « Donne-moi à boire. »

Cette voix! n'est-elle pas surnaturelle! et ce regard qui pénètre et qui sait! Ce regard qui rayonne de Divin et de Beau!...

Pourquoi donc frissonne-t-elle ainsi dans toute son âme?

Et voici qu'elle balbutie, humble, baissant la tête : « Eh! quoi, Rabi, demander cela à moi, à moi, une Samaritaine? N'es-tu donc pas du pays de Judée? »

— « J'en suis, mais si tu connaissais quel est Celui qui dit : « Donne moi à boire », toi même Lui aurais demandé à boire, à boire de l'eau vive, qu'Il t'aurait donnée. »...

Et Sécphora : « Rabi, pour puiser tu n'as rien, et profond est le puits... »

Or Il continua : « Et quiconque boira de l'eau que Je donnerai n'aura soif, jamais. »

Alors, rejetant son voile en blanc flottant, et levant vers Lui son regard lacrymal :

« Seigneur, donne-moi de cette eau afin que je ne vienne plus ici puiser. »

Et Lui : « Femme, amène-moi ton époux à ce puits. »

— Je n'en ai pas, Seigneur. » Et rougissante en avouant, elle sentait sa poitrine, sa poitrine qui n'avait jamais su que les tressauts fiévreux des charnelles émouvances, haleter un reproche inconnu, un regret douloureux.

« Et Lui, avec bonté : « Tu as raison de dire : « Je n'ai pas de mari », car tu en as eu cinq et celui que tu as, n'est pas ton mari... »

— « Seigneur, Seigneur, je vois que tu es prophète et que bientôt viendra Celui qui annoncera toute choses ! »

Et voici que les yeux de Séphora, étoilés jusque là d'impudeur, diamantent le repentir!...

Et tandis que là haut, de mélodie en mélodie, s'exhause une allouette en joie dans l'abîme du ciel ébloui, Il s'est levé; et se penchant vers la Samaritaine, avec le geste du pardon :

« Le Messie, Je le suis, qui te parle. »

Et Séphora poignée aux pieds du Maître, sanglotte prosternée, adorante et pitoyable, dans le mutisme incendié de midi. Mais autour de son repentir les candides fleurs frissonnantes exalent les paroles blanches, à elles confiées en l'autre fois lointain, par la brise édénique, embaumant d'innocence le premier couple enlacé d'amour...

JOHAN NILIS.

Petites Greenaway

Fragment

Très immobiles sur leur chaise, les petites Greenaway ne disaient rien; elles avaient croisé les mains sur leurs genoux et regardaient Nany, avec de grands yeux clairs qui semblaient approfondir et juger... Peu à peu gênée par ce regard, la jeune fille se sentit étrangement nerveuse, et faisant un grand effort pour parler d'un ton enjoué :

— ..On m'a dit que l'une de vous chantait... Est-ce Angèle?

— Non, » dit Angèle, « c'est Ninette.

— Eh bien! Ninette veut-elle chanter pour moi?

Comme une petite artiste habituée à cette demande, Ninette se leva aussitot; elle frotta pensivement ses mains l'une contre l'autre, arrangea sa ceinture, et puis, assortie, les yeux au plafond :

— Que faut-il chanter? dit-elle.

— Ce que tu voudras... Ce que tu aimes le mieux.

— Moi j'aime tout. Voulez-vous la chanson de Papa?

— Oui; chante moi celle-là.

Ninette recula sa chaise; La tête s'appuyait au store mouillé de soleil qui lui faisait un nimbe transparent; ses boucles pâlies tombaient en molles ondulation sur ses frêles épaules découvertes. Elle leva les yeux; elle avait soudain un air de sainte, un air grave, inspiré; son regard voyait très loin...

Elle commença :

*Je vis un vaisseau naviguer, sur la mer,
Il m'a quitté comme le soleil tombait;
Les oiseaux blancs volaient et le suivaient
A la ville — à la ville de Londres.*

*Tristes, nous étions tristes d'être laissés, seuls,
Et de le voir partir et s'en aller si loin...
Et cependant nous savions que quelqu'autre vaisseau
[reviendrait,
— Quelqu'autre vaisseau, quelqu'autre jour*

Elle chantait d'une voix douce, rêveuse, un peu tremblante, sur un ton monotone et bercé,.. Elle laissa glisser les derniers mots qui semblèrent emportés et balancés doucement par une vague de nacre... les derniers mots de la chanson, les mots d'espoir, glissaient vers le lointain vaisseau *qui reviendrait quelqu'autre jour...*

— Papa la dit autrement, » dit Angèle quand elle

eut fini. « C'est lui qui nous l'a apprise ; c'est une chanson anglaise, mais il la dit en français et en changeant des mots... »

— Quels mots ? dit Nany absentement.

— Les mots du commencement.. Répète un peu, Ninette, comme Papa.

Ninette répète :

*Je vis un vaisseau naviguer sur la mer
Il m'a quitté comme le soleil tombait ;
Les oiseaux blancs volaient et le suivraient
Au ciel — au ciel du rêve.*

Une indéfinissable tristesse tombait de la voix de l'enfant dans le cœur de Nany, retenant les mots de la chanson, la faisant vivre en tableaux douloureux... l'atmosphère fut d'une plage déserte, d'une mer sans fin où glissait un vaisseau déjà très loin, à peine visible ; Nany est seule avec les petites, les petites chantent en balançant les mots, d'une voix aussi lointaine, et ouatée... Elles ne sont pas tristes, elles rient ; tantôt près de Nany, elles semblent se reculer... puis, soudain, les voici dans l'eau, étendues le visage vers le ciel... leurs bras s'agitent doucement... Elles chantent : « Je vis un vaisseau naviguer sur la mer... Il m'a quitté comme le soleil tombait — « Revenez ! revenez ! appelle Nany... Elle leva les yeux vivement : Les petites n'avaient pas bougé ; elles ne disaient rien, les mains croisées sur leurs genoux... Pourtant, très loin, un écho mourant répétait : Au ciel, au ciel du rêve...

— Je suis folle, songea Nany.

Elle tourna la tête. — Encore les murs se reculèrent ; les vieux meubles, la chambre d'ombre, endormie au ronronnement du chat, les petites Greenaway immobiles sur leurs chaises, tout s'effaça ; ce fut encore la mer de nacre et de brouillard,

ciel dilué, le chant grave et monotone des vagues agitant les clochettes légères des voix d'enfants — les visages effacés et divinisés d'où montaient les mots simples comme une lumière tremblante :

Tristes, nous étions tristes d'être laissés seuls... Et cependant nous savions que quelqu'autre vaisseau reviendrait — quelqu'autre vaisseau quelqu'autre jour...

— Pourquoi chantes-tu ces choses tristes, » dit Nany tout à coup. « — Cela me fait de la peine; dis-moi une autre chanson.

— Ce n'est pas triste, dit Ninette sérieusement.

— Si, c'est très triste! — Une autre chanson, vite!

— Mais puisqu'un vaisseau reviendra!

Enfin, je veux bien.

Ninette s'était assise; elle se releva... La tête, encore, s'appuya au fond doré de soleil, sa tête nagea sur une eau d'or — Nany la regardait — Elle leva les yeux, joignit les mains, et d'une voix recueillie, toute frêle, toute fine :

*Le temps grandit, mais lentement,
Au haut de la colline j'ai regardé longtemps,
Rien ne vient dans le chemin; le soleil baisse au ciel
Et mon ombre est très longue.*

*Ils disent que je naviguerai dans un petit bateau
Sur le courant, vers le grand moulin blanc;
Mais j'ai attendu tout le jour, et personne ne vient dans
J'ai attendu — J'attends encore. [mon chemin;*

*Ils disent que je verrai la belle ville
Avec des maisons toutes d'or,
Et des êtres d'argent, et le clocher d'or d'une église,
Mais ce qu'ils m'ont dit n'est pas vrai.*

Le visage caché dans ses mains, Nany écoutait

sans bouger, quand l'enfant se tut, elle se leva et, trop émue pour parler, marcha vivement vers le fond de la chambre, feignant de chercher quelque chose. — « Pourquoi ce trouble? Pourquoi cette tristesse? » songea-t-elle avec terreur... L'impression de solitude grandissait... Combien de temps avait elle attendu au haut de la colline! Les maisons et le clocher d'or, quand donc se dessineraient leurs silhouettes lumineuses!... Le poids d'une vaine attente, de désillusions qui n'avaient pas été l'accabla soudain comme dans un rêve mauvais. — Le tic-tac de l'horloge résonnait bizarrement dans le silence ouaté d'ombre, et ce silence guetteur et mystérieux s'élargissait ainsi qu'en une église.

— Il faut parler! » songea Nany.

Elle revint vers les petites. — De nouveau elles étaient assises l'une à côté de l'autre et, sans paraître ennuyées, elles continuaient de se taire, immobiles, leurs petites mains jointes regardant paisiblement un filet de soleil danser sur le mur. — Accroupi sous la table, le chat levait vers elle ses yeux verts aux prunelles obliques, d'un air de sphinx méchant— Sans savoir pourquoi, Nany le poussa du pied; il s'enfuit en miaulant... Dehors une guêpe se cognait aux vitres; La silhouette noire allait et venait sur le store lumineux.

Nany prit sa chaise avec bruit : ces enfants graves l'inquiétaient : ce ne sont que de petites Greenaway! se dit-elle en les regardant... Une foule d'images jolies, des paysages rose et vert, les petits moulins, les meules dressées sur un ciel pâle, les files d'enfants en grands bonnets au long d'enclos blancs fleuris de roses trémières, le « little fat Goflin » voleur de choux et la petite fille qui court sur les toits pour décrocher la lune, toutes ces choses passèrent devant elle joyeusement, illuminant la chambre d'une vie claire et naïve...

Cependant, les petites Greenaway commençaient à trouver leur visite assez longue ; elles se levèrent ensemble, remirent leurs grands chapeaux vieillots et, les mains enlacées, du même pas menu, elles s'avancèrent vers Nany.

— Nous partons, dit Angèle.

— Pourquoi vous en aller déjà ? dit Nany réveillée en sursaut. — Restez encore un peu, je vais vous donner des bonbons.

— Non, non, c'est inutile, dit Angèle en hochant la tête ; nous partons parceque Papa nous attend : il nous a dit de ne pas rester longtemps.

— Pourquoi ?

— Pour ne pas vous ennuyer. — Au revoir Nany.

— Au revoir dit Nany machinalement.

Elle se baissa, embrassa les petites ; les grands chapeaux branlèrent, sur le point de tomber ; très difficilement, en se haussant sur l'extrême pointe des pieds, Ninette ouvrit la porte... et silencieusement les petites Greenaway s'éclipsèrent, s'évanouirent comme une apparition.

BLANCHE ROUSSEAU.

Le passant ⁽¹⁾

*Revenant morne dans nos fêtes
Toi qui passes, dis-moi quel lieu
Est le tien ? Es-tu des prophètes ?*

Je suis l'Homme et je viens de Dieu.

*Pourquoi dans nos villes galantes
T'es-tu triste et doux arrêté ?
Quel est donc le but où tu tentes ?*

(1) De *Poèmes catholiques*, qui paraissent, ce mois, sous le pseudonyme *Edouard Ned*.

Guérir ma sœur l'Humanité.

*Les jouissances en alarmes
Te combattront en vérité.
As-tu des soldats et des armes?*

J'ai la Croix et la Charité.



Laissez venir...



*J'aime les enfants blonds dont le cœur est joyeux,
J'ai pour eux des douceurs roses qui les enchantent
Et mes anges viendront se mêler à leur jeu.*

Laissez venir à moi les doux enfants qui chantent.

*J'aime les enfants blonds pour qui le ciel est noir;
Pour leur faire oublier les vains bonheurs qui leurrent
Je verse sur leur âme un doux baume d'espoir.*

Laissez venir à moi les doux enfants qui pleurent.

*J'aime les enfants blonds tristes et recueillis,
J'ai fait pour eux afin que toujours ils s'élèvent
Les aspirations blanches comme des lys,*

Laissez venir à moi les doux enfants qui rêvent.

*J'aime les enfants blonds dont les jours sont cruels
Et j'ai pour eux la mort et les biens qui demeurent
Et dans mon ciel sans fin les bonheurs éternels*

Laissez venir à moi les doux enfants qui meurent.

EDOUARD NED.

(GASTON BLÈME.)



L'eau qui rit

POUR GEORGES OUDINOT.

*Le ciel est pâle, et pur, et beau,
le ciel immensément limpide,
où s'enfle un nuage candide
comme un voile de vaisseau.*

*Le lac est pâle et pur et beau,
où, sous les feuilles d'or qui penchent,
vogue l'orgueil de blancs oiseaux,
comme les voiles des vaisseaux,
enflant au vent leurs ailes blanches.*

*Et c'est un matin de Septembre,
un pur matin tout en fraîcheur,
où le nuage et sa blancheur
s'éclairent d'un doux soleil d'ambre.*

*Et c'est un étang de Septembre,
où jaunissantes
et détachées
des hautes branches éployées,
se sont noyées
les feuilles mortes dont la sente
était jonchée.*

*Or, à présent, selon la sente
voici murmurer plus rapide,
à cause de la pluie récente,
l'eau qui sautille et qui serpente
et fleurant bon l'herbage humide.*

Et vers l'étang qu'elle alimente,

*venue, là-bas, de la prairie,
volubileuse, elle charrie
branches fleuries
de toutes sortes.
Mais tandis que, vive, elle emporte
les cadavres des feuilles mortes,
dirait-on pas de l'eau qui rit?*

*Et tout bas mon cœur a songé
à toutes les branches fleuries,
à toutes les branches que j'ai
une à une, autrefois, cueillies.
Et tout bas mon cœur a songé
que cette eau moqueuse charrie
toutes les chères fleurs cueillies
toutes les branches effeuillées
dans la jeunesse de ma vie.*

GEORGES RAMAËKERS.

Conseils au Vagabond ⁽¹⁾

Va loin des villes, loin des hommes. Qu'importe le mépris des foules. Reste l'abandonné, l'enfant qu'on dédaigna jadis; ne passe nul seuil, bien que la joie invite comme une ténatrice. Ne regarde plus les demeures des rires et des jeux; ne mêle pas tes loques de vagabond aux voiles légers où clignotent des joyaux. N'accepte jamais la protection des forts.

Va loin des hommes, vers les plaines, vers les forêts, sur les collines, suis les méandres fleuris des

(1) *Petite prose*, 2^e série.

fleuves, sans inquiétude et chante, chante, tels les oiseaux libres, insoucieux du Demain. Prends le pain de chaque jour, qu'on jette par les grilles ciselées des châteaux ; continue la route infinie, la bonne route solitaire. Elle est douce, la solitude. Elle est favorable. Assieds-toi parfois sur quelque pierre vêtue de mousse. Pense. Non à ceux qui te rejetèrent selon la dureté de leur cœur ; mais à Celui qui t'accueille, ton hôte de toute éternité. Il sait ton nom que toi même ignores ; Il veille fidèlement ; Il juge. Maintes fois, je t'ai rencontré, moi. J'ai passé, coupable ayant vu tes pieds nus et tes mains déchirées. J'ai passé. Peut-être m'as-tu demandé l'aumône. J'ai détourné ma tête altière ; je n'ai pas entendu. Je songe à présent aussi. Je fus comme *les autres*, mais comme les autres, je n'ai pas oublié. Je te vois encore, pâle, résigné, lamentable. Et d'ailleurs, quel secours attendre du monde ? Ce serait la servitude ; la vie dans la mesquinerie, parmi les heureux. Reste libre, reste l'errant des chemins — pardonne aux esclaves que nous sommes.

Oui, toi seul as le droit de pardonner, toi, le Préféré qui ne sais ni les Lois, ni les temps, et ris des vaines clameurs. Pardonne à notre orgueil de damnés.

J'évoque des haltes sous les frondaisons, refuges certains, et des vallées où s'enchevêtrent les végétations miraculeuses. J'évoque aussi les grèves lointaines caressées des houles bleuâtres et des horizons indéfinis. Va : l'Univers est vaste, les forêts propices, les grottes hospitalières.

Repose ta lassitude auprès des vieux calvaires érigés sur les routes, devant les moissons blondes, et parmi l'aridité des rocs et des sables.

Ils se dressent comme des phares lumineux depuis des siècles et des siècles. Vois, le bois vermoulu, le socle lézardé. Vois surtout la face de

l'Agonisant. Il errait jadis sans repos et sans toit, des montagnes aux lacs, des lacs aux plaines d'oliviers. Il portait la Parole éternelle, et les Pauvres accouraient à Sa Voix — et tous ceux que les mépris des princes et des prêtres chargeaient. Prie comme Il priait.

Puis, en Son Nom, heurte à la porte close des palais; pleure sur les rois de la terre, eux qui ne connaîtront jamais la joie d'être misérables, chante pour les vagabonds, plus proche du Royaume du Père...

GEORGES OUDINOT.



La Glèbe héroïque

(1798)

La soldatesque française, ayant redressé à Herck l'ironique arbre de la liberté qui témoignait de l'oppression la plus affreuse, partit pour Diest. Là vibra l'âme de la glèbe héroïque. Les paysans, ces sublimes patriotes, dont le cœur flambant sacrifiait au désir de la terre maternelle reconquise, leurs corps brunis de gueux besogneux, se réunissaient dans cette ville en fiers révoltés de la plaine. Les hussards arrivés avec l'ordre de réprimer toute tentative de soulèvement contre le gouvernement, trouvèrent des hommes si déterminés que leur essai d'intimidation fut vain. Il y eut même, l'odieuse conduite des sans-culottes provoquant aux désordres, un soulèvement. Les gens des campagnes aidés de Diestois chassèrent l'ennemi, qui dans son ignominie voyant les résolutions implacables luire dans les regards et les gestes, ne songea plus qu'à fuir au plus vite. Les républicains revinrent à Herck. Le 26 octobre, quelques jours de ces temps

noirs étant révolus, le vaillant Corbeels, chef de la garnison de Diest, résolut d'infliger un châtement à la cavalerie française, et s'en fut avec ses troupes irrégulières vers le village limbourgeois.

Des dévouements admirables, des traits de courage inouïs se manifestent, des faits d'armes surgissent en apothéoses immortelles sur la toile du Temps, durant cette guerre des paysans, cette fin grandiose du siècle mort. Et pourtant le mal remu ses antennes venimeuses pendant la glorieuse épopée. Il y eut dans l'armée des remueurs de terre, parmi les fils de la Sainte Campine, des êtres d'épouvante. Créés dans les landes patriales, ayant sucé la rude mamelle de ces tâcheronnes de vaillance implacable et de tout amour; ces enfants monstrueux percèrent d'un glaive les seins maternels, polluèrent de leurs agissements ténébreux les bruyères dolentes et provoquèrent les horreurs des pères, voués à l'infamie éternelle.

Ils furent de ceux-là, Louis Meyer, Geeraerdt le faiseur de flèches, qui vendaient leurs frères à raison de dix sols par jour!

C'est par ceux-là aussi que le général Duruth occupant Louvain, fut prévenu du départ des troupes diestoises, et que le sang des Patriotes allait couler à nouveau sur la terre flamande.

Cris, tumulte, expansions débraillées de joie obscène, plaintes de filles violentées, hurlements de bourgeois qu'on égorge! Saluez la République! — Duruth entre dans la ville.

Elle est conquise. Ah! la victoire! Tous les hommes valides sont sortis à la suite de l'appel du hardi Corbeels. Leur courage en cet instant, s'aiguise à la haine de l'oppresseur abhorré. Ah! la victoire! quelques inoffensifs bourgeois, et des

femmes et des enfants. — Pourtant la terreur se glisse dans les venelles méandreuses. L'air est lourd de pressentiments sinistres, et aux maisons closes s'affiche la crainte des choses elles mêmes.

Sonnez clairons, et qu'ils roulent les tambours avec le bruit sinistre de pelletées de terre, tombant sur les cercueils. Et vous, âme de la Patrie, palpitez devant les affres des martyrs.

Ils étaient trois. Trois.

On les avait, sur le champ, condamnés à la mort.

On allait les fusiller, là bas, hors la porte de Louvain, sous les grands hêtres rouillés par les premiers jours de froidures.

Liés l'un à l'autre étroitement, ils regardaient avec un mépris surhumain, les soudards ivres armant des fusils criminels. Dans leurs yeux d'un éclat effrayant, se mirait l'orgueil de leur race traquée, mais élue par Dieu pour les milices de son trône. Sachant inévitable la comparution devant le Juge du monde, une ombre grave voila tout à coup leur regard. Les têtes s'étant levées vers le ciel, les lèvres ont remué, murmurant une ultime prière. Puis, ces trois hommes, ces trois gueux — trois dieux presque, car ils incarnent un peuple vengeur, que l'envahisseur veut châtrer de ses droits sacrés — s'embrassèrent.

Les soldats n'avaient qu'à tirer. Ces héros n'étaient déjà plus du monde visible. Leurs regards extatiques vaguaient dans les sphères idéales de l'Au delà, visionnaires éblouis des splendeurs éternelles.

— I'eü!

*
**

Pourquoi faut-il que dans la paix d'un été qui s'en va, lorsque se teinta de reflets d'ambre le grand

chêne abritant la maisonnette de son vieux père, pourquoi faut-il alors qu'à sa tendresse craintive, un fils soit enlevé?

Les chemins ocreux qui dévalent comme une rivière fauve entre la sombreur des bois de sapins, profonds et bleus lorsque fuit un beau jour.

Le ruisseau, rieur et jasant, que le soleil levant couvrait d'une robe adamantine.

Et les nuits augustes sur la terre campinoise, reflétant la sérénité de ses plaines majestueuses dans les clartés stellaires.

Johanna aussi, la tendre fiancée, dont la voix a le charme harmonieux des campanes villageoises.

A tout cela, tout cela, un adieu. Eternel, peut-être.

Le devoir te pousse et rend toute volonté contraire détestable. Arme ton bras du sabre vétuste qui pend paresseusement à son clou, comme un outil fourbu. Ton père lui-même n'a-t-il pas béni ton dessein courageux, et Johanna ne s'est-elle pas raidie contre le sort affreux. On menace, on frappe ce que tu vénères : Ton prêtre blanchi par l'âge, est exilé; l'église où tes souffrances se sont allégées est fermée; toutes les libertés sont abolies. Donc tu pars, tu rejoins tes frères, les Paysans, et pour Dieu et pour la Patrie, brûleront désormais tes désirs et tes énergies.

Cela s'est fait sans une larme. Pierre est bien l'homme de ce coin de terre rude.

On a connu des jours de deuils, mais les heures de victoire ont sonné souvent. Et la peau des républicains maudits fut trouée généreusement par les hardis Patriotes. Pierre a senti se lever en lui l'espoir des anciens temps. Sous les ordres de Corbeels il a fait valeureuse besogne lorsque les Jacobins osèrent s'avancer jusqu'à Diest. Et aujourd'hui,

il se dispose à rejoindre son corps de volontaires. Tous sont déjà partis dès le matin, pour l'évidente victoire qui illustrera le village de Herck. Cette vermine balayée du Limbourg! Cela soulage son cœur de rustre, confiant dans les armes de Dieu.

Ils étaient trois. Trois.
* * *

Ils gisaient dans une mare sanglante. Et le plus jeune, un blondin au teint de rose, était Pierre.

Les soldats français passaient devant eux. Ils crachaient au visage des suppliciés. Même un sans-culotte sputateur, à la face pourrie de vices, larda d'un coup de baïonnette les dépouilles lamentables.

La nuit tomba brusquement ce soir là, le ciel s'étant voilé d'un suaire de nuages opaques.

Lorsque la tourbe armée se fut dispersée, une femme vint.

Elle s'agenouilla.

Et lorsque, fébrile, elle eut détaché les liens, gluants de sang coagulé, — elle ouvrit la blouse de Pierre. Secouée par des soubressauts convulsifs, elle colla son oreille contre le cœur du fusillé, et puis ayant relevé ce grand corps inerte, elle partit le trainant vers le bourg, et elle cria : Il vit, il vit!

Le lendemain, Johanna parcourait la ville en clamant : Il vit, il vit!

Sa voix avait des sonorités nouvelles, sa face exprimait un effroi grandissant. Les rues mornes répétaient ces mots de signification heureuse dans un écho bizarre, d'un éclat rauque. Les cris prirent bientôt l'intonation des plaintes qui déchirent, quand Johanna se fut affalée spumescence, les yeux rouges hors de l'orbite, battant le sol de ses bras et de ses jambes, en proie à une crise horrible de folie.

.
Vers la Madone de Montaigu vont pèlerinant,
au mois des fleurs, tous les besogneux avides de
grâces. La siccité des âmes se change dans ce lieu
béni en transports de célestes tendresses et les dévotieux
trouvent de nouvelles ferveurs. Mais ce sont surtout
les plébéiens rivés à la douleur qui demandent à Marie
la délivrance de leurs maux.

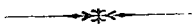
Pierre, la vue arrêtée sur la miraculeuse image,
pria dans une effusion suprême de tout son être.

Johanna auprès de lui, agitait fiévreusement un
long chapelet où cliquetaient des médailles, tandis
qu'un rire grimaçant étirait son visage exsangue.

Peut-être la bonne Vierge obtint-elle de son fils
divin, un second miracle.

GEORGES VIRRÈS.

Le 2 septembre 1896,
à Lummen.



Sur une pionnerie de l'idéal abbé Moeller

Sous le titre *l'Anarchie littéraire*, une revue bruxelloise publie contre les verslibristes deux pages de mots creux et sonores, si idéalement creux, si idéalement sonores, qu'ils ne pouvaient être proférés — puisque M. Tribulat-Bonhommet est mort — que par M. l'Abbé Henry Moeller. C'est à tel point cuisstral que la rédaction de la revue en question, *Durendal*, s'est vue obligée d'intercaler entre l'article du dit Moeller et son titre, une note de reniement sans ambages. Et de vrai, il y a de quoi ! *Pour être peintre* (c'est Moeller qui nous l'apprend) *il faut savoir dessiner*. L'eusses-tu cru, ô La Palisse !

Pour être musicien il faut connaître les lois de l'harmonie. Et pour être poète il faut connaître les règles... de la bonne vieille prosodie et avoir assez de talent pour être à même d'exprimer des idées vraiment poétiques en se conformant aux lois de l'harmonie poétique. (Sic !)

Si ce n'était du Moeller ce serait à coup sûr du docteur

Valentin. Que voulez-vous, Boileau fait des petits ! et cela dans une revue comme *Durandal* qui naguère déclarait « considérer ce monsieur et son *Art poétique* comme n'ayant jamais existé ! » Quant à notre opinion, voici :

Il en est de notre mouvement jeune en littérature comme il en est du mouvement jeune dans tous les autres arts, comme il en a été de tous les mouvements jeunes dans tous les champs de la pensée. La sainte routine a partout ses adeptes, qui toujours sont des fanatiques et ce n'est pas en Art seulement que se rencontre la paresse satisfaite et l'entêtement du conservatisme médiocratique.

Voyez en médecine : Les jeunes médecins d'il y a quelque vingt ans qui osèrent proposer une thérapeutique nouvelle furent traités par tous les docteurs des antiques facultés, ainsi que le sont aujourd'hui les artistes nouveaux par toutes les doctes fêrules du clacissisme pionesque, par tous les Moeller et les Gilkin du journalisme.

Voyez en sociologie : Comment furent accueillis tout d'abord les jeunes démocrates-chrétiens, par des gens bien intentionnés dont une éducation *mouliifiante* et sans force (imbécile en latin) avait anasthésié la volonté, et chez qui le sens même de toute perspicacité politique était obnubilé par le vertige ridicule que leur inspirait la marche en avant de l'évolution, cette condition primordiale de vitalité. Et déjà que voyons-nous ? La thérapeutique nouvelle (nouvelle il y a vingt ans) a triomphé des foudres jupitériennes et séniles ; la démocratie chrétienne entraîne à elle, vers l'Idéal de justice chrétienne, tout le gros du conservatisme sincère qui, les yeux désillés, acclame en elle le parti catholique de l'Avenir.

Ainsi en sera-t-il en Art.

Aussi comme disait récemment Mauclair, nous sommes bien tranquilles ; car avant peu la jeune littérature française comme aussi la jeune littérature flamande (le mouvement jeune est universel) aura eu raison de l'ânerie pontifiante des pions et du rictus gaga des mamouths académiques d'autant mieux que les vers du cimetière se chargeront de la besogne!...

Mais nous ne pouvons résister au plaisir de vous offrir un spécimen ou deux du talent scriptural et de la profondeur de pensée de M. Henry Moeller. Oyez : *Tout le sort de la littérature est en jeu !* s'écrie l'idéal abbé ; puis aussitôt il développe cette haute pensée par ces mots (textuels) : *L'avenir de la litté-*

rature, et spécialement de la poésie, dépend de ce duel littéraire ! Puis il ajoute : *Il s'agit ici d'une question vitale*. Et il conclut : *C'est une question de vie ou de mort pour la littérature*. L'abbé, comme on voit, a un faible assez prononcé pour le *leidmotief* à jets continus ! Chez lui les pensées ne le cèdent d'ailleurs en rien à l'art de l'écriture. Jugez-en : *Il y a en littérature, dogmatisc-t-il, des principes éternels comme en toutes choses*. (C'est ainsi que les *principes éternels* de le fiente d'hirondelle!?) Mais poursuivons : *Ces principes constituent le fond même de l'intelligence humaine*. Ernest Hello n'eut jamais trouvé ça : ça c'est sûr, indubitable, absolument certain.

Aussi l'abbé est-il fier de sa trouvaille. C'est sans doute pour ce motif qu'il se répète, par hasard, à la page suivante. Mais la langue est si riche, le tour des phrases si varié, que ceux qui se sont endormis au second alinéa ne se sont pas aperçus de la redite.

Quant à Hello, s'il n'eut jamais trouvé « ça », il a du moins écrit « ceci » :

« Le premier mot de l'homme médiocre qui juge un livre » porte toujours sur un détail et habituellement sur un détail » de style. C'est bien écrit, dit-il, quand le style est coulant, » tiède, incolore, timide. C'est mal écrit, dit-il, quand la vie » circule dans votre œuvre, *quand vous créez votre langue en par-* » *lant*, quand vous dites vos pensées avec cette verdeur qui » est la franchise de l'écrivain. Il aime la littérature imper- » sonnelle ; *il déteste les livres qui obligent à réfléchir*. Il aime ceux » qui ressemblent à tous les autres, ceux qui rentrent dans ses habitu- » des, *qui ne font pas éclater son moule, qui tiennent dans son cadre,* » *ceux qu'on sait par cœur avant de les avoir lus, parcequ'ils sont* » *semblables à tous ceux qu'on lit depuis qu'on sait lire.* »

Moralité :

Monsieur l'abbé Moeller
dont la prose et les vers
sont d'un style pompier
et toujours admirable
parmi les Douze Pieds

soyez le Pied muet — le treizième à leur table —
et tachez de devenir clerc.

P. S. La feuille de M. Ywan Gilkin, le négociant en café et vanille bien connu, a loué pour ce chef-d'œuvre l'idéal abbé Moeller. *Asinus asinum fricat!*

UYLENSPIEGEL.

Cryptique

La Gutter



Georges Ramackers

Ernest Delkenze
op. 2

1. LA LUNE S'EST LEVÉE...

ERN. DELTENRE.

CHANT. *Malinconico* *dolce*

ORGANO. *p* *rit* *a tempo*

La lu - ne s'est le -

- vé - e, in - ef - fa - ble - ment pâ - le, hors des bois

mf *cres.*

mf *cresc*

cen...do *rit* *poco..*

roux, là - bas, que le brouillard re - cu - le; et

a tempo

rit

a poco *crescendo*

dans le gla cis frais — de l'é-tang mi-nus - cu - le, la

f

4

rit *più*

moi, pe-ti-te; puis



The first system of the musical score consists of a vocal line and a piano accompaniment. The vocal line is written in a treble clef with a key signature of two flats (B-flat and E-flat) and a 4/4 time signature. It begins with the lyrics "moi, pe-ti-te;" followed by a long rest, and then "puis". The piano accompaniment is written in a grand staff (treble and bass clefs) and features a steady eighth-note accompaniment in the right hand and a more active bass line in the left hand. The tempo is marked "rit" (ritardando) at the beginning and "più" (più mosso) at the end.

moto

moi j'en la-ce-rai la frê-leur de ton corps, et des baisers na-



The second system continues the musical score. The vocal line begins with the lyrics "moi j'en la-ce-rai la frê-leur de ton corps, et des baisers na-". The piano accompaniment features a more rhythmic and active accompaniment, with a forte dynamic marking "f" in the left hand. The tempo is marked "moto" (moderato).

rit

- ifs, et des bai-sers en-cor en la joie du Printemps,



The third system continues the musical score. The vocal line begins with the lyrics "- ifs, et des bai-sers en-cor en la joie du Printemps,". The piano accompaniment features a more active accompaniment, with a forte dynamic marking "f" in the left hand. The tempo is marked "rit" (ritardando). The system ends with a "rit... e... dim..." marking.

a tempo *appassionato*

loin de la vil-le en fiè-vre, et nous boi-rons la



The fourth system continues the musical score. The vocal line begins with the lyrics "loin de la vil-le en fiè-vre, et nous boi-rons la". The piano accompaniment features a more active accompaniment, with a forte dynamic marking "f" in the left hand. The tempo is marked "a tempo" and "appassionato" (passionately).

molto rit

vi - e aux bai - sers de nos lè - vres !

Tempo 1° mf

Et main - te - nant allons en nous ai - mant, la -

cre...scen...do

p bas, vers l'om - bre ec - clé - si - ale

rit

au fond de la sau - laie .

Lento

3. J'AI RÊVÉ LONGTEMPS SEUL..

Tranquillo

J'ai rê-

-vé longtemps seul ce soir à ma fe-nê-tre,

de-vant l'étoi-le-ment é-tin-celant du ciel,

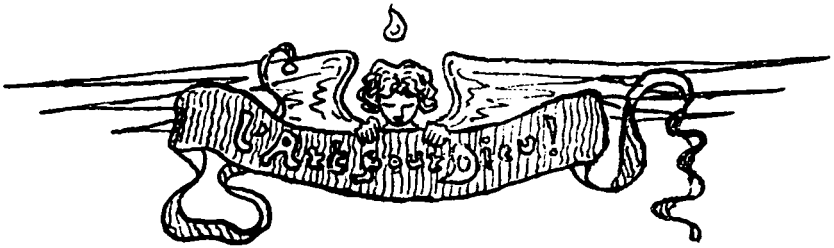
me dé-li-vrant en-fin de moi

f pour ne plus être qu'une âme en essor *ff*

allargando fou vers l'Ar-tis-te É-ter-nel. *Tempo 1^o* J'ai rê-

- vélongtemps seul ce soir à ma fe-nê-tre. *rit* *atempo*

mf *f* *ff*



Les Revues

La Revue blanche administre une volée — point volée — de bois verts aux abjects personnages dont les bavures frustreront Paris de cet honneur : Posséder une statue de Paul Verlaine, l'auteur de *Sagesse*!

L'Ermitage publie sur le poète *Vieli Griffin* une bonne étude par Henry Ghéon et des *Paroles à la Chimère* de Georges Oudinot.

La Province nouvelle sous la signature d'Edmond Pilon nous parle du poète *Edouard Ducôté*, et Camille Maryx nous y charme par de beaux vers.

Le Coq Rouge contient un article combatif, mai parfois discutable et diffus, de Maurice des Ombiaux, une prose de Ruijters, remarquable, des verts de Classant et *Opéra* de Toisoul.

L.-B. Dauzats a fait paraître, ce mois, au *Journal des Artistes* un article sur le rapport de l'Art et de la Philosophie, où cet aphorisme : *N'oublions pas que l'art est et sera toujours le purificateur par excellence des cœurs humains.*

D'Emile Greyson au *Libre-Journal*, une boutade qui n'est pas sans profondeur et sans psychologie.

Auguste Levêque à la *Ligne artistique* motive ainsi son refus d'adorer certaines idoles : *Ce qui fait qui Puvis de Chavannes et les Grecs dont il se nourrit. Burne-Jones et Botticelli dont il se réclame ne sont que secondaires artistes, comparés aux Rubens et aux Michel-Ange. C'est que ce qui caractérise ces deux derniers Maîtres leur fait totalement défaut : le cœur... Personne ne consentira à voir l'ataraxie d'un grec épicurien une supériorité sur la filie d'un Jésus.*

M. Emmanuel Van den Büssche (la bonne bûche!) de l'Agadémie des Laids-Arts de Gand, nous a prié de compterenduter « l'enduit » qu'il a déposé, sans honte, contre tous les murs du vestibule de l'Hôtel des postes de Bruxelles! Voyons, cher Maître, nous ne pouvons pourtant pas causer de ça dans *La Lutte*! Si vos élèves suivent vos... traces ce doit être du propre! Votre seule crainte à ce qu'on assure c'est de vous voir condamné par vos caricaturés furieux, à avaler un jour vos propres sales « croûtes »! Je comprends, ça! Mais au lieu de dérater à ce point le public, feriez-vous bien de vous *dérater* un peu, cher Maître, pour nous éviter la colique...

PICTOR.

LA LUTTE

REVUE D'ART ET DE SOCIOLOGIE CATHOLIQUE

Directeur : GEORGES RAMAEKERS.

Abonnements : 12 mois, 5 francs

6 mois, 3 francs

(Etranger fort en sus, 5,60)

N. B. Les abonnements partent de chaque mois.

Rédaction et Administration : place van Meyel, 15, Bruxelles.

Il est rendu compte de tout ouvrage d'art ou de sociologie dont un exemplaire est communiqué à *La Lutte*.

La LUTTE est en vente à Bruxelles :

Chez La Rose, rue des Paroissiens; chez Becker-Holleman, rue de Namur, 7; chez Dietrich, Montagne de la Cour; chez Rosez, Montagne de la Cour; chez Jérôme, au Passage; chez Istace, au Passage; chez Wattiaux, rue de Longue-Vie; chez Lacomblez, rue des Paroissiens; chez Deman, rue de la Montagne; chez Lamertin, rue du Marché-au-Bois.

A Gand, chez Ad. Hoste, rue des Champs.

A Liège, chez Ghusé, rue du Pont d'Ile.

A Louvain, chez Peeters, rue de Namur, 22.

A Paris, chez Chérié, Boulevard, Montparnasse.

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE

ET LITHOGRAPHIQUE

V. VAN VINCKENROY

28, Rue des Rentiers, 28

BRUXELLES

La Lutte.

Revue d'Art & de Sociologie
Catholique.



Sommaire:

- Pour les Martyrs! La Lutte
 Une des conversations consciencieuses entre jeunes hommes. Ed. De Bruijn
 Chanson (poésie) L. Savigny
 Lied (poésie) C. Schiltz
 Pages bibliques :
 Israh. Johan Nills
 Lettre ouverte à Gaston Blème. G. Ramaekers
 Les Livres G. V. et G. R.
 A l'exposition du « Sillon » Pictor
 Ça et Là. Uj lenspicgal

Paraît chaque mois.

Rédaction et administration :
15, Place Van Mevel, Bruxelles



BRUXELLES
IMPRIMERIE VAN VINCKENFOY, 28, RUE DES RENTIERS

LA LUTTE

REVUE D'ART & DE SOCIOLOGIE CATHOLIQUE

Directeur : GEORGES RAMACKERS.

Secrétaire de rédaction : JOHAN NILIS.

Ont déjà collaboré à *La Lutte* depuis sa parution :
(to avril 1895)

Louise Allard — Franz Ansel — Gaston Blème —
Thomas Braun — Georges Brigode — Jean Casier
— L'abbé Victor Charbonnel — Charles Chauliac
— Léon Dardenne — Edmond De Bruijn — M^{re}
de Harlez — Louis Delattre — Léon Delly — Wil-
lem Delsaux — Ernst Deltenre — Jean Delville —
Pol Demade — Henri de Régnier — Albert Devèze
— Edouard Drumont — Paul Dubois — Edouard
Ducoté — Max Elskamp — Charles Fuster —
Joris-Karl Huysmans — Georges Le Cardonnell —
Alfred Lemaire — Le Masque — Camille Lemon-
nier — Camille Lepêche — Carril Mario — Geor-
ges Marlow — Paul Mussche — Johan Nilis —
Georges Oudinot — Léon Pascal — Pictor —
Georges Ramaekers — Victor Remouchamps —
Georges Rency — Georges Rodenbach — Blanche
Rousseau — André Ruijters — Léon Ryex — Lau-
rent Savigny — Camille Schiltz — Joseph Serre —
Joseph Soudan — Firmin Vanden Bosch — Emile
Verhaeren — Francis Vielé Griffin — Georges
Virrès.

Vient de paraître :

ED. NED (Gaston BLÈME) : POÈMES CATHOLIQUES

Prix : 2 francs.

Envoyer souscriptions 15, place van Mevel, Bruxelles.

L'affiche que Georges Ramaekers a composée pour les *Poèmes catholiques* de notre collaborateur Gaston Blème est en vente chez nos dépositaires au prix de fr. 1,25.

Cette affiche, tirée en cinq couleurs, a été éditée par la lithographie Juppertz d'Etterbeek.

Pour les Martyrs !

*Mais non ! Le monde entier écoute recueilli
le râle de ce peuple et la plainte qui monte
et pas un cœur, pas un glaive n'a tressailli
car notre vieille Europe est mûre pour la honte !*

GASTON BLÈME (Poèmes catholiques).

Ce siècle était né dans le sang, il finit dans le sang.

Et le sang versé c'est toujours du sang chrétien.

Il ne faut pas être historien bien perspicace pour attendre autre chose que l'Infamie calculée des pharisiens diplomatiques, autre chose que la lâcheté des canailles omnipotentes.

L'anarchie vient à son heure. Elle sera, demain, sans le savoir, sans le vouloir, le châtiment de Dieu pour les meurtres européens : *Irlande — Pologne — Arménie.*

Pour des fêtes de « bienfaisance, » où la Charité sert de masque à la Vanité, pour des monuments à la mémoire de « N'importe qui » les souscriptions s'ouvrent à l'envi, les souscripteurs affluent.

Pour un pays où plus de cent mille chrétiens sont déjà décapités, pendus ou brûlés vifs par des Turcs, pour tout une race massacrée, *rien.*

« Martel, Godefroy, Pélasge, c'est si vieux ! L'arménie c'est si loin ! Et puis c'était bon au Moyen-Age, et vous savez, depuis Voltaire, on se moque bien du Moyen-Age. Parlez nous plutôt de l'Exposition ».

Et la presse obéit ! La presse se tait — pour ne pas contrarier le lecteur, comme la France se tait — pour ne pas contrarier l'Empereur !

Quand à nous nous n'avons pas voulu continuer d'écrire sans au paravant crier toute notre haine, tout notre dégoût, toute notre honte pour cette époque trop lâche ou trop bête pour rougir. Si d'autres n'osent parler, nous n'aurions pas osé nous taire.

Avec la rage du cœur de ne pouvoir faire plus pour ces frères d'âme qui reçoivent, là-bas, le Baptême du sang nous supplions nos amis de se souvenir qu'ils sont catholiques, et c'est à leur Foi que nous demandons avec confiance si *rien* n'est à faire pour les femmes, pour les enfants, pour les mères des Martyrs?...

LA LUTTE.

une des Conversations consciencieuses entre jeunes hommes

A Vous

*Etranger, si passant vous me rencontrez et désirez
me parler, pourquoi ne me parleriez-vous pas?
Et pourquoi ne vous parlerais-je pas?*

WALT WHITMAN.

Introduction à l'Activité.

Préface : Mes amis les jeunes hommes étaient raisonnables.

Aussitôt que le sort du papier déplié eût indiqué à la conversation ce thème : *Direction de l'activité*, ils se tournèrent les uns vers les autres et se rirent au nez. Souci préventif de racheter, quoi qu'il leur pût dès lors arriver de dire, leur naïveté en monnaie de devins. « On avait payé d'avance!... »

« — Trêve! leur dis-je, mes amis, je connais que

» chacun d'entre nous, évidemment se composa par
» des soirs lucides, le diagramme de la vie simpli-
» fiée et complète et se somma d'y obéir dès le
» lundi suivant, 6 heures du matin.

« Je vous trouve sage de commémorer par le rire
» feu les lundi-matins. Aussi Pythagore tint à vous
» avertir que : l'hygiène n'est pas une science, mais
» une vertu.

« Trêve donc, j'accepte que vos rires sont des
» précautions oratoires. Vous pouvez causer. Veuil-
» lez seulement remarquer que la connaissance du
» du bien est préliminaire à sa pratique et que si
» Pythagore a raison de se boucher les oreilles,
» parce qu'il est déjà vertueux, vous n'aurez pas
» tout à fait tort d'ouvrir la bouche, puisque vous
» ne l'êtes pas encore. »

A) **Activité extérieure ou du corps.** (1)

Primum vivere....

Notre ami Lynceus ou l'homme clairvoyant s'ex-
prima ainsi : « Il faut être un bon animal, c'est la
» première condition du succès. » Cette formule est
» de Spencer et je l'expose parce qu'elle me semble
» vraie d'abord, ensuite parce qu'une telle épigra-
» phe me permet d'oser des vérités sans la crainte
» qu'elles vous paraissent des aphorismes.

« En premier lieu, le bon animal accepte la nature
» et se résoud à vivre.

« Voilà l'humilité. Il croit au monde objectif et le
» monde objectif le satisfait. C'est pourquoi Ruys-
» broeck montrait, au dire du frère Gérard, un vi-
» sage sans tourment. Croyez que cela seul est
» exemplaire et je vous invite, mes plus jeunes

(1) A) Introduction à l'activité extérieure ou du corps.

B) Introduction à l'activité intérieure ou de l'esprit.

C) Introduction à l'activité supérieure ou de l'âme.

» amis, à ne pas vous tourmenter l'imaginative sur
» le point de savoir si oui ou non, décidément, vous
» êtes « nés trop tard dans un siècle trop vieux. »

« En second lieu le bon animal vit selon cet ordre
» naturel. Il ne dine pas en ville, ne se compose
» pas des cocktails et dort proprement à ses heures.
» Il respecte la nuit, le septième jour et les saisons. »

Ici Juventius, ainsi qu'il est aisé de deviner, suffisamment enthousiaste, interrompit, car il avait un exemple à la bouche. « Honoré de Balzac, criait-il
» maître d'activité, la table de tes œuvres est l'Imi-
» tation du ministre, du savant et de l'écrivain!
» Pardon, messieurs et amis, mais je sais si bien ce
» qu'en dit Gautier : «.. à plusieurs reprises nous
» essayâmes consciencieusement de sa méthode
» d'avoir du génie... Il fallait nous cloitrer deux ou
» trois ans, boire de l'eau, manger des lupins dé-
» trempés comme Protogène, nous coucher à six
» heures du soir, nous lever à minuit, vivre surtout
» dans la chasteté la plus absolue.... »

Lynceus souriait : « Gautier s'amuse un peu, dit-
» il. Balzac est un héros. Mais s'il faut en croire
» Maurice de Fleury, il est mort à cinquante et un
» ans, pour n'avoir pas suffisamment dormi.

« N'exagérons pas les règles, et rappelons nous
» plutôt que le travailleur Michelet rendait son
» épouse heureuse, que saint Jérôme permettait un
» peu de vin pour combattre les gaz et que M. Ren-
» nan se retirait sur le coup de dix heures.

« Quant aux détails, inspirez-vous, s'il vous plait,
» de ces topiques : le petit lit de fer sans rideaux ;
» de préférence l'oreiller dur des Japonais et de
» Victor Hugo ; puis si possible le bain du matin.
» Il n'est pas inutile de savoir en outre que Napo-
» léon usait énormément de l'eau dite de Cologne.

« Au deux qualités que j'ai dites se reconnaît
» l'homme naturel.

« Mais l'homme naturel doit être un homme et le
» régime dès lors est une loi éminemment person-
» nelle : le terrassier en effet se repose dans la lec-
» ture, et l'écrivain se repose dans la marche.

« Conscients et convaincus d'un but nous devons
» nous livrer à un genre de vie et à des exercices
» corporels convenant le mieux à la personne que
» nous voulons être et devenir.

« Il est en effet fort sensé que le mari dîne d'au-
» tres plats que le jeune homme chaste (Et je vous
» renvoie aux règles de St-Benoit, de Ste-Thé-
» rèse etc.) Et ainsi du reste d'ailleurs quant au
» genre de vie.

« En fait d'exercices convenables voici quelques
» types parfaitement parangons : il y a Démosthè-
» nes, plus tard orateur de meeting, qui se promène
» déjà à grands cris devant les vagues; il y a
» M. Barrès, mobilisateur, diplomate ou dictateur,
» comme on voudra, qui s'essaye à tenir bons dans
» les trains les plus rapides et les plus longs trajets;
» il y a M. Retté qui peine aux légumes et aux
» fleurs de son jardinet de Guermantes, et se pré-
» pare de cette manière à être le poète dans une
» très future société harmonique.

« En même temps nous devons nous livrer à des
» distractions corporelles le plus en désaccord avec
» la personne que nous sommes. Reconnu, coin
» des penseurs : les chevaux de MM. de Lesseps
» et Drumont, les canots de MM. Mallarmé et Mau-
» clair, les patins de M. Maeterlinck, de Lamarti-
» ne, les bicyclettes de MM. Zola et Barrès. (Deux
» fois nommé M. Barrès doit être forcément un
» jeune homme important et peut-être exemplaire).
» Plutôt de l'exercice que du sport pourtant,
» n'est-ce pas, mes amis, plutôt de la vie que des
» gestes...

« Vous-mêmes ainsi n'auriez vous encore res-
» senti cette jouissance énorme que j'eus un soir, à
» marcher au pas derrière la musique d'un cortège
» de quartier, après une journée de recherches cri-
» tiques?

« Il faudrait en somme que chaque homme natu-
» rel se renseigne par de multiples expériences, de
» tous les bons points se compose un régime, et
» alors : le garde.

« Le garder, tout est là : Mangez huit jours à
» midi, le neuvième jour à heure fixe votre esto-
» mac se congestionne et sécrète du suc gastrique.
» Et de même vous éprouvez tous que le sommeil
» et le réveil sont chroniques...

« Ah! mais elle est merveilleuse, par exemple
» l'intention qu'eût la Compagnie de distribuer des
» « éphémérides » aux élèves même les plus jeunes
» de ses collègues. Analogues aux tableaux tempo-
» raires des cloîtres, ils fixent absolument l'ordi-
» naire.

« Et quelle vie ce nous serait qu'une telle : lever,
» bain, prière ou messe, goûter et journaux, cor-
» respondance, travaux, jardinage, dîner et cœ-
» tera..., absolument méthodique et consentie,
» mais personnelle à chaque individu, prescrite se-
» lon ses forces, sa fortune, son intelligence et sa
» fin.

« Moins d'éparpillements et moins de tentations...
» tout simplement, mes amis, je formule qu'une ré-
» gime du corps est le meilleur tonique de l'esprit
» et de l'âme. »

Juventius cria : Bravo ! (il criait toujours bravo).

Mais Serenus, qui s'était tu jusque là, pinça les
ailes du nez. Assez désintéressé comme il convient
à un jeune homme suprêmement renseigné sur les
romans terrestres comme métaphysiques, il laissa
entendre :

« Lynceus, vous êtes grossier à force d'avoir raison. Et vous avez raison à force de ne rien savoir, hors la physiologie.

« Mais vous, Juventius, vous m'êtes plus cher. Car en ce moment je me souviens d'un soir du dernier automne où naïvement vous m'entretintes de vous-même. Vous faisiez de longues marches pour vous tremper la volonté. Vos yeux étaient cernés. Je vous le dis. Et vous m'avouâtes avoir dormi huit jours sur une descente de lit...

« Vous avez tort, Juventius, les mortifications doivent être plutôt passives et intérieures : il vaut mieux vous abstenir de cigarettes que de vous ensanglanter les flancs sans raison, et tenir close pendant un mois une lettre de votre meilleur ami éveillera en vous plus de forces que de vous agenouiller sur des pois secs.

« Lynceus a raison d'après moi, mais il n'avait pas prévu comment il aurait pu avoir tort. »

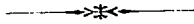
Juventius entendait à peine. Depuis un instant des idées se mouvaient en lui. Elles apparurent comme un escadron dans de la poussière : « Culture intensive de l'intelligence et profusion de l'œuvre écrite... Maximum de production grâce à un maximum de dépense... Être conscient de la transformation de l'énergie, se sentir agir et devenir, être enfin, être... »

Lynceus et Serenus se regardaient. « Il faudra, mon jeune homme, dit Lynceus, que tu soulignes cela d'un peu de Kola et d'un bon mariage. Le surmenage intellectuel fait naître en effet une propension érotique. Mais sache en outre que la fatigue est un vulgaire empoisonnement, auquel le maître Charcot et M. Charles Henry n'assignent qu'un remède, le repos ; et répugne donc à te montrer illogique. »

Mais Serenus annonça : « mon roi triste, Blaise Pascal, se lave les mains et dit : « les hommes tendent au repos par l'agitation. » Il respira circulairement. Personne ne répondait. Alors il ajouta, de l'air dont un clown emballe la pirouette de clôture : « Comme la planète. Absolument... »

EDMOND DE BRUIJN.

(Fin de la première partie.)



Chanson

POUR L. BERJEANT.

*Où sont tes baisers, ô chère Oublieuse?
Et tes lèvres douces qui s'écrasaient
Ainsi qu'un fruit mûr! — Tes lèvres menteuses! —
Sur l'offrande de mes lèvres heureuses.
Où sont tes lèvres, où sont tes baisers?...*

*Où sont tes baisers, ô chère Volage?
Où sont les jours où mon cœur se brisait,
Où j'avais, au moins, ton cher bavardage?...
Où sont tes baisers, où sont tes baisers?...*

*Où sont tes baisers, ô chère Ennemie,
Tes baisers si doux qui tant apaisaient
La douleur aigue que me fut la Vie?
Où sont tes baisers, où sont tes baisers?...*

*Ils s'en sont allés où vont les Chimères,
Par delà l'azur des cieux constellés,
Où vont mes désirs, où vont mes prières,
Où derrière eux mon cœur s'en est allé?...*

LAURENT SAVIGNY.

(Joseph Savary.)

Lied

*J'ai rencontré sur le chemin,
Limpides comme des fontaines,
Vos yeux de princesse lointaine
Et je vous ai tendu les mains.
Le cœur plein des douceurs lointaines
Du rêve qu'on cueille en chemin,
Je suis allé vers vos deux mains
Comme l'oiseau vers les fontaines.*

*Le crépuscule du matin
Souriait sur les choses blanches,
Un vent frêle frôlait les branches
Et ridait l'étang opalin.
Les nids s'éveillaient dans les branches,
Et flottant dans l'air opalin,
L'ange des mystiques matins
Versait aux fleurs ses larmes blanches.*

*En la blancheur, en la douceur
De l'aube pure et liliale,
J'ai cueilli la fleur idéale,
Votre amour, votre amour, ma sœur.
Sur votre bouche liliale,
Ainsi que l'eût fait une sœur,
Vous m'avez permis la douceur
D'un baiser, douceur idéale.*

*Mais l'aube a fui devant le jour,
Ainsi qu'un faible oiseau qui tremble,
Et nous sommes partis ensemble,
Guidés par l'immortel Amour.
Ma main dans votre main qui tremble,
Longtemps, sous les rayons du jour,
Nous avons voulu fuir ensemble
Vers les soirs roses de l'amour.*

*Et nous avons vu les fontaines
Qui reposent des longs chemins
Et tenu dans nos pauvres mains
Toutes les ivresses lointaines.*

.
*J'ai rencontré sur le chemin,
Limpides comme des fontaines,
Vos yeux de princesse lointaine
Et je vous ai tendu les mains.*

CAMILLE SCHILTZ.

Ischah

*Of man's first disobedience, and the fruit
of that forbidden tree, whose mortal taste
brought death into the world, and all our woe,
with loss of Eden, till one greater man
restore us, and regain the blissful seat,
sing Heav'nly Muse*

JOHN MILTON « Paradise Lost B. I. »

A POL DEMADE.

Et le coq avait claironné sur la colline auréolée
les heures silencieuses du Réveil.

De proche en proche, d'entre les forêts bleuis-
santes par les clairières sur les hautes montagnes
voici les arbres ondoyer la lumière de fleur en fleur,
la lumière en bouquet de larmes. Et voici s'allumer
jusqu'aux pavots sanglants parmi les blonds chalu-
meaux des blés, d'un rayon igné de soleil.

Lors, voilée d'un nuage de parfums, descendait
de l'Orient — sa couche nuptiale — Ischah, l'Inno-
cente, dans l'irradiance candide de sa beauté.

Elle descend, et au bas de la colline à l'ombre des

ballantes clochettes de l'arbrisseau aux pluies d'or, elle voit Adam, son époux, debout dans toute la gloire de sa stature mâle.

Or, tressillante de bonheur, elle portait ses mains, bouquet de myrrhe, sur ses seins s'épanouissant en fleurs blanches parmi la chasteté de son corps. Et rougissant sa joie ingénue et les yeux abaissées comme en salutation, elle s'avancait radieuse vers l'époux désiré.

Un instant il contemple sa grâce, puis dans un long baiser nuptial, incline son large front vers l'épouse bien aimée.

Le rossignol dans l'ombre pailletée d'or de la feuillée exultait ses plus tendres lais d'amour.

Et voici que la main dans la main ils s'avancent, Ischah, l'aurore des roses dans les yeux, lui le front de gloire nimbé sous la chevelure hyacinthe.

Et par bonds fous tout autour d'eux, des lionceaux et des lions secouent joyeux leurs crinières tavelées.

Ils s'avancent et s'en vont vers l'oiseau du Paradis miroitant ses ailes d'or et de ciel éployées dans la fontaine en éclat vif, dans la fontaine fusant en jets clairs sur fond d'azur ses gouttes étincelantes, ses gouttes qui rejaillissent en rubis dans les moires de l'eau argentée.

Or elle avait quitté Adam et seule s'en allait devers le Phison serpentant ses vagues moëlleuses parmi les myrthes de ses rives, car elle aimait voir les cygnes se bercer sur leurs ombres blanches parmi l'image irrisée des lotus au soleil.

Elle s'avancait; se berçant sur leurs tiges dans un floral « Evohé » les marguerites, les blanches, et les roses trémières s'inclinèrent sur son passage entre les vignes et les figuiers dans le papilonnement des ombres giroyant en éventail d'ailes d'or.

Et la voici, toujours de plus en plus loin, jusqu'à près de l'arbre, de l'arbre défendu.

Or, Ischah avait tressailli sous le voile virginal de sa soyeuse chevelure s'évolant tout autour d'elle, d'ombres en lumières, dans un remous de boucles blondes.

Elle tressaille et naïve sa voix vibre suspendue aux corolles et puis s'envole — « : Adam ! Adam ! » — de brise en brise à travers la vallée.

Mais le silence répondait à sa voix et se croyant seule, elle fut prise d'inquiétude car dans son cœur résonnait, comme au jour de sa naissance, l'irrévocable ; « Tu mourras de mort ! »

Elle veut retourner, revient et retourne encore, car a ses oreilles roucoule une voix insinuante et qui l'attire :

— « Approche, Ischah ! Approche, ma toute belle et repose toi ici. Il fait si bon sous les rameaux de cet arbre dont le fruit, autrefois défendu par l'Elohim jaloux de notre bonheur, fait aujourd'hui et ma vie et ma joie ! »

Elle écoutait encore, quand rutilant ses onduls émeraudés au soleil, le Serpent se montrant enlaça de son corps écaillé de mica, l'arbre.

— « Viens, ma toute belle, écoute moi. Il est si triste de ne point connaître ! Viens, regarde le fruit, voit comme il est beau. Et qu'as-tu à craindre d'une vaine sentence, quand tu égaleras en science Celui qu'en beauté tu dépasses ? »

Et Ischah lève vers l'arbre une main tremblante, qu'elle retire et relève pour l'étendre encore.....

Lors terrifié auprès de l'épouse Adam accourait :

« Ischah !... Ischah !... »

Mais déjà elle avait goûté au fruit défendu.

« Ischah !... Ischah !... »

Mais elle, se couvrant du voile de sa chevelure, tendit silencieuse le fruit à son époux...

Et soudain dans la fournaise du couchant se leva Uriel, l'ange de la Vengeance qui brandit le glaive en feu de l'Éternel. Dans ses yeux le midi en flammes et sur sa tête un diadème, un nom indéchiffrable sur son front. Et ses pieds flamboient sur le disque du soleil comme l'airain fondu. Et l'Éden tremble illuminé de sa colère.

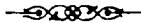
« Fuis d'ici vers la terre maudite, la terre d'exil ! La terre que tu féconderas à la sueur de ton front jusqu'à ce qu'en poussière tu retournes ! »

.....

Couverte de feuilles de figier passait à pas lents, soutenue dans les bras de son époux, Ischah, la reine déchue, l'Héva de ses enfants, traînant avec elle vers la terre de l'exil son anathème et sa douleur.

Mais debout dans ses grands yeux de larmes brillait sur le croissant l'Ischah Nouvelle, au front nimbé d'étoiles et vêtue de soleils.

JOHAN NILIS.



Lettre ouverte à Gaston Blème

Ne m'en veuille pas trop, mon cher ami, si je t'écris de tes *Poèmes catholiques* dans cette revue où furent nos premiers débuts littéraires.

A l'encontre de l'ordinaire ce m'est une joie vraie d'assumer la tâche malaisée de critique. Car tu n'en ignores pas, certes, nul n'est plus critiqué qu'un critique — c'est la revanche des auteurs...

Donc j'oublie que c'est Gaston Blème l'Edouard Ned dont j'apprécie le livre et je fais à Edouard Ned ce reproche : un peu trop de hâte peut-être çà et là dans l'élaboration des vers, et quel dommage aussi de fourvoyer parfois son talent (une fois c'est trop !) parmi les cohues où s'entremordent les rages politiques. Laissons cette tâche — qui n'est pas sans

grandeur — aux polémistes catholiques. Drumont, Vuillot, c'est noble et beau, mais en prose.

Mais à part les deux ou trois poèmes ici visés, combien j'aime le livre tout entier!

Ta terre ardennaise, au Livre de la Nature;

Les Paraboles chrétiennes au Livre Evangélique sont les puits coutumiers de tes inspirations.

Artiste et Ardennais, Artiste et Catholique, tu ne pouvais pas choisir mieux.

Aussi elle est pleine de ton orgueil patrial cette apostrophe à *Ceux de la montagne* :

*Montagnards qui passez ici-bas le front haut,
le cœur pur, parmi tant de boue,
spectateurs sans émoi du monde, ce tréteau
où l'acte comique se joue ;
vous que l'on a sculptés forts et durs dans le roc
de la montagne solitaire
à grands coups de ciseaux, ainsi qu'avec le soc
vous mêmes vous sculptez la terre,
vous dont le cœur est grand comme les horizons
des immensités de bruyères
et bon comme les blés pour nous, et les gazons
pour les génisses familières!...*

Et pleine de ta Foi cette *Heure triste*, dont ces strophes :

*J'ai passé bien des nuits de rêve et de folie
sans qu'une étoile ait mis son sourire en mon deuil
et dans mon spleen atroce et ma mélancolie
j'ai brisé dans mon cœur l'arbre de mon orgueil...
Cependant j'ai gardé dans la grande débâcle
de tout ce qui me fut cher et doux ici-bas
avec un soin jaloux, comme en un tabernacle
l'amour du Dieu-Jésus qui n'abandonne pas,*

Et c'est un vraiment beau concept celui d'avoir modernisés les Symboles du Livre, qui est la Source, trop oubliée, des vrais poèmes catholiques; Et c'est ton mérite bien grand devant la jeune littérature chrétienne de l'avoir aussi bellement réalisé ce concept dans *Le Samaritain*, dans *Laissez venir* ce beau poème que *La Lutte* publia, dans *Vierges sages* dans *Les Vendeurs* dans *Magdeleine* dans *Lazare* et dans *Vierges folles* surtout, le plus beau Poème du livre.

Et que tu as bien fait, mon cher Blème, de célébrer aussi

en tes *Poèmes catholiques* l'infinie poésie de nos églises et de leurs liturgies : *Cloches, Rameaux, De Profundis*.

Bravo enfin pour cette ironie qui cingle à vif, souvent, au cours du livre, la pleuterie ambiante, avec telle vigueur et telle indignation !

Et un bien cordial merci pour ce bon livre où s'affirment fières et fermes toutes nos aspirations à nous tous dans notre lutte *d'Art pour Dieu* !

Ton frère d'Art et de Foi catholique,
GEORGES RAMAËKERS.

Les Livres

LOUIS-PILATE DE BRINN' GAUBAST. — *La passion de Notre-Seigneur Emile Zola ou Un Messie devant les « Femmes »*. (Collection bibliophile de *L'Aube*. Paris.) — Sans nous faire oublier le Léon Bloy des bons jours, avec moins de violence mais avec plus de souci de la vérité, voici M. Zola lardé de nouveaux traits. Des traits et des meilleurs. Il fut une époque où nombre des jeunes écrivains sacrèrent Maître, l'indigeste romancier. Je cite Louis Pilate de Brinn' Gaubast : *Naturalistes ! pullulaient-ils ! il s'en élançait de toutes parts, comme des jupes d'une idée-gigogne ; et c'était à cette heure, mémorable entre toutes que, profane ou faisant la bête, une de mes connaissances, sur la foi des lexiques, les prenait pour des empaillleurs...*

... A la rigueur M. Zola n'évoque-t-il pas en nous l'image d'un empaillleur, qui, sans préalable notion sur les mœurs de sa marchandise à quatre pattes, s'en irait l'apiéger, et la tuer lui-même ? avec bien entendu, prédilection pour les bêtes qu'on appelle « puantes », spécialité des muséums de sa clientèle populaire !

Et l'absence de psychologie chez les personnages de Zola, s'explique aisément : Ayant vidé le ventre de l'animal qu'il a pris, il saurait vous en donner l'anatomie complète ; « pour le reste, vous les narrant avec aplomb comme des allures habituelles, il vous détaillerait les allures du moment où il le guettait... »

La savoureuse et originale critique !

Cette acuité n'empêchera pas l'auteur d'être juste. Il réclamera pour M. Zola l'admiration des lettrés, dues à certaines pages des Rougon-Macquart malgré ce gros art à la mécanique avec le matériel courant de ses clichés, de ses ficelles, de ses

procédés à tout faire; cette absence de tout généreux désir, dit-on se tromper, d'essayer autre chose, enfin!

Le titre de cette brochure me déplaît, et en dépit des raisons données pour le justifier, je ne puis me défendre d'un sentiment pénible en voyant évoqué, devant la malpropre image du « Prince de la crapule », le souvenir auguste des souffrances d'un Dieu.

G. VIRRÉS.

GEORGES OUDINOT. *Petites Proses*. — Préface de Brinn' Gaubast. (Camuel, à Paris.) — N'était l'espace déficiant, j'aurais bien aimé faire ici, des citations des *Petites proses* de notre collaborateur Georges Oudinot; car j'estime que pour une œuvre bellement écrite le plus sûr éloge qu'on en peut faire c'est toujours de citer. Mais vous lirez la préface de Brinn' Gaubast et vous lirez le livre et vous verrez bien que ce livre ne dément pas du tout la préface. D'ailleurs souvenez-vous que les *Conseils au Vagabond* furent signés en la précédente *Lutte* par l'auteur des *Petites proses*, dont la seconde série s'élabore en ce moment, et où sera affirmée, avec Foi, la Parole évangélique; car Georges Oudinot est fièrement, un Artiste chrétien.

MAURICE DES OMBIAUX. *Larmes en fleurs*. (Coll. du *Coq rouge*. Havermans, Bruxelles). — Une bien coquette plaquette ces *Larmes en fleurs*. (Qui ne sont pas « Un effet sans cause » puisqu'elles ont Maurice des Ombiaux pour auteur). Et c'est tout au long des pages une émotion vraie et communicative et qui s'épanouit en larmes fleuries à la mort de l'aimée. Mais comme il apparaît vide et anti-humain ce panthéisme qui n'a pour consoler le deuil des survivants que la sonorité creuse de métaphores banales et l'atroce promesse de la *dépersonnalisation* sans fin. Ah! ce n'est pas avec des métaphores, dont l'ironie fait mal, qu'on donnera le change à la Douleur, allez! Quelle pensée! celle qu'à la mort des êtres chers on ne pourra plus jamais se revoir. O! ne plus même pouvoir prier pour hâter leur Joie éternelle, puisqu'il n'y a pas de Joie éternelle! Mon Dieu! comme il sont à plaindre ceux-là qui n'ont plus l'Espérance du ciel! Leur Panthéisme est l'assassin de la Prière, le meurtrier de l'Espérance, comme hommes, comme artistes, nous le détestons!

G. RAMAEKERS.

AU « SILLON »

Ruijters au *Coq rouge*, Delville à la *Ligue artistique* ont dit de dures vraies choses aux Messieurs de cette association d'encadreur. Le « Sillon » c'est comme la succursale picturale de la revue où se collectionnent les copies de Beaudelaire et Chénier. Beaudelaire et Chénier s'appellent ici Burnes-Jones et Botti celli, mais les copistes se valent. Aussi le monde artistique est-il surabondamment convaincu que ce « Sillon » n'est qu'une ornière.

PICTOR.

Çà et là

A partir de ce mois, notre ami Johan Nilis est secrétaire de la revue. — Dans la *Glèbe héroïque* de G. Virrès, paru en notre précédent, après la phrase : « *Ils étaient trois. Trois* » fut omise cette autre : « *On les avait trouvés porteurs de poudre et de balles* », qui clarifie le récit — La prochaine *Lutte* paraîtra à Noël. Dès à présent nous pouvons annoncer pour ce numéro double un poème : « *Soir* » de Georges Rodenbach, et les collaborations de Georges Virrès, Johan Nilis, Georges Oudinot, Gaston Blème, Georges Le Cardonnell, Georges Ramaekers, Ernest Périer, Paul Musschè. Il y sera encarté un beau supplément illustré gratuit.

Il faut lire à la *Revue Blanche* l'article sur les pauvres émigrés d'Arménie et les vers de Jammes. — A la *Province nouvelle* : l'*Herbier* de Savigny et les *Confidences* de Georges Oudinot où cette profession vaillante, « *Faffyma, moi, que l'Evangile chrétien est le creuset d'où jaillit l'absolu de la sagesse et répond à la déconcertante question : « Aimez-vous... » Aimez-vous en dehors du temps, en dehors des conventions, en dehors des patries.* » — A l'*Ermilage* une prose de J. de Tinan et « l'*Hymne à la bonne lune blanche* » de Ramaekers. — Au *Coq rouge* des proses de Vandeputte, des vers de Griffin, Verhaeren, Ramaekers et Rency, l'article de Mauclair sur la foire Franco-Russe.

Afin d'assurer aux poètes à douze pieds l'admiration des élèves de sixième, de leurs professeurs et des siècles futurs, je propose la réunion de leurs plus récents poèmes en une « *Anthologie chef-d'œuvre du Parnasse français*, dont voici esquissé le sommaire :

I^{re} Partie. *Pastiches originaux* : Beaudelaire amplifié par M. Gilkin — Chénier revu et considérablement diminué par M. Gille. — *Athalie*, fragments par M. le Chevalier Descamps etc. etc. etc.

II^e Partie. *Deuxièmes Coloniales*. Tout un stock de poèmes congolais (choix à varié) Tels : *Ouëlette fatenne* à Chapeau par M. Gillan (déjà nommé) *Africa* par le Chevalier (déjà nommé) *Rédemption* par M. Valentin, dit le Docteur anti-esclavagiste.

III^e Partie. *Souvenirs franco-russe* (vendus 50 cmes pièce) *Salut à l'Empereur!* par M. José Maria de Hérédia — *La Nymphé du bois de Versailles* par M. Sally-Prud'homme — *Mes Compléments à Nicolas!* par M. Coppée.

UHLERSPIEGEL.

LA LUTTE

REVUE D'ART ET DE SOCIOLOGIE CATHOLIQUE

Directeur : GEORGES RAMAËKERS.

Secrétaire de rédaction : JOHAN NILIS.

Abonnements : 12 mois, 5 francs

6 mois, 3 francs

(Étranger port en sus, 5.60)

N. B. Les abonnements partent de chaque mois.

Rédaction et Administration : place van Meysel, 15, Bruxelles,

Il est rendu compte de tout ouvrage d'art ou de sociologie dont un exemplaire est communiqué à *La Lutte*.

La LUTTE est en vente à Bruxelles :

Chez La Rose, rue des Paroissiens; chez Becker-Holleman, rue de Namur, 7; chez Dietrich, Montagne de la Cour; chez Rosez, Montagne de la Cour; chez Jérôme, au Passage; chez Istace, au Passage; chez Wattiaux, rue de Longue-Vie; chez Lacomblez, rue des Paroissiens; chez Deman, rue de la Montagne; chez Lamertin, rue du Marché-au-Bois,

A Gand, chez Ad. Hoste, rue des Champs.

A Liège, chez Gnusé, rue du Pont d'Ile.

A Louvain, chez Peeters, rue de Namur, 22.

A Paris, chez Chérié, Boulevard, Montparnasse,

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE

ET LITHOGRAPHIQUE

V. VAN VINCKENROY

28, Rue des Rentiers, 28

BRUXELLES

Cen: Double
50cts

2^e année - n: 9 et 10

L'art pour Dieu!

L'Art

Revue
catholique d'Art

Sommaire :

- Georges Rodenbach: Soir.
Georges Le Cardonnel: Poème.
Léon Delly: Tableau d'Église.
Georges Virrès: Noël du petit Jacques.
Edouard Ved: La foire aux rêves.
Georges Ramaekers: Poème.
Henry Ghéon: Annonciation.
Jehan Maillart: Conte d'Automne.
Edgar Richaume: Nouveau Noël.

LA LUTTE

REVUE D'ART & DE SOCIOLOGIE CATHOLIQUE

Directeur : GEORGES RAMAEEKERS.

Secrétaire de rédaction : JOHAN NILIS.

—
Ont déjà collaboré à *La Lutte* depuis sa parution :
(10 avril 1895)

Franz Ansel — Thomas Braun — Georges Brigode
— Jean Casier — L'abbé Victor Charbonnel — Charles
Chauliac — Léon Dardenne — Edmond De Bruijn —
Mgr de Harlez — Louise et Louis Delattre — Léon
Delly — Willem Delsaux — Ernst Delténre — Jean
Delville — Pol Demâde — Henri de Régnier — Albert
Devèze — Edouard Drumont — Paul Dubois — Edouard
Ducoté — Max Elskamp — Charles Fuster — Henry
Ghéon — Joris-Karl Huysmans — Georges Le Cardonnell
— Alfred Lemaire — Le Masque — Camille Lemonnier
— Camille Lepêche — Jehan Maillart — Carril Mario
— Georges Marlow — Paul Mussche — Edouard Ned
(Gaston Blème) — Johan Nilis — Georges Oudinot —
Léon Pascal — Pictor — Georges Ramaekers — Victor
Remouchamps — Georges Rency — Edgar Richaume
— Georges Rodenbach — Blanche Rousseau — André
Ruijters — Léon Ryx — Laurent Savigny — Camille
Schiltz — Joseph Serre — Joseph Soudan — Eirmin
Vanden Bosch — Emile Verhaeren — Francis Vielé
Griffin — Georges Virrès.

—
Vient de paraître :

DANS LA COLLECTION DE " LA LUTTE "

LA NUIT RÉDEMPTRICE

par GEORGES RAMAEEKERS.

Prix : 1 fr. 50

Envoyer souscriptions 15, place van Meÿel, Bruxelles.

L'affiche que Georges Ramaekers a composée pour les
Poèmes catholiques de notre collaborateur Gaston Blème est en
vente chez nos dépositaires au prix de fr. 1.25.

Cette affiche, tirée en cinq couleurs, a été éditée par la
lithographie Jumpertz d'Etterbeek.

LA LUTTE

DEUXIÈME ANNÉE,
NOS 9 et 10

REVUE CATHOLIQUE

DÉC 96-JANV. 97

L'ART POUR DIEU!

Soir.

O calme de l'ombre indistincte !
 O silence du logis clos !
 Le carillon du beffroi tinte,
 Et ses sons semblent les halos
 Du cadran qui, sur la tour, hante
 Comme un clair de lune qui chante !

La buche brûle, opiniâtre ;
 Elle s'enflamme, chaque fois
 Que le vent noir souffle sur l'âtre
 Avec un bruit presque de voix ;
 O le vent dans la cheminée !
 La chambre est toute enluminée...

On songe à des choses finies,
 A tout ce qu'on avait rêvé,
 Processions sans litanies,
 Maison où rien n'est arrivé,
 Tout le passé dont on est vieux !
 O les lampes comme des yeux...

Les pâles lampes nous regardent,
 Regards de ceux qui ne sont plus ;
 Et les miroirs un peu nous gardent
 Les visages irrésolus
 De tant de morts que nous aimâmes ;
 Ce soir, le vent porte leurs âmes.

*Souvenance ! Morne veillée !
 Pourquoi tant d'essais de bonheur ?
 Toute vie est dépareillée...
 La bûche, comme un Sacré-Cœur,
 Dans la cendre saigne en silence ;
 Le vent la perce de sa Lance.*

*La chambre est triste à cause d'elle,
 Triste à cause de nous aussi ;
 Sa peine à la nôtre se mêle,
 Et tout s'en va dans l'air transi
 Finir en un peu de fumée
 Par qui la chambre est résumée.*

GEORGES RODENBACH.



Au fil de l'Heure et de la Douleur.

—

*Tu avais,
 — Pour nous leurrer —
 Eclairé ta face pâlie,
 O notre sœur, la Douleur,
 De la clarté radieuse des Midis ;
 Et enfants rieurs,
 Hors de tout souci
 Du destin qui passe,
 Insolents, — certes —
 En le jardin merveilleux,
 Où chaque heure qui tombait,
 Goutte à Goutte
 Allait, sans tristesse, à jamais
 Vers l'heure en allée
 Où chaque heure qui venait,
 Était riche et belle*

*D'un tribut de joies
 Et d'émerveillements,
 Combien de fois,
 Sans souci, que tu régnaï
 Par nos mains qui profanaient,
 Nous sommes-nous éjouis
 D'un effeuillement de roses
 Et d'un émolement de pétales dans le Vent ;
 Et nous avons dansé,
 Autour des meules,
 Qui d'or se dressaient
 Au bord des routes,
 L'Été s'en est allé
 En un effeuillement de roses.
 L'Été chevauchait
 Sur le Vent qui fuyait ;
 Rose, pourpre, blanc
 Était le Vent,
 Et si fier de cette conquête de fleurs,
 Le Vent est revenu
 Roux de rouille
 Et de vieil or vêtu :
 L'Automne chevauchait
 Côte à Côte, avec le Vent
 Qui passait,
 Et nous avons cessé nos danses,
 Autour des meules
 Devenues grises
 Au bord des routes.
 Par les jardins,
 Douleur !
 Tu avais dressé
 Tes grands deuils sévères ;
 Sur les routes longues
 Nous t'avons croisée :
 Vêtue d'Oripeaux,
 Tu courais avec les gueux*

*Suiveurs des Vents ;
 Nous avons été accueillants
 Au vagabond qui passe,
 Fait plus large le chevet,
 Et plus clair l'âtre,
 Et pour ton apaisement
 Osé à tes jardins
 Une offrande de fleurs :
 — Jardins de ceux,
 Pour qui ne sont plus,
 Heures qui choient,
 Ni enchantements qui passent ;
 Fleurs qui avaient gardées
 Les soins jaloux
 Des sages qui prévoyaient.
 Et le bon Saint-Martin de Tours,
 Clément à ceux qui pâtissent,
 Des ailes de son manteau brun
 Par ses bras en croix, éployées
 Devant l'horizon lourd,
 Arrêta les Vents
 Ces messagers.
 Si bien que nous crîmes revenues
 Les émerveillantes heures.
 Mais plus que jamais farouche,
 Plus que jamais guerrière,
 Tu as triomphé par la voix de l'Hiver
 Soufflant en ses trompes de fer.
 Ah ! puisque tu règues
 Depuis que s'apaisa
 La folie des Midis,
 O Douleur ! qui naquis
 D'une telle folie,
 En un jour de force et de beauté,
 Que se courbent devant toi
 Les fronts consternés,
 D'avoir osé vers le Ciel*

*Des récoltes vaines,
 Maintenant,
 L'hiver a fait blême
 Ta face ;
 Tout de blanc vêtue
 Avec du givre aux cils
 Et des mains de glace
 Tu vas par les chemins
 Et tu erres par les villes,
 L'hiver te précède
 Qui de ses larges mains
 Epanche pour la moisson blanche,
 Toi, tu éteins les foyers
 Et sur les fronts
 Tu poses tes mains de glace,
 Tu prépares la victime
 A la mort qui passe ;
 Tu la précèdes et tu la suis
 Et longtemps tu demeures
 Après qu'elle a passé ;
 Et tu cours
 Où apparaît la Vie
 Afin que douloureux
 Soient les visages
 Devant la vie qui naît*

* * *

*Douleur !
 Eternelle passante,
 Gardienne inflexible,
 Qui veille sur la joie des Foules,
 Par leurs lamentations
 Tu proclames vers le ciel
 Chacune de tes victoires
 Et tes clameurs demeurent inoubliées
 Et les Foules toujours se remémorent*

*Les tragiques couchants de sang et d'or
Aurores des nuits gémissantes
Où tu vins, implacable Vierge,
Courber sous ta verge sombre
Les voluptés et les joies.*

GEORGES LE CARDONNEL.

Novembre 96.

TABEAU D'ÉGLISE (1)

C'était le Christ hâve, hagard et chancelant, les yeux éteints et noyés d'une indicible angoisse, tombé sur les genoux et les mains, les reins brisés, le cœur tordu, chaviré de douleur, dans les affres de l'agonie qui l'engloutissait comme des flots d'horreur. Il regardait de ses yeux voilés d'épouvante, avec une supplication vers Celui qui ne viendrait pas et tout reparaisait devant lui : Celui qui l'avait repoussé du seuil de sa demeure, l'homme qui lui avait craché à la face, l'ami qui l'avait abandonné, la douleur qui soudain faisait tressaillir son être quand le soir Il reposait son front sur les genoux de sa mère, les blasphèmes et les cris qui montaient vers lui du fond des siècles et des siècles entassés. Affolé, Il tendait les bras, tandis que la voix disait : « Tu as dit : « Bienheureux les purs et les humbles, bienheureux ceux qui pleurent ! » Tu as fait marcher vers la Lumière qui ne luira pas, tu as fait naître la vie qu'aucun fleuve n'é-tanchera, tu as prophétisé dans la folie et l'insanité. »

Et le sol sous lui se tachait de sang.

Ah ! le Christ aux pieds de qui l'humanité, après avoir erré où l'ont jetée toutes les raffales de l'infini,

(1) De EN PÉLERIN PAR LES ROUTES, un volume, prochainement.

s'abat avec le sanglot de la dernière supplication, avec le cri de l'ultime amour !

Oh ! tous les cœurs sanglants qui soudain l'ont trouvé et n'ont plus rien voulu connaître ! Tous les regards fiévreux qui ont imploré cette image, toutes les lèvres tremblantes qui l'ont baisée d'inexprimable adoration ; toutes les pensées qui se sont perdues dans le mystère d'insondable amour : au commencement était le Verbe, et le Verbe s'est fait chair, car Il a aimé..... le Verbe, chargé de toutes les ignominies, de toutes les iniquités, repoussé par le Père ! Celui qui était de toute éternité suppliant l'Être, et rejeté par lui ! Le Verbe comparaisant devant la justice des hommes et jugé par elle !

Et depuis lors l'humanité tremble et s'inquiète, ayant ressenti, ayant vu l'Insondable s'éclairer d'une lueur d'abîme au fond de ses yeux noyés.

LÉON DELLY.

NOËL DU PETIT JACQUES.

Au poète Georges Ramaekers.

Après un crépuscule colombin, où rougeoyèrent un instant des flammes entre des voiles endeuillés par les luisances violettes cerclant l'agonie du soleil, tout le ciel se drapa. Des gazes du soir émergèrent de lourds nuages gris, qui voguèrent orgueilleusement sur les lacs d'azur, au fond desquels orgonnaient de primes lumières.

L'obscurité se fit dense, palpable.

Alors lentement, en tombée douce et muette presque, descendirent des flocons de neige, rendant le silence vivant. C'était à peine un frisselis ; un glissement sur de la soie.

Les terrains uniformes se vêtirent ; un peu de clarté erra sur les campagnes. La plaine léthargique s'entrevit, et

bientôt toute blanche, elle s'étendit sereine sous le ciel à présent tamisé d'or, par les radieuses étoiles de la nuit de Noël.

Un homme passa sur un chemin bordé d'arbres haut cimés, aux branches féeriques. Ils dessinaient la courbe de la route blanche au travers des campagnes blanches. On les eut dit fleuris par un nouveau printemps d'amour, qui aurait fait éclore les fleurs des épousées, sur le voile blanc des vierges craintives.

Son âme portée vers les reculs de la vie mauvaise, l'homme traversait, sans le voir, ce paysage candide. Depuis sa jeunesse, l'âpre marâtre que fut pour lui l'existence, appesantit sur ses épaules le fardeau de douleurs échu aux mercenaires. Sa volonté, qu'érigéait sa fierté dans les jours sombres, dominait longtemps la poussée furieuse des fatalités acharnées à sa douleur. Un instant fixa pour lui l'heure lumineuse parmi les années perfides. Le labeur, forcené dès l'enfance, avait procuré une relative aisance.

Ici son âme communia un moment avec la vision inviolée de la nuit lyliale.

Les tendresses attachaient les guirlandes de la joie à cet intervalle de pur amour, célébré par sa robuste passion. Hélas, la mauvaise chance — toujours ! — jeta son sort sur la maison de l'ouvrier. Des bêtes crevèrent de gésines malheureuses. La misère s'immisça derechef au foyer lamentable. Un fils naquit, le petit Jacques. Pauvre maigriot aux yeux trop grands, absorbant la vision douloureuse des choses, continuellement souffreteux. Même chez son enfant, l'homme reconnaissait l'empreinte de l'inéluctable vouloir du destin.

Alors il partit ; il gagna la ville. Travaillant en semaine là-bas, pour le compte d'un grand entrepreneur.

Et c'est ainsi qu'il s'en retournait ce soir, vers sa cabane, la veille de Noël.

Bon Dieu de bon Dieu ! Ils étaient beaux les étalages des grands magasins, aveuglants de lumières. Tous les jouets ! toutes les friandises ! Ah ! s'il avait pu distraire de la somme péniblement amassée, quelques francs pour la joie de son petit Jacques. Mais non, la chose était impossible. Sa femme ne pouvait plus travailler. La vaillante, lasse, lasse à mourir depuis plusieurs jours, attendait dans les larmes l'approche

d'une imminente délivrance. Encore un enfant, un gosse qui lui non plus ne connaîtrait guère de Noël joyeux, sans doute. Il fallait en faire son deuil. La journée du lendemain serait même plus triste que les autres.

Elles déroulaient, les désespérances, leur cortège d'efforts anéantis et de longues souffrances, avec à l'horizon très lointain de l'avenir, l'éclat terni d'une étoile qui s'appellerait le Bonheur. Vers celle-là, pendant les prières à Celui qui fut le Grand Pauvre ici-bas, montait parfois l'espoir osé d'une vie nouvelle, dont la douleur ne serait pas l'hôte unique.

Comme l'homme entrait chez lui, Jacques courut à la rencontre de son père.

— Maman ne s'est pas levée aujourd'hui, dit-il en l'embrassant. Mais j'ai tant prié pour qu'elle guérisse ; certainement je serai exaucé. Et puis, vois père, j'ai mis près de la cheminée mes sabots. Noël doit venir tantôt.

Joyeux, l'enfant, qu'animait la croyance dans la douce légende, élevait la voix, s'exclamait en rappelant ce que de petits compagnons lui avaient dit concernant cette nuit bénie.

— Il viendra père ! Il viendra père ! Comme nous nous amuserons demain ! Je ne garderai que les jouets, maman aura tous les bonbons.

L'ouvrier sans répondre, car ses traits se crispaient, pénétra dans la chambre où angoissée, pantelante déjà, sa femme attendait son Noël vivant et lamentable.

Petit Jacques endormi, voyait des anges giroyant dans leurs rondes, autour des demeures habitées par les enfants obéissants. Une musique douce, profonde, plus belle encore que celle des églises, accompagnait le battement de leurs grandes ailes neigeuses. Puis la danse cessait. Sans bruit, traversant les portes fermées, un séraphin se penchait au dessus des chaussures avides près des âtres éteints. Et les polichinelles gibbeux, et les poupées riantes, et de succulents gâteaux qui fleurissaient la vanille, emplissaient les souliers, débordaient jusqu'à terre.

Puis, fttt ! un bruissement, un peu d'air remué et auprès de l'habitable d'un autre enfant sage, la danse recommençait suivie des mêmes munificences.

Enfin Jacques vit aussi arrêtée, la bienheureuse théorie, autour de leur maison.

Le bel ange chargé de cadeaux entrait et...
 Un cri perçant traverse la chambre enténébrée.
 Petit Jacques s'est éveillé. Il écoute craintif.
 Des vagissements partent de la pièce voisine.
 Il saute hors du lit, se précipite vers l'endroit d'où viennent
 ces bruits étranges.

Il ouvre la porte...
 Son père élevait entre ses bras un enfant, une rose
 adorable, et sûrement là, autour de sa tête, Jacques crut voir
 comme sur les images pieuses, un reflet sidéral.

— Oh ! le petit Jésus ! s'écria-t-il, en tombant à genoux.

GEORGES VIRRÉS.

La Foire aux Rêves.

*Noël ! Noël ! Bonheur et Gloire !
 C'est de la joie et c'est la foire
 Des Rêves blancs dans la Nuit noire.*

*Avec le doux Emmanuel
 Et le réveillon annuel
 C'est le grand marché de Noël.*

*La bise a balayé les grèves
 Pour les chutes blanches des Rêves,
 Chutes longues ou chutes brèves.*

*Et seul vers l'ombre du clocher
 Longtemps et longtemps j'ai marché
 Pauvre gueux las vers le marché.*

*Qu'importe maintenant l'étable
 Et la mansarde lamentable
 Et mon sort triste inéluctable.*

*Qu'importent les longs jours passés,
 Les jours mornes, les jours glacés
 Sur mon cœur vaillant entassés,*

*Et sous les toits en léthargie
Ma paupière toute rougie
Des nuits fumeuses de bougie*

*Car voici les Rêves troublants
En tourbillonnements tout blancs
Vers les doux Poètes tremblants.*

*Et j'entends parmi la nuit sombre
Des voix douces, des voix sans nombre
Mélodieuses comme l'ombre :*

*Nous sommes les Rêves jaloux,
Rêves tristes et Rêves doux,
Rêves brillants et Rêves fous.*

*Regarde, revêtu de soie
Je suis l'Amour qui chante en proie
A doux plaisir et douce joie.*

*Me veux-tu ? Heureux, adoré
Tu seras l'amant désiré
D'un cœur fou d'amour éthéré.*

*Et moi donc, brillante en l'hermine
Je suis la Gloire qui chemine
Eblouissante et qui fulmine.*

*Me veux-tu ? Tu seras fêté
Et ton nom sera grand, cité
Partout pour l'immortalité.*

*Moi, je suis celui par le monde
Que cherche la brune et la blonde,
Je suis le Rêve de Golconde.*

*Me veux-tu ? Les écus sonnants
Chantent plus haut pour les manants
Que tes pauvres vers dissonants.*

*Et tombaient et tombaient sans trêves
Les Rêves, des Rêves, des Rêves
Toujours et toujours vers les grèves.*

*Disant au gueux arrêté là :
Allons, prends-nous tous, nous voilà.
C'est aujourd'hui nuit de gala.*

*Mais voici du fond de l'église
Une voix triste, une voix grise
Qui me captive et qui me grise :*

*Et doucement comme du ciel
C'est le petit Emmanuel
Qui chante en sa nuit de Noël :*

*Me veux-tu, Moi ? Je suis la Vie
Je suis la chimère ravie
Et la douleur inassouvie,*

*Et dans la route vers la Mort
Je suis la souffrance qui mord
Le cœur triste où le Rêve est mort.*

*Me veux-tu ? Tu sauras toi-même
L'âpre jouissance suprême
De mourir d'un mal que l'on aime,*

*Et pauvre fou, fou débraillé
Tu chanteras dépareillé
Ton poème triste éraillé,*

*Jusqu'à ce qu'enfin tu t'en viennes
Chanter aux demeures chrétiennes
Eternellement mes antiennes,*

*Et vers lui j'ai tendu les mains
Maudissant les Rêves humains
Et seul j'ai repris mes chemins,*

*Fuyant le bonheur et la gloire
Fuyant la joie, fuyant la foire
Des Rêves blancs dans la Nuit noire.*

Edouard NED.

(Gaston Blème.)



La Nuit Rédemptrice

AU POÈTE GEORGES RODENBACH.

Gloria in excelsis Deo

*Sur les neiges du ciel qui, moëlleuses, s'écroutent,
Qu'ils sont beaux ! qu'ils sont beaux ! vêtus de Rêve, en foule,
Les Anges lumineux qui volent dans le soir !....*

*Mais vers la lune au clair visage
De quel invisible encensoir
Monte l'encens bleu des nuages ?*

— Vaste silence ; Le jour est mort —

*O ! tout là-haut, sans fin, l'angélique cortège
En robes d'azur, d'aurore ou de neige,
Qu'ils sont beaux ! qu'ils sont beaux ! avec leurs ailes d'or !*

*Ils volent ainsi d'étoile en étoile ;
Mais de leurs doigts voici qu'ils semblent écarter
Le ciel en deux moitiés, et tout à coup dévoilent
L'Invisible Clarté !*

*O ! mon âme éblouie ! Et c'est comme un délire !
Et je suis à genoux devant ce ciel ouvert !
Et l'Infini brillant, vibre du chant des lyres !
Tous les Anges de Dieu chantent dans ce concert !*

*« Gloria ! Gloria ! in excelsis Deo !
Dans les sommets des cieus ! gloire soit au Très Haut !*

Venite adoremus

*Sur terre d'abord une cloche isolée,
Puis toutes les cloches à toute volée
Puis tous les coqs dans les lointains,
A cet appel de la Prière
Croyant saluer le matin,
Jettent leurs chants dans la nuit claire.*

*Et les échos, frileusement, de proche en proche,
Et les échos dans ce pur ciel de gel
Répercutent aux loins ce que clament les cloches :
« Peuples de Foi ! Prière et Joie ! C'est la Noël ! »*

*Et dans les villes, dans les bourgs et par les landes
S'allument les fenêtres au milieu du sommeil ;
Puis les foules par lentes bandes
Suivent l'appel, qui dans la nuit, teinte vermeil.*

*Aux amiteux rayons de la lune qui luit,
Dans les beaux flocons blancs, sans bruit,
Dans les beaux flocons blancs qu'elle foule
Comme de pauvres fleurs cueillies,
Processionnante se déroule
La foule immense et recueillie.*

*Et par les longs cordeaux des rues,
Par les routes, par les sentiers,
Voici les foules accourues
Vers les temples du monde entier !
Les cloches se sont tues dans l'air, l'une après l'une ;*

Que c'est candide et beau la neige au clair de lune !

*Les vitraux dans la nuit sont tout illuminés
Et ceux des champs, selon la coutume rustique,
Se font, mais si naïf, le doux salut mystique :
« Un petit Enfant nous est né ! »*

*Et de la terre au ciel s'élève ce cantique :
« Gloria ! Gloria ! in excelsis Deo !
Dans les sommets des cieux gloire soit au Très-Haut ! »*

Saucta Dei Genitrix.

*Mais voici qu'à l'hymne du monde
Les hymnes des Anges répondent
— O Symbole ! — Et voici qu'à présent se confondent
Les chants de la terre et du ciel !*

*Or, en ce minuit de Noël
 Dans l'immense hosannah des âmes,
 Dans l'universelle harmonie
 Sans cesse reparait le doux nom d'une Femme,
 D'une Femme bénie
 Entre toutes les femmes.*

*C'est le nom trois fois saint de la Mère idéale.
 C'est le nom tant chéri de la vierge Marie
 Qui dans ce concert resplendit
 Jusqu'aux plus hautaines étoiles,
 Dans ce concert où se marient
 Les lyres d'or du Paradis
 Et les orgues ecclésiales.*

*Car c'est la fête aussi ce minuit de Noël,
 De Celle dont le flanc porta l'Emmanuel.
 Et les Esprits qui sont les lampes, les flambeaux
 Eternellement beaux
 Qui brûlent devant Dieu
 Et les petits enfants qui sont morts dans les langes
 Brûlent en ce minuit pour la Reine des Anges
 Et Lui font un croissant de leurs âmes de feu.*

*La blancheur de sa robe aux longs onduls gothiques
 S'évapore autour d'Elle en un rayonnement
 Elle a pour nimbe au front l'éclat des lys mystiques
 Dont la ceignit le Fils à son couronnement
 Et sous ses pieds, tordu, le Serpent qu'Elle écrase.
 Ses yeux sont rayonnants de l'éternelle extase
 Et d'ineffable amour devant la Trinité.
 Or les chœurs des élus ont de nouveau chanté :
 « Nous te saluons tous, Marie pleine de Grâce,
 Qui fit l'Esprit de Dieu s'éprendre à ta beauté ! »*

*La gerbe d'hosannah toujours plus grandissante
 Rejaillit en splendeur vers la Mère de Dieu ;
 La Vierge toujours plus devient resplendissante
 Et son vêtement blanc paraît tissé de feu,
 Elle même de sa splendeur toute éblouie
 Doucement voile les étoiles de ses yeux
 Pour mieux boire les sons des lyres inouïes
 Qui célèbrent sa gloire en la fête des cieux....*

*Voici l'heure insondable où la raison succombe.
 Marie est à genoux aux pieds du Tout-Puissant
 O ! lumière ! — Et voici que la Sainte Colombe
 Sur sa tête descend
 Puis plane au dessus d'Elle,
 Et sous l'éploiement de ses ailes
 Déluve son Amour en flots éblouissants !*

*Adore, ô Vierge ! en Toi l'amour de Dieu soupire
 Et s'exhale pour Toi comme d'un encensoir....
 Les astres dans la nuit meurent à ta lumière
 Car jadis, cette même nuit, dans Bethléem
 L'Esprit-Saint te rendit des mères la première,
 Te sacra l'Arche d'or de sa Jérusalem.*

*Ecoute encor aussi, Mère divine, écoute
 Les oraisons vers Toi des très pauvres humains,
 Prends en pitié surtout ceux dont l'orgueil noir doute.
 Lève pour eux vers Dieu tes virginales mains,
 Calme leur Juge avec les mains de ta tendresse.
 Toi, que magnifia l'Ave de Gabriel,
 Du culte catholique, ô première Prêtresse !
 Premier Temple où l'Hostie a descendu du ciel !*

Et pax hominibus bonæ voluntatis

*Mais hélas ! tout soudain la vision s'est voilée,
 Et c'est partout la neige et la nuit étoilée.
 Et dans le firmament bleu cendré de la nuit
 O ! si calme et qui luit
 Comme un feu lacrymal de pâle lampadaire
 L'âme blanche qui dort du grand disque lunaire.
 Sur la pauvre petite église
 Une étoile s'est arrêtée
 Et comme par respect l'étoile mystérise
 L'éblouissance d'or de sa vive clarté.
 Car cette église c'est l'étable,
 La pauvre étable lamentable
 Où le Sauveur est hébergé.
 Près de l'autel, naïve image.
 Voici Joseph et les bergers
 Et le cortège des Rois-Mages
 Qui viennent adorer Jésus,
 Et voici près de Lui Celle qui Le conçut.....*

*Mon bon Ange gardien !
 Que n'ai-je un corps de flammes,
 Un corps immatériel et pur comme le tien !
 Mon bon Ange gardien !
 Ah ! que n'ai-je tes lèvres ! Ah ! que n'ai-je ton âme !
 Et que n'ai-je ta Foi !
 Et que n'ai-je ton cœur !
 Pour chanter avec toi
 L'envoi du Rédempteur !*

.
*Ne chante plus pauvre Poète
 Ta lyre humaine n'est point faite,
 Pour célébrer semblable fête.
 Prosterne-toi devant ce petit Enfant nu ;
 C'est Lui qu'il faut prêcher à travers tes poèmes,
 C'est Lui qu'il faut prêcher aux pauvres gens qu'Il aime,
 Aux pauvres gens qu'Il aime et qui L'ont méconnu.
 C'est Lui qu'il faut prêcher à tes frères Poètes,
 Car ce petit Enfant c'est La Beauté parfaite !*

*L'Enfant couché
 Dans cette crèche
 C'est Lui ! c'est Lui ! qu'il faut prêcher
 Avec les fleurs, avec la neige,
 Avec les cloches des clochers
 Et le sang des couchants vermeils
 Avec la lune et le soleil
 Avec les nuits, avec les jours,
 Qu'il faut prêcher, prêcher toujours
 Il est l'Amour !*

*Et donc, petit Jésus, permets à ton Poète,
 Pour que sa soi, d'Amour soit enfin satisfaite,
 Et que son œuvre soit bien faite,
 De déposer
 Un long baiser
 Sur tes petits pieds roses.
 Et laisse lui baiser,
 S'il le peut — car il n'ose —
 Mon cher petit Jésus — mon Dieu ! — ta lèvre éclore !*

Annonciation

(Fragment de « *Le Printemps* »
Poème à paraître).

A CRISTIAN BECK

*Voici des fleurs dans un panier !
Tu passeras l'anse à ton bras
Et tu iras de grand matin par les villages
Dans le soufite très-frais dont ton teint rosira
Quand le jour bleu baignera la vallée
De brumes lentement envolées,
Que les coqs chanteront aux cours
Le réveil des poules paresseuses dans la paille,
Et tes pas claqueront sur la route pavée...*

*Et de toute ta voix
Déployée dans la brise comme une écharpe
Tu crieras :
« Le Printemps, le Printemps ! »
Et le mot sera comme une rosée sur les champs
Il bondira sur le toit des fermes
Ainsi qu'une fumée en panache,
Et la colline le redira et la muraille
Et la forêt de chênes
Et tu le sentiras revenir sur tes lèvres
Comme une abeille qui quitte une fleur et revient,*

*« Le Printemps, le Printemps !
Je l'ai vu au tournant de la rivière
Qui flanait sur la berge sèche
Avec un vol d'hirondelles par derrière
Tout jeune et tout chantant ;
Je l'ai vu cette nuit qui parlait dans la source,
Les branches frémissaient comme de sa caresse
Et j'ai cru reconnaître
L'oiseau de l'autre été qui rythmait des phrases si douces.»*

*Tu diras les espoirs renés
A la grande nouvelle matinale :
Le Printemps revenu une nuit sans qu'on sache
Et tu mettras la main dans ton panier
Pour jeter, jeter
Des fleurs et des fleurs à la face*

*Des maisons blanches encor frileuses,
Et quelqu'une s'accrochera à l'auvent
Et quelque autre jonchera le pas des portes
Et quelqu'une entrera peut-être par une fente
Comme un oiseau en fuite peureuse
Et le chemin sera jeune et blanc
De ta pluie de fleurs ruisselante.*

*Les vieux des chambres pelotonnés se lèveront
Pour savoir quelle folle passe à cette heure
Dans l'hiver de bise et de rudes galops,
Ils montreront leur visage étonné aux petits carreaux
Entre les rideaux de coton,
Et ils verront la route si joyeuse de fleurs
Qu'ils ouvriront toute grande la fenêtre
Pour que le printemps les visite un peu,
Et les enfants viendront rire au ciel bleu
Tout clair dans les bras des mères et tout haut,
Tandis que s'éteindra au fond des cheminées muettes
La braise rouge encor de l'inutile feu...*

*Tu passeras dans tous les villages
Avec ton beau panier au bras
Et ta belle annonce à la voix
Et les cloches sonneront toutes seules leur ramage
Pour avoir su que le printemps est revenu à petits pas
Cette nuit noire...*

HENRI LÉON.

CONTE D'AUTOMNE.

Quels cris de gloire valent le silence de ton sein !

VILLIERS DE L'ISLE ADAM !

Au dehors, devant le seuil héréditaire, de très vieilles femmes, sous le soleil triste, balayaient lentement des feuilles mortes.

L'adolescent songeait, aux lueurs des bûches claires qui s'écroulaient en pierreries, sous l'Aube de ses regards.

Ni le nostalgique foyer aux flammes légendaires ni la joie mélancolique de l'automne ne pouvaient rallumer la ferveur de ses yeux, à jamais désenchantés. Vainement suivant les bizarres figures évoquées sur les cendres, son espoir s'efforçait-il de s'affranchir des âges et de secouer l'hyperbolique mirage des antiques rêveries. D'illustres songes asservissaient son âme, hantée des aurores et l'avaient rendu inapte à la Vie.

Ayant pensé, il avait dédaigné d'agir.

Jusqu'ici pourtant, la solitaire fierté de ses jours l'avait soutenu dans sa lutte contre la joie équivoque des passants. Il avait, dès longtemps, fermé sa porte seigneuriale où planait le hibou, à la bruyante et inepte gaieté du dehors.

Car la douleur seule lui semblait avoir le droit de troubler la calme harmonie des étoiles.

Alors, pourquoi était-il, en cette vesprée, comme écrasé, prostré dans le néant des choses ? Etaient-ce splendeurs de la mourante saison, dont l'agonie illustrait d'or les hautes fenêtres armoriées de la salle ? Etaient-ce, au-dessus des sublimes feuillages, sur les bois ensanglantés, la chute lente du soleil, pâle comme un roi qui va mourir, dans les feux étranges du couchant ?

Mais l'extase des cieus voilait d'une ironie amère la virginité de ses traits d'oubli, l'innocence de ses yeux où tremblait le reflet altier d'étoiles mortes. Avec une soudaine inquiétude, ses regards interrogèrent les portraits des aïeux dont l'occulte présence protégeait d'ordinaire ses fières songeries.

Eteinte lui parut, la foi vivace de leurs yeux et disparue la grâce foncée des fraternelles sourires. Les mains guerrières ceignaient plus rudement de leur anneau de gloire, la garde orgueilleuse des épées, et les lèvres palies parurent prêtes à s'ouvrir pour d'ardentes oburgations. Les yeux inquiets s'attachèrent plus rêveurs sur les images des durs reîtres qui avaient, aux époques superbes, forgé la splendeur de sa maison.

Longtemps, sans doute, ils avaient pris en pitié, la faiblesse du chancelant héritier de leurs rouges gloires, attendant patiemment le jour où l'aiglon prendrait son vol impérieux.

Dans leurs yeux, où se cristallisaient de froides éternités, s'immortalisait la pourpre d'anciens crimes. D'autres portaient sculptée sur leurs fronts la fierté des sépulcres. Et leurs traits moroses se divinisaient dans la gloire occidentale.

Alors il rêva aux anciens jours.

Les Dames de jadis, aux sourires mélancoliques et barbares, semblaient épandre vers lui, de leurs cheveux crépusculaires, parfumés comme une nuit antique, des senteurs fauves et sourdes.

L'âme en proie au rythme, imprégnée du séculaire silence, le songeur contempla ceux qui avaient vécu... au grave dédain dont il les avait jusque à ce jour enveloppés comme d'un manteau familier, succéda une maladive appréhension.

En vain voulut-il voiler son cœur profond, aux fantômes apparitions qui le regardaient avec des yeux austères comme des rêves. L'obsédante vision s'empara de ses sens exaspérés par la nostalgie automnale aux parfums cruels. Les flammes du foyer s'agitèrent sous le vent des horizons.

Opressé, doutant de la certitude de sa Vie, l'Enfant des Rêves se leva et fermant à double tour, d'un geste bref, la porte de la salle féodale, où il ensevelissait sa jeunesse, il se dirigea, par de léthargiques corridors, vers le parc mystérieux.

Aux horizons hantés, pour lui, et où la mort de l'astre jetait les splendeurs funèbres d'un sanglant holocauste.

Il marcha lentement par les allées, sous les enivrants feuillages et la sublimité d'un ciel somptueux et barbare comme un triomphe.

La solitude s'e tr'ouvrit à sa présence, comme une

fleur de silence, et s'élaborèrent les parfums ivres des noirs lauriers, sombres plantes qu'il aimait, fleurissant pour lui, inconnues et immuables.

Son esprit repeupla la forêt déserte, où chantaient les souvenirs, sous le geste inachevé des dieux de marbre.

— Ici, murmura-t-il, livrant sa voix vierge aux ombres impatientes du soir, couleur de funérailles, ici tombèrent des héros ! Le bruit de leur chute monstrueuse emplît encore les oreilles humaines, éprises du seul néant. De quelques-uns sans doute la mort fut hiératique et divine ! mais, hormis ceux-là qui roulèrent dans la nuit, en lançant vers les cieux traîtres la pourpre de leur sang ou proférant quelque mot sonore, qui hantera jusqu'à la fin des temps les cervelles humaines, la plupart ont pour seul suaire, l'oubli.

Mais les premiers apparaissent dans la nuit pâle du passé, sculptés éternellement dans l'attitude de leur agonie hautaine.

Salut donc à ceux qui sont morts pensifs !

Il reprit sa sombre marche sous la tombée glorieuse des feuilles qui pleuvaient sur lui, teintes de la blessure de l'Aigle des jours, comme des fleurs d'or et de sang. Il suivit des chemins graves comme des cathédrales, où ses pas résonnaient comme un chant de vêpres où s'éveillèrent, dans le frissonnement nocturne, des saveurs tombales, étranges et rituelles.

Ces nobles senteurs déterminèrent en son âme une ivresse tranquille ; calme et dominicale et il sourit aux fantômes qui s'efforçaient dans les occultes rayons du soir, comme des ombres monacales en prière devant les sanctuaires.

Avec une tristesse d'enfance, il revit les liturgiques saints de pierre, à la barbe verte, qui dormaient dans le magnétisme de leurs mains jointes au seuil délaissé où l'herbe brodait un tapis d'émeraude et d'oubli ! de la chapelle familiale.

Mais il releva sa tête pâle de pensée :

— Dieu, dit-il,....

Et la syllabe éternelle fit taire les rumeurs inquiétantes des bois — mais non celles de son âme.

Il suivit des sentiers qui coulaient dans les futaies comme des ruisseaux d'ombre fraîche. De laiteuses apparitions vibraient derrière les troncs lumineux où persistaient des mâles arômes des sylvains et des boucs-dieux, remontant dans la nef d'or des songes la mer des siècles, il revécut les légendes violentes et suaves.

Mais le dédain ombragea de nouveau ses lèvres.

— L'Amour, dit-il, un spasme !

Divin sans-doute : mais quels dégoûts !

Donc il quitta pour toujours les lieux sacrés où agonisaient les formes divines des nymphes et des Endymions. Tandis que le bruit des feuilles crispées sous ses pieds éteignaient peu à peu le murmure des fables mortes, il songeait avec horreur aux mercantiles asservissements qui avaient succédé aux grands amours antiques.

Et ses lèvres, lourdes des baisers futurs, songeaient aux enivrantes Eves d'autrefois.

Maintenant, de cette griserie malsaine montait un rauque désespoir. Les ombres malveillantes du crépuscule serpentaient autour de lui comme de hagardes chevelures et oppressaient ses sens exacerbés, Il pressentit de néfastes présences au fond des taillis, où pleurait un vent d'exil. Il hâta vers les clairières son pas taciturne et plus chancelant.

Une humiliation envahit le superbe songeur.

Jusqu'à cet insolite soir, dans son âme déserte et troublante comme une nuit dans un temple aux rites oubliés, le spectre du doute n'avait osé, jamais, se lever.

Pourquoi n'avait-il rien connu ? Seul d'entre ses frères, maintenant dispersés, il avait négligé de descendre dans la vie. Il n'avait point tendu sur la grande mer les voiles d'or des caravelles et le vent amer du large n'avait point ennobli son front insoucieux des tempêtes. Son

bras ne s'était point levé dans les mêlées et ses lèvres n'avaient point connu, ne connaîtraient jamais maintenant le rire des baisers, ne s'étaient point tordues aux contractions suprêmes.

Son cœur était un port aux fortes murailles, dont nulle barque ne s'était détachée pour voguer vers ces Antilles merveilleuses et nouvelles. Il s'était cru assez fort, seul à seul avec ses visions.

C'est pourquoi, en ce soir automnal, il songeait avec amertume que nulle bouche humaine ne redirait son nom jadis proféré par les royaumes.

La peur le traversa de sa lance froide ; car, dans sa lente tristesse, il sentait toujours dans son âme souveraine le même dédain secret des jours qui, malgré tout, l'empêcherait à jamais de marcher vers la clameur des foules.

Dès lors, sous l'incendie du ciel qui cerclait de ses lueurs sauvages comme une tuerie, son front abandonné, il songea à sonder les profondeurs de son être. Affolé et méprisant, il traversa, voyageur ombragé de solitaires lauriers, le désert atone où son cœur s'éteignait loin des sources mornes et étoilées. Il revit ses primes années, passées dans le silence des salles qu'effarait déjà sa présence. Il était l'attendu.

Il se rappelait les regards étranges de la grande femme pâle et froide dont les lèvres ne défailirent jamais sur la nuit de son front. Certes les sexagénaires serviteurs qui le servaient ne s'approchaient de lui qu'avec un tremblant respect. Des pensées trop mûres marquaient déjà ses traits soucieux du grand isolement des forts et faisaient taire autour de lui les tristes bruits de la vie.

Aussi n'était-il pas aimé.

Seule, l'attirante salle aux vitraux ensanglantés par les couchants où dans un geste énigmatique, étaient burinées les images des ancêtres, sympathisait avec ses pensées.

Là, pâle et resplendissant, il remontait pendant de

longues heures le fleuve du passé, les rêves y déroulaient leurs pierreries et leurs flammes et ses yeux sublimes en avaient gardé l'éblouissement. Le géant enfin aux ancestraux fontômes qui parurent lui sourire de nouveau à travers les branches, avec des signes d'appel, le calme redescendit en lui, et la gloire du crépuscule lui ralluma la flamme de ses yeux.

Sans doute, aucun mortel n'avait frémi de tels songes.

Pénétré de leurs gestes, de l'éclat rêveur de leurs regards, du parfum de leurs sourires, le cerveau hanté des actions nobles ou viles, éternelles ou voilées, par lesquelles ils s'étaient affirmés, il n'avait que faire de parler. N'avait-il pas à pleines gerbées, cueilli tous leurs rayons pour en forger l'impérial diadème qui couronnait son front romain ?

Dans les allées ombrées de palmes, le silence, à son approche, s'éleva comme un oiseau farouche. Des mélodies augurales, enlaçantes, s'élevaient des fourrés, divinisés par la nuit. La marche grave le conduisit bientôt, sous la machinale obsession de son être, vers le troublant carrefour où, sous le regard muet des chimères, s'élargissait la route des Tombes.

Là, délicate et discrète, mièvre et fidèle, s'épanouissait dans le silence et les rayons, au pied des urnes glorieuses et funéraires, mystique et pâle, la rose des solitudes.

Et la fleur morose lui parla :

— Viens! dit-elle, Enfant des nuits. Tespas, dédaigneux des étés, tendent depuis des soirs... tant de soirs évanouis ! vers l'ombre où je suis née. Je suis — comme toi — glorieuse et désolée, et nul, hors toi, n'a recueilli dans l'urne de son âme le déclin de mes parfums. Ne sens-tu pas, dans la délirante forêt l'ivresse de nos destins ? Comme moi, tu descendras dans l'agonie des jours, avec la folie de mon âme sur ta bouche !

Alors, ravi et charmé, pressentant enfin la grandeur des cioux :

— Je te comprends, dit-il, noble fleur, dont la corolle

crucifière, épand par les nuits des senteurs fraîches comme des sources et tendres comme des prières. Toi qui fleurit au seuil taciturne des tombes, je salue en toi fleur frileuse, l'âme des dernières aurores. Comme elles, j'ai assez vécu. Fleur fanée, je te salue !

Nul voyageur, venu des vallées, ne profanera ton parfum sacré. — Et sois bénie, toi qui ne consoleras plus personne !

Et le dandy du Rêve cueillit en tremblant la fleur divine.

Puis, sous l'agonie du ciel qui se convulsait dans ses derniers spasmes d'or, il s'achemina d'un pas ferme vers la hautaine demeure fermée de bronze, où l'attendaient ses aïeux.

JEHAN MAILLART.

Nouveau Noël.

I

*Dans le champ les bergers sont couchés près d'un feu,
En haut l'immensité d'un ciel fleuri d'étoiles.
Et, très pure, s'épand la nuit orientale
Qui ne fait qu'estomper les choses autour d'eux,*

*Et qui laisse entrevoir les silhouettes vagues
Des groupes de palmiers allongés par la nuit.
Dans la ténèbre, tout là bas, se meurt le bruit
De la mer qui chantonne et qui berce ses vagues.*

*Dans le champ les bergers sont couchés près du feu
Qui agonise et qui se tord en flammes rouges
Dont s'illumine leur visage où rien ne bouge
De pauvres bons bergers selon le cœur de Dieu.*

*Tout autour d'eux les moutons blancs dans la nuit mauve
Reposent leur douceur silencieusement.
Mais dans la nuit très immobile, ô brusquement !
Cette lueur qui les enflamme et qui se sauve !*

*L'un des bergers parla alors à haute voix :
Il dit le travail dur, la vie dure et amère,
Le maître dur à lui le méprisé, le hère
Qui envie le manger de son troupeau parfois.*

*Il dit son cœur, son pauvre cœur cassé de doutes,
Il dit que Dieu se moque bien des pauvres gens,
Et que celui qui le blasphème a de l'argent,
Et qu'il laisse crever les bons sur la grand'route.*

*Et son cri qui maudit à travers le sommeil
Semble l'immense cri vengeur que la Misère
Lance du fond des temps et par toute la terre
Vers l'impassible ciel tout brillant de soleils !*

II

*Douceur d'une harmonie aux notes de blancheur !
Douceur d'une harmonie qui plane sur la plaine !
Des voix, là haut, ont entonné des cantilènes,
Des voix, là haut, des voix d'aurore et de fraîcheur.*

*Et les voix exultaient hors de milliers de lèvres,
Jaillissaient de milliers et de milliers de cœurs
Et lançaient dans la nuit lumineuse, vainqueur,
L'hymne immense où vibrait les hosannahs en fièvre :*

*« Gloire au Dieu Triple et Un, gloire au plus haut des cieux !
Mais paix parmi tous ceux de bon vouloir sur terre,
Car voici s'accomplir un infini mystère
Gloire au Dieu Triple et Un, gloire au plus haut des cieux ! »*

III

*Ah ! ne maudissez plus vous tous les prolétaires,
Vous tous les peinant durs, vous tous les meurt-de-faim ;
Voici qu'on vous apporte le Pain avec le Vin,
« Le Pain qui rassassie, le Vin qui désaltère. »*

*Espoir et gloire à vous, les couverts de vermine,
A vous les pèlerins du chemin de la Croix,
Car il est votre Frère, à vous, le Roi des rois,
A vous, le Roi des gueux, au front troué d'épines.*

*Espoir et gloire à vous ! Quand les temps finiront,
 Vous dont la chair et dont les âmes sont meurtries,
 Vos larmes vous seront autant de pierres,
 Et Lui-même Il viendra diadème vos fronts.*

IV

*Les pauvres bons bergers selon le cœur de Dieu,
 Les bergers du côté de l'étoile nouvelle
 Sont partis vers l'étable où sourit, lumineux,
 Le doux petit Berger de la Bonne-Nouvelle.*

*Et derrière eux tous les moutons docilement
 Les ont suivis, tous les moutons couleur de neige,
 Dans la nuit mauve, avec de frères bêlements,
 Vers leur Frère l'Agneau, qui rayonne en la crèche,*

*Et sur le toit des anges blancs battent de l'aile ;
 Et sur le toit le coq a chanté le Réveil,
 Et sur l'Etable en feu se lève le Soleil,
 Le Soleil de Justice et l'Aurore Nouvelle !*

EDGAR RICHARME.

 LES LIVRES.

EMILE VERHAEREN. *Poèmes. (Les Soirs, les Dêbâc'es, les Flambeaux nirs)*
 Collection du *Mercur* de France.

Cette trilogie, vécue dans le décor de Londres aux lointains de brouillard couleur d'ennui, nous dit tout le Verhaeren d'alors, parce que subjective, parce qu'ici on *la sent*, on *la voit* son âme volcanique qui érupte, qui s'emporte et se hurte et se meurtrit dans son essor insensé, et qu'on l'entend qui retombe, harassée, comme morte, au fond d'un corps dont la fièvre exaspère sa fièvre. Ah ! relire ces poèmes à voix haute, faire vibrer l'oreille de leurs fracas de fer, de leurs chutes d'âme, de leurs affolements douloureux, pour faire mieux vibrer notre Âme !

Maurice Le Blond a vraiment dit : « Cette formidable tourmente a brisé, emporté les fleurs flétries des rhétoriques dépérissantes. *Le plaisir littéraire disparaît devant une joie supérieure.* »

« Mais en ton cœur voici qu'il fait soleil »

Le brouillard s'est dissipé, et viennent « les heures claires ».

G. R.

* * *

ANDRÉ RUIJTERS. *Les oiseaux dans la cage.* Ce jeune est un délicat, un subtil artiste. C'est une très intime joie esthétique que la lecture alentie de ces pages peut être trop descriptives, des fois, mais si pleines d'esquisses perspectives en demi-teintes comme les âmes qui s'y promènent en s'aimant. Mais pourquoi ce Georges affole-t-il ainsi de désirs la jeune fille aimée ? Cela est plus étrange

qu'idéal quoique Georges semble croire autrement. Cela n'est pas beau parce que cela n'est pas bien. Quant à « l'écriture » elle est artiste avec pureté et toute riche d'images dont on s'étonne et qu'on admire.

* * *

RAYMOND LÉHODEY. *Par la route* (Extrait du *Magasin littéraire*). Notes de voyage dans le Midi, jetées d'une plume vive, alerte, nerveuse, emballée comme le sympathique cycliste qui signa ces récits de « ballade » sans nul prétention d'art, mais où il se révèle tel, que nous l'espérons quelque jour nous apportant une œuvre de vraie littérature mieux digne de son talent. G. R.

* * *

YVES BERTHOU. *Ames simples*, Poème. (Paris, Alphonse Lemerre, éditeur.)

Vous ne lirez pas ce livre après avoir suivi les sentiers méandreux du rêve de Mallarmé et respiré les floraisons étranges, mais parfois d'un parfum extraordinaire, qui s'épanouissent dans ses jardins enchantés. La transition ne serait pas possible. Yves Berthou exalte la Bretagne et ses mœurs de jadis avec la langue, les images, la rudesse de sa terre natale. Le vers est sobre et fort. C'est ainsi que chantait l'ancien barde du pays de Tréguier ; son poète d'aujourd'hui le perpétue. *Ames simples* est d'une élévation d'idées et de sentiments admirable. Au premier abord l'extrême simplicité de ces chants vous déroutera peut-être, mais vous serez bientôt subjugué par le drame profondément douloureux et chrétien, se déroulant dans un milieu de coutumes et de caractères tel, que nulle autre forme n'aurait été davantage adéquate au sujet et impressionnante. Ce poème d'une note si spéciale d'Art est dédié à Emile Pouillon « l'artiste très pur et très simple. » Dès la page liminaire se révèle ainsi le désir de l'auteur. A ceux-là qui veulent ouïr toutes les harmonies de la Lyre contemporaine l'œuvre d'Yves Berthou s'impose, avec son originalité pénétrante et l'émoi d'un esprit s'affirmant fier et puissant. G. V.

CA & LA.

« INTRODUCTION A L'ACTIVITÉ EXTÉRIEURE ».

Illustration à mes commentaires, voici trouvé un vieux sizain flamand, propice à d'excellentes phraséologies.

C'est un ordre du jour sur lequel se clôt : « DIE ALDER EXCELLENDE CRONIJKE VAN BRADANT. Gheprent Thantwerpen bi mi Jan van Doesborch Int Jaer M.V.C. XVIIJ.

Een salighe leeringhe.

Vijf uren suldi inden dach God eeren
Seven uren suldi u werck hanteren
Seven uren muechdy slapen
Twee uren muechdy locht rapen
Drie uren muechdy eetē
Aldus doendo suldy den tijt-vergheten

Une salutaire connaissance.

5 heures par jour vous honorez Dieu
7 heures vous resterez au travail
7 heures durant vous pouvez dormir
2 heures vous pouvez prendre l'air
3 heures vous pouvez manger
Faisant ainsi vous passerez le temps

On pourrait remarquer cette équilibre supérieurement simple :

12 heures d'immobilité et 12 heures de mobilité

12 heures de dépense et 12 heures de réfection

Mais aujourd'hui on dit le trois-huit...

E. B.

* * *

M. l'abbé Victor Charbonnel, notre collaborateur, vient de faire paraître dans la collection du MERCURE DE FRANCE : une remarquable étude sur : « LES MYSTIQUES DANS LA LITTÉRATURE D'AUJOURD'HUI ». — LA NUIT RÉDEMPTRICE de Georges Ramaekers inaugure la « Collection de LA LUTTE. » Un autre jeune poète catholique : Thomas Braun édite de son côté un album de vers : « L'AN » (nulle allusion au critique de ce nom). Seize estampes de Franz Melchers illustrent ces poèmes. De notre collaborateur Léon Delly paraîtra sous peu un volume : EN PÈLERIN PAR LES ROUTES. Si maintenant votre conviction n'est pas que parmi les Jeunes il n'y a pas d'écrivains catholiques, c'est que vous êtes de mauvaise foi. J'ai dit.

* * *

Dédié aux méditations (!) de Monsieur Henry Møller, le critique autorisé que l'on sait :

« Les critiques qui se targuent d'exceller dans la connaissance et l'application des règles littéraires, SONT LES EUNUQUES ET LES STÉRILES DE L'ART ».

POL DEMADE.

* * *

Le fécond et noble poète Henry Møller, l'auteur admiré de Poèmes innombrables et éternels... après lecture des lignes admiratives que LA LUTTE eût l'honneur de lui dédier en Octobre dernier, s'en est allé pleurer de joie dans le gilet de M. Gilkin le pur auteur d'HERMAPHRODITE. Le profond penseur qui nous apprit « que pour être peintre il faut savoir dessiner » a voulu immortaliser dans un tableau cette scène grandiose et combien édifiante du plus idéal des abbés donnant le baiser Lamourette au plus chaste comme au plus artiste de nos fabricants de vers à douze pieds.

Mais dans l'universelle anarchie d'à présent, ô justes dieux ! (Soyons classiques donc païens) où trouver un pinceau digne de leur talent ?

Et M. Van Den Bussche apparut : « Me Voilà ! »

* * *

« Il est une chose que je me refuse à comprendre : Pourquoi faut-il nécessairement pour trouver la Vie, abjurer la foi chrétienne ? Le Christ n'offre-t-il pas la plus haute expression de la Vie ? On prend surtout connaissance de soi et de la Vie dans la douleur et la pauvreté, non dans la volupté et la splendeur ; ce qui est beau c'est le Christ en croix dont les côtes saillent effroyablement de souffrance et non l'obscène cambrement des reins de Priape. La nudité, la Vie, telles que les célèbrent les païens d'aujourd'hui n'est qu'une sourde exaltation de la luxure HUMAINE ; la nudité du Christ proclame la beauté DIVINE de la douleur, de la charité et du sacrifice.

Ainsi quand on analyse ce désir de vivre où s'éperd le talent de quelques poètes contemporains on trouve, au fond, le simple instinct qui pousse le baudet à se rouler dans l'herbe, quand la nature est en joie ».

CHARLES GUÉRIN (ERMITAGE).

* * *

Dernièrement furent offerts à M. Boone, curé de Ste-Gertrude, deux albums calligraphiques d'une technique savante au point de donner l'illusion de la gravure en taille douce. Par quoi il est prouvé que Johan Nils, notre secrétaire de

rédaction, a su faire revivre en ces temps-ci l'Art graphique, cet Art oublié, mais non moins admirable, du Moyen-Age, avec telle perfection qu'il n'a, certes, à craindre aucun rival parmi les cacographes officiels.

* * *

Le Coq rouge comme un coq en colère, a supprimé dans son dernier fascicule, à la nomenclature des revues, l'adresse de LA LUTTE. Elle en mourra, c'est sûr. Au même Coq rouge, M. Maurice Desombriaux... pardon ! des Ombriaux à propos des POÈMES CATHOLIQUES de notre collaborateur Edouard Ned, s'évertue à jeter le ridicule sur le jeune mouvement artistique qui depuis ces dernières années s'affirme si vivaces parmi les catholiques au grand dam de certaines gens. Cet article, qui sert à noircir les quatre dernières pages de ce fascicule, reproche aux écrivains catholiques d'être avocats comme Edmond Picard, de s'occuper de médecine, comme Louis Delattre, ou d'écrire dans les journaux, comme Georges Eekhoud, (ce qui, pourtant, n'empêche pas ces derniers d'avoir un peu plus de talent que M. Maurice des Ombriaux). Mais cet article ne dit pas s'il s'y rencontre des bureaucrates comme son auteur. Cet artiste s'indigne du service funèbre qui fut célébré l'an dernier pour l'âme de Verlaine et relaté dans « les papiers publics » tout comme le rout Meunier et le banquet Verhaeren. M. Maurice des Ombriaux nous apprend entr'autres choses vraies, neuves et spirituelles, que « l'église rejette l'art loin d'elle » et que nous « protestons très haut contre l'INDEX. » Nous ne protestons en réalité, cher Monsieur, que contre « la chinoiserie » qu'en écrivant ceci vous avez écrite, et nous nous amusons en vous admirant faire de l'esprit « pour l'amour de Dieu ». UIJLENSPIEGEL.



LES REVUES.

La Revue blanche dans ses n^{os} du 15 Nov. et 1^{er} Déc. nous a donné d'intéressantes lettres de *Paul Verlaine*, plus que celles, banales, de Laforgue. *Paul Adam* et *Francis Jammes* sont surtout à relire en ces fascicules. *L'Effort* donna en Nov. *Argument d'un roman à paraître* par Jean de Tinani. *Le Poème de la Montagne* du poète Maurice Magre. *Ennui* d'André Magre. *Pour le Taureau!* de Jean Violis. — *Pour une fête* de Gabriel Talet. *Cri de joie* de Jacques Nerval.

A la *Province Nouvelle* Joseph Declareuil donne une intéressante étude sur les *Thèmes poétiques*. Georges Denoinville parle de J.-F. Millet, « de cet homme — disait Castagnary, qui le portait très haut aux nues, — nourri de la Bible, sévère comme un patriarche, bon comme un juste, ardent comme un apôtre et naïf comme un enfant. »

L'Ermitage s'enrichit d'un poème de Vielé-Griffin, et d'articles d'Henry Mazel, Henry Bordeaux, Yvanhoé Rambosson, Edouard Ducôté.

Le Magasin littéraire nous offre des vers de *Franz Ansel*, *Enfance* de Jean Casier et une étude « littéraire et psychologique » sur Flaubert par J. Fleuriaux. Joseph Sondan y répond à une canaillerie de Léon Bloy.

A *Durendal* Edouard Bernaert signe les *Dià jours du Juif Errant*.

Reçu aussi une nouvelle revue *L'Aube* qui se publie à Bruxelles, directeur Henry Delbois.

Le Libre Journal contient au n^o de Décembre un poème *Les Cathédrales*, de Franz Ruty, qui est d'un croyant et d'un vrai poète, et la suite des « *Instantanés* » de Emile Greyson.

Le Coq rouge a de belles et vraiment harmonieuses « *Heures* » de Georges Rency et d'Henry Van de Putte. *Les simples chants* d'Edmond Pilon.

Des Oiseaux d'Automne de notre collaborateur Henry Ghéon et une délicieuse et chrétienne *Chanson* de Tristan Klingsor.

LIVRES.

VIENNENT DE PARAÎTRE :

Les Mystiques dans la littérature d'aujourd'hui par l'abbé Victor Charbonnel.

L'An par Thomas Braun. Estampes de F. Melchers.

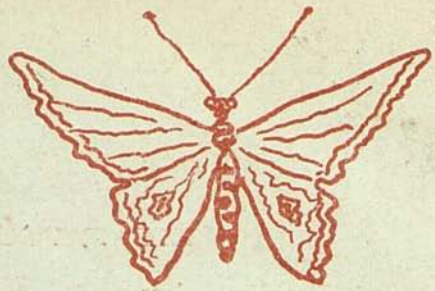
Les Fontaines Miraculeuses (poésies) par Yves Berthou.

Les Poèmes catholiques par Edouard Ned.

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

En Pèlerin par les routes par Léon Delly.

L'Hymnaire du Printemps par Georges Ramaekers.



La Lutte

publiera en son n^o de février.

Ses pages de : Charles Morice

et prochainement aussi

un poème

de **Smile Verhaeren**.

La Lutte publie de nombreux suppléments
musicaux et illustrés

BUREAU :

15 Place Van Meel

Bruxelles



Ern. Goffinet, éditeur
(à Arlon.)

LA LUTTE

« L'Art pour Dieu! »

revue catholique
d'Art



Sommaire du n° de Février 1897

- Charles Morice: *Crépusculaires.*
Paul Mussche: *l'Oiseleur.*
Ernest Périer: *l'Auberge.*
Georges Ramaekers: *les Voix de la Prière.*
Edgar Richaume: *Notre-Dame d'Amour.*
Georges Oudinot: *Eugenio de Castro.*
Johan Nilis: *Traduction de l'hébreu du*
Psautre XXIV^e (XXIII^e Vulgate)
Ernst Deltenre: *Critique musicale.*
G.V. - G.R. - P.M.: *Les Livres.*

LA LUTTE

REVUE CATHOLIQUE D'ART

Directeur : GEORGES RAMAËKERS.

Secrétaire de rédaction : JOHAN NILIS.

—
Ont déjà collaboré à *La Lutte* depuis sa parution :
(10 avril 1895)

Franz Ansel — Thomas Braun — Georges Brigode
— Jean Casier — L'abbé Victor Charbonnel — Charles
Chauliac — Léon Dardenne — Edmond De Bruijn —
Mgr de Harlez — Louise et Louis Delattre — Léon
Delly — Willem Delsaux — Ernst Deltenre — Jean
Delville — Pol Demade — Henri de Régnier — Albert
Devèze — Edouard Drumont — Paul Dubois — Edouard
Ducoté — Max Elskamp — Charles Fuster — Henry
Ghéon — Joris-Karl Huysmans — Georges Le Cardonnell
Alfred Lemaire — Le Masque — Camille Lemonnier
Camille Lepêche — Jehan Maillart — Carril Mario
Georges Marlow — Charles Morice — Paul Mussche
Edouard Ned (Gaston Blème) — Johan Nilis —
Georges Oudinot — Léon Pascal — Ernest Périer —
Pictor — Georges Ramaekers — Victor Remouchamps
Georges Rency — Edgar Richaume — Georges
Rodenbach — Blanche Rousseau — André Ruijters —
Léon Rycx — Laurent Savigny — Camille Schiltz —
Joseph Serre — Joseph Soudan — Firmin Vanden Bosch
Emile Verhaeren — Francis Vielé-Griffin — Georges
Virrès.

—
Vient de paraître :

LES HEURES CLAIRES

Poèmes par EMILE VERHAEREN.

Chez l'éditeur Edmond De Man,

Rue de la Montagne, à Bruxelles. Prix : 3 frs.

Paraîtra en Mai :

L'HYMNAIRE DU PRINTEMPS (Vers)

par GEORGES RAMAËKERS.

Collection de « LA LUTTE » — Goffinet éditeur

LA LUTTE

DEUXIÈME ANNÉE,
N° 11

REVUE CATHOLIQUE

FÉVRIER 1897

L'ART POUR DIEU !

CRÉPUSCULAIRES

I

*Pour l'amour du soleil couchant
J'ai voulu perdre la mémoire
Afin d'éterniser sa gloire
Aux pures nouveautés d'un chant.*

*Les coteaux qu'il baise au penchant
Ont fait que je n'ai plus d'histoire.
Pour l'amour du soleil couchant
J'ai voulu perdre la mémoire.*

*Je ne suis plus bon ni méchant :
Je suis un peu de la victoire
Du soir doré sur la nuit noire
Et je vais ivre et trébuchant
Pour l'amour du soleil couchant.*

II

*Les pleurs sont en oubli que nous coûtait l'aurore
Qui brûla l'aile des rêves à son flambeau.
Les rêves de retour ont des ailes encore
Et tout se voit si peu que tout te semble beau.*

*Et soudain tout est beau, car la lune bénigne
Rit au ciel et tout rit sur terre à sa clarté,
Tout rit vers toi : la terre et le ciel te font signe
Et tu reviens d'exil en ce monde enchanté.*

*Dans ce monde pareil à ton âme elle-même
Tu peux mirer enfin ton vague désespoir,
Chèrement et vraiment, vraiment et sans emblème :
Tu marches dans ton âme éparse dans le soir.*

III

*Reflet fané d'ardeurs vitales,
Un grand bouquet de vieux lilas
Sème pâlement ses pétales
Dans la détresse des cieux las.*

*On croit voir grelotter les nues
Dans ce ciel d'automne et de soir
Comme au vent d'hiver femmes nues, —
Puis monte le vaste mur noir,
La nuit aux formes inconnues.*

*Et le Silence et le Sommeil,
Archange des heures nocturnes,
Enferment dans leurs sombres urnes
Les cendres roses du soleil.*

IV

*C'est le bon soir qui nous a délégué
Ce rayon qui n'est ni triste ni gai,
Et de petits nuages rose-tendre
Se plaisent dans nos deux âmes à tendre
Leur frêle tissu de rien-ne-m'est-plus,
Sentimental vêtement des élus
De l'indifférence exempte de vivre, —
Tandis qu'au là-bas de fauve et de cuivre
Galopent les chevaux de désespoir
Dans des combats — que nous n'irons point voir,
Et volent les grands oiseaux d'espérance
Dans des essors — dont nous blâmons l'outrance,
Nous, les enfants du soleil fatigué,
Nous, à qui le bon soir a délégué
Ce rayon qui n'est ni triste ni gai.*

V

*Quand la Nuit sur les monts va s'asseoir,
Quand le ciel va se fondre à la plaine,
Qu'elle sonne faux, la voix humaine,
Dans les bruits vertigineux du soir !*

*Silencieuse délicatesse
Des instants profonds que nous aimons,*

*Quand la Nuit s'installe sur les monts
Dans sa majestueuse tristesse.*

VI

*Voici la paix debout au bord du crépuscule,
Le silence, l'oubli, la paix et le pardon,
Tandis que le désir pâlit et se recule
Avec le rire en pleurs du probable abandon.*

*Puisque le soir, ô toi, t'a doué d'indolence,
Cœur inquiet au vent des heures envolé,
Sois crédule à l'oubli, sois dévot au silence :
Le soir t'offre l'indulgence d'un jubilé.*

*Ambitions ni passions : la vie en songe,
Dans ce soir alenti comme un dernier baiser,
Dans ce lac de pardon et d'oubli reste et plonge :
Cet instant t'appartient et va s'éterniser.*

VII

*Un ange aux ailes de gaze passe
Sur le marais du monde endormi,
Un esprit ailé d'azur, parmi
Les sphères envoyé par la grâce.*

*Pour troubler du reflet de sa face
Le liquide miroir ennemi
Un ange aux ailes de gaze passe
Sur le marais du monde endormi.*

*Et tandis que l'image s'efface
Sur l'eau noire, une voix a gémi
Et la Nuit s'éveillant à demi
Croit avoir rêvé que dans l'espace
Un ange aux ailes de gaze passe.*

CHARLES MORICE.



L'OISELEUR.

A GEORGES VIRRÈS.

Il fait nuit encore. La rue est sombre, tout repose. Les portes closes et les volets fermés plaquent de tâches noires les maisons endormies.

Seuls, Luppe, le marchand d'oiseaux, et son fils sont levés, la petite lampe brûle déjà, un rais de lumière glisse sous l'huis...

Quatre heures sonnent — et quand, exact au rendez-vous, je parais dans l'entrebaillement lumineux de la porte Luppe me salue d'un joyeux : Bonjour, monsieur, Bonjour! Eh bien nous partons ? — « Une minute, fils, donne un peu d'eau au serin... »

Puis le père se charge de deux plates et longues cages où s'en accrochent d'autres très petites ; Kees, le garçon, prend les lourds filets, les accessoires, et nous sortons de la ruelle étroite.

Il fait très sombre, la nuit est pure, un vent frais lutine le visage, des grappes d'étoiles frissonnent là haut et l'oiseleur m'explique avec l'emphase qu'il a gardé de sa fonction de sonneur public qu'une fois octobre venu il part ainsi presque quotidiennement durant la nuit pour que les filets soient placés au petit jour.

Tout en causant de la tenderie aux oiseaux dont le profit, à l'entrée de l'hiver, supplée au métier de cordonnier qui ne va plus — vous savez, la mécanique, — et entretient les neuf enfants, nous sommes arrivés au champ propice.

Les deux hommes posent les filets selon des principes rigides que Luppe très affairé m'expose tout en causant — il n'a pas son pareil pour tendre les cordes — ils égalisent le terrain, râtissent le guéret pour que les mailles brunâtres se confondent avec la couleur du sol et trompent les oiseaux qui passeront tout à l'heure.

L'oiseleur est aidé dans sa besogne par son fils Kees, un idiot, qui accomplit silencieusement sa tâche : « Depuis qu'il est petit, il n'a jamais été bon à rien, Monsieur, qu'à tricoter des filets, à soigner les oiseaux et encore... je dois contrôler tout ce qu'il fait. Il est dérangé dans la tête. »

Mais voici les premières lueurs de l'aube. Les étoiles ont

disparu, de petits nuages roséaux et nacrés errent du côté de l'orient. Des chants timides sortent des petites cages vertes et préludent au lever du soleil — un vent frémissant fait onduler le sommet des peupliers.

Allons, Kees, dépêchons !

Voilà qu'ils prennent maintenant, hâtivement comme pour une action mauvaise, les cages où chantent isolés et aveugles des chardonnerets, des serins, des verdiers, des pinsons et beaucoup d'autres oiseaux et les enfouissent à moitié dans de petits trous espacés près des filets. Ils prennent aussi des appeaux attachés par une corde au bout d'un bâton qu'on fiche en terre, jettent des semences tout autour de ces prisonniers apparemment libres et les voilà prêts. L'aurore est imminente et tout le ciel frémit.

De grands nuages de feu, d'or liquide et rouge, s'accumulent à l'orient, des fleuves de couleurs lumineuses roulent leurs flots opulents au dessus des monts boisés et voici que tout à coup de derrière eux, incendiant le bas du ciel, surgit le beau soleil, triomphal et splendide !

Nature ! Nature ! Chants exaspérés d'oiseaux ! toute l'aube est en vous et toute l'aurore !

Dans toutes les cages mi-enterrées les petits aveugles sentant que le soleil est là, le saluent quand même de leurs cris vivants et musicaux et leurs petits corps frêles, n'étant plus qu'un son, vibrent comme des lyres !

Dans l'air passent des vols de passereaux, des pinsons, qui sont très haut et filent droit vers le Midi, mais d'autres arrivent, volant plus bas qui, entendant les chants trompeurs et prometteurs de joies, viennent s'abattre à tire d'aile entre les filets brusquement refermés. Luppe, joyeux, court pour s'emparer des oiseaux ; avec le premier qu'il prend il fait un grand signe de croix pour que Dieu, me dit-il, protège sa journée et sa tenderie.

C'est drôle de voir ce drille qui ne va plus à la messe et qui s'est brouillé avec l'Eglise depuis que le vicaire a refusé, pour incapacité, de préparer Kees l'idiot à la première communion, c'est drôle de le voir faire ainsi très religieusement ce grand signe de croix avec ce petit pinson effaré dans la main. Il se remet ensuite à son poste d'affut, la corde en main et reste ainsi aux aguets.

D'instinct, avant que l'œil humain ne les aperçoive, les

divers oiseaux chantent selon les bandes de frères qui passent là haut et dont par un raffinement d'ouïe ils ont entendu, de très loin, les petits cris joyeux.

Des tas d'oiseaux s'abattent dans les filets et Kees les prend tous, met les mâles dans des cages et du pouce écrase la poitrine des femelles ; les uns, chanteurs seront vendus au marché, les autres, mauviettes lamentables et déplumées s'étaleront aux vitrines des marchands de volaille !

Ah pauvres oiseaux ! vous ne cessez d'arriver du fond du ciel du côté de l'orient. Que de pièges sont tendus sur votre passage. Comment se peut il que vous veniez incessants et nombreux de là bas, dans quelles forêts miraculeuses d'Eden êtes vous nés, naïfs qui vous faites prendre aux filets des oiseleurs ?

La chassé s'augmente toujours. Vers neuf heures les chants faiblissent et Luppe accentue le leurre en pipant pour renforcer l'appel languissant des petites cages.

Accroupi, sa veste terreuse se confond avec la glèbe, son visage glabre et ridé s'élargit d'un sourire chaque fois qu'arrive une bande de passereaux ; dans les yeux de Kees brille l'ardente convoitise de posséder toutes ces petites vies...

Et l'hécatombe grandit toujours, il y en a beaucoup maintenant d'oiselles tuées, étendues près des cages où des mâles pétulants et insoucieux encore se bataillent en chantant...

Mais avec la chaleur grandissante, les coups de filets se font plus rares, cessent vers midi.

Ça a été tout de même une bonne journée, me dit Luppe en repliant les filets pour le retour vers la petite ville... Ah ! je crois bien ! Ce qu'il en a d'oiseaux divers dans les plates et longues cages vides ce matin ! Il les porte en bissac sur l'épaule et c'est de lui pour ainsi dire que sortent les chants lumineux et perlés que trillent à l'éperdue, après de brusques silences, tous ces oiseaux balancés au rythme de son pas allègre.

Toi Luppe tu étais l'aube et l'aurore, tu personnifiais la Vie, mais ton fils Kees l'idiot au lointain et vague regard d'halluciné qui marchait derrière toi, seul, et sans chanson dans

le chemin avec sa charge, lourde hélas, d'oiseaux tués, celui là symbolisait la Mort.

Octobre 96.

PAUL MUSSCHE.

L'AUBERGE.

(Impression du soir)

« Demourez avec nous, car il se fait tard, et le jour est déjà sur son déclin. Luc. XXIV »

Très pittoresque, fait à souhait pour servir de cul-de-lampe au prologue d'une idylle, l'estaminet de la mère Trees, avec son portail bas, son enseigne en couleur et l'œil d'une lucarne ouvert dans la toiture, nous avait charmés, le juge de paix et moi, par son air d'agreste et cordial accueil. Depuis un quart-d'heure nous attendions l'arrivée de l'hôtesse, accoudés à la fenêtre et taciturnes tous deux, las d'avoir causé, durant une après-midi, de la justice et du droit, et de ces grappes d'hommes jetées par le vice au pêle-mêle des prétoires. Et maintenant une mélancolie, presque de la tristesse nous venait de contempler l'au-dehors, cet au-loin de campagne où l'Artiste d'en haut, par un choix des divins prismes, variait à l'infini les eldorados du soir.

— Ecoute ! Entends-tu le glas ? interrogea mon compagnon.

Tout près, au cœur du village, un fin campanile d'église rayait la féerie vespérale, et trois cloches y pleuraient sur un ton de vieilles petites nonnes cloîtrées, se répondaient une par une, lamentablement, et recommençaient ensemble, en une oraison fervente, ainsi qu'un trio de carmélites.

— C'est, en effet, le glas !

— Peut-être une pauvre aïeule à l'article de la mort !

— Demandons à Rosine,

Rosine, une servante en ample tablier, debout sur une chaise allumait le quinquet, vive et preste à ravir un peintre de kermesses.

— Rosine, deux chopes !

— Och ! Messieurs ! Bien le pardon de ma distraction. Mais voilà, la tête n'est pas à la causette en ce moment-ci. La mère Trees vous a des envies de s'embarquer pour les siècles des siècles....

— Maman Trees ?

— Une brusque fièvre, une attaque, quoi ! le médecin ne sait pas. Bref, notre Jan s'en est allé quérir le bon Dieu...

Rosine n'en dit pas davantage, car une voix, dans la chambre, une voix très douce au son de harpe, réclamait un verre d'eau pour la mourante, et nous eûmes la vision d'une jeune religieuse qui passait, sereine, les épaules droites, le front haut sous la cornette, les cils abaissés comme une dentelle. Au même instant, sous l'arche du seuil, une lumière, — larme d'étoile ou feu follet — trouait l'ombre, à mi-chemin du cintre au sol, et c'était une lanterne portée par un homme en surplis. Entraîné à sa suite un prêtre pâle, en surplis aussi, les bras tendus sous une écharpe de soie blanche, où des silhouettes de vierges s'extasiaient, cerclées d'or. Le prêtre pâle nous bénissait d'un geste eurythmique, avec, sur sa face d'évangéliste, la transparence des béatitudes ; puis l'homme à la lanterne le menait dans un corridor fleuri, tout au bout, par le vitrage, bleu d'un reste de jour. — *Pax huic domui !* chuchotait le prêtre, et les paroles latines, vagues profils de prières, s'effaçaient au long des murs. Alors, la religieuse de tout-à-l'heure, la jeune sœur aux cils d'archange, tirait la porte, sans bruit. Et le silence régnait, déplié d'une pièce par d'invisibles doigts, ce grand silence drapé sur les anciennes abbayes.

Or, dans l'intervalle, l'au-dehors auguste s'était enveloppé de noir, sans plus un haillon de splendeur,

sans autre clarté qu'un peu de ciel rouge, là-bas, sous les feuilles, un tout petit coin de paysage arborisé comme une agate. Nous restions muets devant cette merveille, le juge occupé sans doute à pétrir en une forme pure des statuettes d'idées, — moi, pris de trouble à la pensée du Maître en visite dans cette auberge, du Christ rêveur aux boucles blondes. — Ah ! Seigneur ! lui criais-je en esprit, Seigneur restez ici, restez avec nous, car voici tomber les ténèbres, et mon âme a peur, oh ! si peur de ces crêpes jetés sur votre paradis !

ERNEST PÉRIER.

Les voix de la Prière. (1)

A CHARLES MORICE

I

*Déjà s'éteignent les étoiles,
déjà la lune mystérise
sa douce figure indécise
d'un frêle voile.*

*La nuit s'envole par lambeaux
et voici que la nuit emporte
dans les loques de son manteau
la lune morte.*

*Et voici jaillir, du haut du clocher
sur le mont perché
au milieu des bois,
d'argentines voix
qui tintent lointaines
par dessus la plaine,
d'argentines voix dans le grand sommeil,
qui font s'éblouir les yeux et les cœurs
aux rayons vainqueurs
du nouveau soleil !
Et voici jaillir, éclatante et ravie,
à leur appel, ô spectacle irréel,
comme en élan vers Dieu la Jeunesse du ciel,
comme en élan vers Dieu la Lumière et la Vie !*

(1) De : *La Foi, l'Espérance et l'Amour*, Poèmes en élaboration.

O ! c'est beau ! O ! c'est beau !
 sur les lointains soudain cette lumière rose
 cette lumière qui arrose
 tout l'Orient comme un jet d'eau !

Et du clocher
 les voix s'envolent,
 s'envolent folles
 comme des oiseaux blancs qui s'y seraient juchés :
 Et les voix semblent
 toutes ensemble
 — O ! les voix frêles ! —
 battre de l'aile !

Et là haut
 les échos
 de clocher
 en clocher
 se projettent
 des sonnettes :
 « Louez Dieu !..... Maraîchers !
 Louez Dieu !..... Maraîchers !..... »

Ecclésiales voix, claires et matutines !
 Naïves voix de ciel chastes comme des fleurs
 qui évoquez et l'allégresse et la couleur
 d'une Aube où voleraient des âmes enfantines,
 Vous qui faites surgir, comme « à l'appel de Dieu »
 de la nuit
 qui s'enfuit
 le soleil tout en feu,
 Vous êtes la Prière, o ! joyeuse et chrétienne !
 étincelantes voix des cloches du matin !
 Et la Foi
 que vos voix
 proclament aux lointains
 O ! cloches du matin !
 cette Foi, c'est la mienne !

II

Bientôt midi ;
 En longue file
 les maraîchers
 les maraîchers reviennent du marché

*du grand marché qui se tient à la ville
le mercredi.*

*Bientôt midi ; Le long de la grand'route.
entre les arbres qui la bordent toute
se perspective à l'indéfiniment
le primitif et pictural cortège
des lourds chariots que tirent tout fumants
les vigoureux jarrets des gros chevaux flamands
et les charrettes que protègent
du soleil trop chaud
et formant berceau
sur trois rangs d'arceaux
des bâches, couleur de grive ou de neige.*

*Bientôt midi ; Aux bords de la grand'route
ce ne sont partout que troupeaux qui broutent,
que beaux troupeaux de bonnes vaches,
rousses, blanches, avec des taches;
et dans la joie des horizons,
o ! toutes les vaches qui broutent
de la lumière et du gazon !*

*Et vers le village, venant de la ville,
toujours les charrettes pesamment défilent
et les vaches, là-bas, d'un mouvement lassé,
lèvent la tête, et puis les regardent passer
avec de grands yeux qui s'étonnent.
Mais le long cortège est enfin fini.*

*Bon appétit
les maraichers !
car c'est midi
qui, joyeux, sonne
dans le clocher.*

*Le forgeron ne frappe plus
le fer en feu sur son enclume,
le forgeron prie l'Angelus.
Tous les toits des chaumines fument
et la fumée monte comme un encens
et sur la croix, là-haut, reluit éblouissant,
le grand coq d'or qui chante le Réveil
vers le ciel éternel où flamboie le Soleil !*

III

*De calmes nuages roses
passent dans le soir limpide*

Toute chose se repose
 et la brise est moins rapide
 et l'on dirait qu'elle n'ose
 hâter le très lent voyage
 des jolis petits nuages
 où du bleu se mêle au rose

Un affaissement doux pèse sur le silence.

Le soir est amical et bon ;
 mais entre les sapins, tout là-bas, la sanglance
 du soleil disparu, brûle encore en charbons,
 Plaie lumineuse et vive et qui se cicatrise
 peu à peu, par delà ce rideau d'arbres noirs...

- « Mon frère ! hélas ! voici que l'Ombre immense et grise
 » emplit la transparence incolore du soir.
 » Tout est noir, ô mon frère ! et je vais sans chemin.
 » Et je ne pourrai plus jamais joindre mes mains
 » Seigneur en qui j'ai cru, vers ta miséricorde !
 » Et je ne serai plus parmi ceux qui apportent
 » les fleurs de Mai joyeux qui s'éveille et qui rit
 » et la fleur de leur cœur à la Vierge Marie !
 » Car c'est ma Foi d'enfant que ce soir noir emporte.
 » Toute lumière au ciel et dans mon âme est morte !... »

— « Ecoute ô ! mon ami !
 » Vers la bonne Madone
 » sur les loins endormis
 » c'est l'Angelus qui sonne ;
 » c'est l'Angelus qui sonne.
 » Ecoute ô ! mon ami !

» Et puis lève les yeux, et dans le ciel si noir
 » regarde s'éveiller l'étoile de l'Espoir. »

- « O ! la bonne clarté vers ma Foi défaillante !
 » Plus est sombre la nuit, plus l'étoile est brillante !
 » Et que c'est bon, mon Dieu, l'appel pieux des cloches !
 » Il semble à leur appel, que l'Église est si proche !
 » Frère, disons à deux notre Angelus du soir.
 » Et nous irons demain, en venant nous asseoir
 » à ce banc coutumier, pour que Dieu me pardonne,
 » porter des fleurs de Mai à la bonne Madone. »

- « O ! mon Ami ! si l'Ombre emplît ton âme encore,
 » Si ton cœur est blessé comme le jour couchant,
 » Quand l'Angelus du soir sonnera sur les champs
 » Souviens-toi que Minuit est proche de l'Aurore ! »



Notre-Dame d'Amour.

Pour Georges Ramackers.

Notre Dame d'Amour ! ton nom évoque en moi, à chaque fois que je l'entends, au haut d'une colline de gazon une chapelle vieille et toute courbée en avant comme une aïeule...

Ouvrant la petite porte ballante aux vitres maillées de plombs, on verrait au fond, debout sur l'autel — sur le pauvre autel rose fané — la Dame abaissant vers nous ses yeux, si douloureux qu'ils sembleraient emplis de toutes les souffrances de l'Amour.

La Dame nous montrerait son cœur transpercé des sept glaives, son cœur.

Et son manteau de velours bleu, aux plis raides, se constellerait d'une infinité de cœurs d'argent unis deux à deux.

Et ces cœurs d'argent seraient les ex-veto que le soir les amoureux ont apportés disant : « Nous vous saluons Notre Dame » à la toute puissante Dame de l'éternel Amour, pour la remercier, avec toutes leurs forces, d'avoir uni deux cœurs en qui s'est allumé la mystérieuse Lampe et pour la prier aussi d'en protéger de ses Mains la flamme vive contre les effluves de Mai et les rafales de Décembre...

Aux côtés de la chapelle le cimetière ; Là seraient couchés tous ceux qui vinrent implorer puis remercier.

Maintenant ils seraient, là, dormant, côte à côte, sous la garde de la bonne Dame.

De simples pauvres croix de bois émergeraient un peu d'un foisonnement de rosiers en fleurs — éternellement, — comme les cœurs des aimants qui reposent sous eux et dont ils germèrent.

Ce sont des Roses rouges.

Roses des cœurs ardents, fleurs des cœurs passionnés. Et c'est d'eux qu'elles tirent avec la vie qu'y boivent

leurs racines, ce coloris sanglant, comme les lèvres de celles qui dorment sous leur printemps fougueux.

Ce sont les Roses blanches, toutes pâles, toutes froissées, et dans leurs corolles il y aurait l'eau brûlante des larmes. Pauvres roses germées du cœur de ce supplicé d'amour.

Tous les Rêves étant tués, de décevance en décevance, lui aussi s'en était venu mourir dans ce cimetière fleuri, ayant offert à la Dame douloureuse un cœur d'argent, pour orner sa robe de velours, un cœur blessé comme leurs cœurs.

Et voici des Roses blondes.

Roses écloses du cœur du Poète, qui n'aima qu'en rêve.

Et là-bas, au milieu des roses, des lys érigent droite vers le soleil, — plus haut que les rougeurs sensuelles et les douces blondeurs des roses — leur victorieuse blancheur.

Et les lys puisent leur sève où Dieu déposerait l'hostie, au sein d'une vierge chrétienne, qui vit, un jour lointain, passer dans sa vie, tout à coup, un chevalier de rêve ;

Elle s'est endormie, voici longtemps, longtemps, au milieu de ces roses ; rêvant à son beau chevalier.....

Le soir palit la pureté du ciel.

Dans le couchant flambant, on dirait voir fleurir sur la tombe du jour des roses rouges, des roses blanches et des blondes — et de grands lys !...

Repos. Majesté...

Un frémissement de feuilles.

Les Roses se penchent l'une vers l'autre avec tendresse et langoureuses. Elles se donnent des baisers les Roses rouges, blondes — et les grands lys !

Du bas de la colline un couple monte encore.

Ils disent d'une voix la prière admirable :

Cause de notre Joie, priez pour nous.

.... Rose mystique, priez pour nous.

Etoile du matin, priez pour nous.

*Et sur un coussin, ils portent précieusement deux petits
cœurs d'argent qui orneront sa robe de velours.*

EDGAR RICHARME.

*Traduction de l'hébreu du
Psaume XXIV (1)*

LE XXIII DE LA VULGATE

—
Chant de David (2).

*A Jahvé la terre et ce qu'elle contient
le monde et ses habitants !*

*Car il l'a fondée sur les ondes
et sur les fleuves il l'a affermit.*

*Qui montera à la montagne sainte ?
qui, jusqu'à son lieu saint ?*

*— L'homme aux mains innocentes
et pur de cœur,*

*Qui ne se livre pas au parjure
et ne fait point de serments trompeurs.*

*De Jahvé il aura la bénédiction
et miséricorde par Dieu son Sauveur !
C'est le partage de la race qui le cherche,
de ceux qui cherchent son regard, o Jacob !*

— Pause — (3)

*Elevez vos linteaux, o portes !
Portes antiques, ouvrez vous !
qu'il s'avance le Roi de Gloire !*

(1) Ce Psaume paraît avoir été composé pour être chanté dans les processions.

(2) hebr. *Mizmor* que les LXX ont traduit par *psalmos*, était le titre de tout morceau littéraire destiné à être accompagné par des instruments de musique.

Le peuple hébreu, d'après toutes les apparences, ne semble pas avoir possédé une prosodie comme les Grecs ou les Romains. Le mécanisme de sa poésie consistait dans ce qu'on appelle le parallélisme des membres, qui se manifestait par un contraste ou par une répétition de la pensée ou même encore par le développement de celle-ci.

(3) hebr. *Selah* que les LXX ont traduit par *diapsalma* « intermède » indique une pause du chant vocal pendant laquelle les musiciens répétaient la phrase musicale sur les instruments à cordes.

— *Qui est ce Roi de Gloire ?* —
 — *Jahvé, le fort, le puissant,*
Jahvé, le puissant des batailles.

Elevez vos linteaux, o portes !
Portes antiques, ouvrez vous !
qu'il s'avance le Roi de Gloire !
 — *Qui est ce Roi de Gloire ?* —
 — *Jahvé Sabaoth,*
Voilà le Roi de Gloire ! —

— Pause —

JOHAN NIELS.
 (traduc.)

LITTÉRATURE PORTUGAISE.

EUGENIO DE CASTRO.

Je viens de lire le dernier recueil d'Eugenio de Castro : « *Salomé et autres poèmes* » (1), et je veux dire le bien que je pense de ce poète latin, dont le nom, aujourd'hui, se répand sûrement en Europe. Je veux dire ce que lui doit la génération dont il est l'initiateur : l'affranchissement de l'alexandrin, la restauration du vers libre, la résurrection heureuse de vieux genres abandonnés, comme en témoigne sa merveilleuse églogue : « *Tirésias* ». Car, Eugenio de Castro, sans les imiter, « a étudié tous ceux de nos poètes dont l'influence, dans sa patrie, ne s'exerçait plus ou ne s'exerçait pas encore », selon l'expression de son principal traducteur (2). D'ailleurs, ses débuts extraordinaires, à l'âge de quinze ans, furent signalés par une préface de Joas de Deus, le plus grand poète portugais, après Camoëns.

Je sais combien il est imprudent, aujourd'hui, de parler « littérature étrangère. » La critique brevetée, s'émeut, supposant aussitôt une invasion de barbares

(1) Auguste d'Oliveira, éditeur à Coimbra.

(2) Louis-Pilate de Prinn' Gaubart.

et sous prétexte de patriotisme, s'indigne vertueusement. Cependant, telle manifestation d'art, — française ou non — demeure également *étrangère* à la compréhension des palmipèdes de l'envergure de Sarcey, par exemple. Que cette critique oppose stupidement au génie d'Ibsen, les vomitives sottises de Déroulède, qu'importe ! Le temps remet en ordre toutes choses, et les Déroulède, et les Sarcey, s'effacent vite. Quant à nous, dédaigneux des cancre normaliens, nous proclamerons très haut, notre admiration pour la Beauté, sans lui demander raison de son lieu de naissance.

Eugenio de Castro a revêtu ses rêves de formes splendides, de rythmes somptueux. C'était hier, « *Belkiss, reine de Saba* », son œuvre unique en prose, évoquant le Flaubert de la « Tentation de Saint-Antoine » et que plusieurs eurent le droit de qualifier de chef-d'œuvre. Je répète moi-même ce mot « *chef-d'oeuvre* », tant de fois traîné comme une loque de voleur. Ah ! nous sommes ici bien loin de la niaise psychologie de Bourget, de Marcel Prévost, des romans sirupeux, chers aux peronnelles du demi-monde, du monde et de tous les mondes. Nous assistons à des drames plus vivants en des temps aux destinées plus grandioses. Nous assistons à la lutte, dans l'âme de la reine de Saba, entre la chasteté et la luxure, — la luxure la poussant vers le roi Salomon, dont elle entendit glorifier la sagesse, la puissance et la beauté. La luxure triomphe ; Belkiss réalise son vœu, mais, bientôt délaissée par Salomon, elle reconnaît trop tard que « la réalité est plus amère que l'ellébore », que « la possession tue le bonheur » — et meurt de cette effrayante constatation. Il faudrait citer maintes pages de ce livre, pour en comprendre le charme, et surtout, il faudrait le lire en l'harmonieuse langue portugaise.

Dirai-je encore « *Tirésias* », l'églogue démodée, oubliée depuis André Chénier, ridiculisée presque, que nous retrouvons magnifiée chez Eugenio de Castro, Tiresias, aveugle, vieilli, veut être envié d'un jeune chevrier

auquel il conte sa vie. Il rappelle ses jeux, ses belles promesses, ses courses sous les bois, l'enchantement des paysages, la fraîcheur des fontaines. Un jour, il a surpris Minerve dans son idéale nudité, et ses yeux se sont remplis d'une incomparable aurore. Or, la déesse puissante, outragée, a fermé les yeux du téméraire. Mais, ce châtement, n'est-il pas devenu la plus inespérée des récompenses ? Alors que tant d'autres voient, par les années, enlaidir la Jolie d'autrefois, lui, toujours verra la déesse radieuse, à son avril de parfums...

Après cela, j'ajouterai qu'Eugenio de Castro n'est pas un poète païen, comme Théophile Gautier, le ciseleur de futiles joailleries. Je montrerai tout à l'heure qu'il est un poète chrétien, parceque sans cesse il entrevoit l'au-delà, parcequ'il est essentiellement poète, non seulement dans la forme, mais dans la pensée. Peut-être est-il d'un pessimisme particulier, d'un pessimisme « qui ne le rendant ni hostile ni mélancolique, fait de lui un *auto-exilé* qui, dégoûté du contact dangereux des hommes, les abandonne, sans peine et sans rancune, — leur préférant les belles créations, dans lesquelles apparaît une autre Humanité (pourtant la même) purifiée par la noble grâce et la simplicité compréhensive du symbole » (1).

« *Sagramor* », le grand poème qu'il publia l'an passé, donne exactement l'impression de ce pessimisme. *Sagramor*, âme inquiète, âme contemporaine, en proie à l'éternel doute, ayant épuisé la science du monde, pleure en présence de ce néant. Et voici que, nombreuses, des voix parlent, parlent. Elles offrent des baisers, de l'or, des voyages vers les clairs horizons, et la Gloire, et la Mort, et la Vie... Des baisers ? Ils empoisonnent ceux qu'ils touchent ; de l'or ? On ne vend pas de bonheur sur la terre. Des voyages ? — Le monde est si petit ! — La Gloire ? — Le monde finira. La Mort ? Sans issue, elle épouvante. La Vie ? Désillusions et souffrance — Les

(1) Manoel da Silva-Gayo.

Voix reprennent : — Demande les plaisirs les plus fabuleux ; être étoile, être roi, demande, déclare — Je ne sais pas... Je ne sais pas...

Idéaliste ? On le voit, Eugenio de Castro, avec la génération nouvelle, est idéaliste. Les malpropretés de Zola, des sous-Zola, ne tentent personne à présent. Le boutiquier de Médan reste isolé malgré ses invraisemblables tirages ; il fut répugnant, il est ennuyeux, — peut-être par amour de l'Académie ! Et l'Académie se refuse hélas !

Je veux citer enfin, du poète qui m'occupe, le délicieux conte en vers : « *La nonne et le rossignol* », qu'on trouvera dans « *Salomé et autres poèmes* ». Le voici, seulement esquissé.

La nonne qui, princesse jadis, a changé sa couronne pour le cilice, rêve à l'ombre des platanes argentins, tandis que les autres religieuses rient en contemplant la mer. Elle erre par l'enclos et médite. Un jour quand elle était novice, en s'éveillant, ses yeux ont vu près d'elle un rossignol qui lui disait : « Je suis ton âme, et j'ai pris cette forme. afin de pouvoir visiter de lointains pays de lumière, dont je reviendrai, les belles nuits, te dire les prodiges et les mille enchantements. » Depuis, le rossignol n'est pas revenu vers sa maîtresse ; elle désespère de le revoir, et se demande si, par miracle, elle n'aurait pas eu deux âmes, car puisqu'il en est une qui l'a quittée, elle ne sentirait pas de tels chagrins, s'il ne lui en restait une autre. Le jour se fane. Au lever de la lune, les oiseaux regagnant leurs nids, un rossignol s'approche de la nonne et chante : « Est ce que tu ne me reconnais ? c'est moi, ton âme. Si je suis parti durant un temps, pardonne ; tu n'as pas idée des belles choses que j'ai vues, des belles choses que je meurs d'envie de te conter .. »

La belle religieuse semble ouïr les chœurs célestes ; ses paisibles yeux se ferment, et le rossignol conte ses voyages dans les étoiles. Le soleil se lève, monte, décroît, se cache sans que la nonne s'en aperçoive, ravie par le

chant divin ..Le chant ne finit plus. La lune, de nouveau, s'élève. meurt ; de nouveau, le soleil respandit et pâlit, et toujours le chant berce la nonne. Ce chant l'emporte à travers des jardins miraculeux où les anges blonds circulent sous des voiles de parfums, secouent des papillons blessés. Ce chant l'emporte jusqu'en la Voie Lactée où des forêts sont blanches, où sur des lacs de lait glissent des cygnes tirant des nacelles de cristal pleines de lys pour les séraphins. Le rossignol raconte, raconte des merveil'es, des splendeurs, et la religieuse l'écoute, rêve, rêve... sans dormir ni manger, des jours, des jours et d'autres jours. L'automne finit, la neige tombe, la nonne y reste insensible ; elle n'entend que le rossignol. L'hiver meurt ; voici le printemps, l'été ; des mois passent, des années, des cyclones et des tempêtes — et le rossignol ne cesse point, et la nonne à l'écouter, rêve... rêve... Ses compagnes sont endormies pour l'éternité, le feu a détruit le couvent — la nonne n'en sait rien. Les glas ont annoncé la mort des autres nonnes ; elle ne les a pas entendus. . Des années s'éteignent. Une bataille s'est livrée tout près ; elle n'a rien vu, rien entendu, ni les soupirs des mourants, ni les ruisseaux rouges à ses pieds... Un jour, enfin, le rossignol se tait. La nonne s'éveille et meurt, comme un petit enfant s'endort, cependant que joyeux, le rossignol *s'en retourne vers le pays qui l'avait tant charmé...* Le rossignol avait chanté trois cents ans... (1)

Volontairement, je n'ai fait ici que des citations, me réservant de parler une autre fois plus longuement, d'analyser l'œuvre de ce poète d'une façon moins rapide. Mais, je devais tout d'abord, indiquer les livres qui le rendirent célèbre en Portugal et lui ouvrirent les portes de l'Académie royale de Lisbonne. Par lui, l'attention de l'Europe va se porter vers la littérature longtemps oubliée de sa patrie ; par lui, ce petit peuple héroïque connaîtra

(1) Ce conte admirablement traduit par Louis-Pilate de Brinn' Gaubast, a été publié, en portugais et en français dans la revue internationale « *ARTE* », N° 3, Page 125.

la vraie gloire — par lui, par ses compagnons courageux aussi : Manuel de Silva-Gayo, Albert d'Oliveira, Antonio Nobre, d'autres encore.

Si j'avais eu la mission difficile de tracer un *portrait*, j'aurais dit le causeur qu'est Eugenio de Castro, l'ami fidèle de notre littérature et de notre art, l'ami personnel aussi. Qu'il me suffise d'avoir parlé du poète ; c'est pour le poète *seul* que je réclame.

GEORGES OUDINOT.

Critique Musicale.

MISSA IN HONOREM S^{ti}-J. BERCHMANS, pour trois voix d'hommes avec accompagnement d'orgue, par ALOYS DESMET. (*En vente chez Loret, rue Conscience, Malines*). *Musique qu'il fait bon entendre à l'Eglise : elle prie et engage à prier ! C'est donc qu'Aloys Desmet a admirablement compris les exigences du texte liturgique, sa profonde et subtile poésie.*

Dans cette messe chacune des voix a une mélodie propre, un même caractère et cette conduite si aisée des différentes parties aboutit à un ensemble parfait. L'orgue accompagne adéquatement, en pleine conformité avec la teinte de l'œuvre : tour à tour sobre ou plein, priant ou détonnant suivant les nécessités du texte sacré : pas de floritures, de ces répétitions de mots, de ces effets recherchés ni de ces mélodies très banales qui aboutissent, selon un mot bien réaliste d'Huysmans à « un déculottage mystique » complet ! — Le KYRIE débute par une phrase large répétée alternativement par chacune des parties : phrase suppliante, que l'orgue soutient discrètement. Le CHRISTE attaqué par toutes les voix, contraste dans sa tonalité majeure et son ampleur avec la supplication de la 1^{re} phrase : la prière est plus constante alors, qu'ensemble, on implore ! Puis, le motif primitif reparait, doux, pour aboutir à un dernier KYRIE d'une intensité nouvelle, s'évanouissant en un « ÉLEISON » tranquille, plein d'espérance.

Les anges (1^{er} ténor) chantent en récit « IN TERRA PAX HOMINIBUS » et les voix clament et l'orgue se déchaîne en un hymne de louange et de gloire au Seigneur... « DOMINE FILI UNIGENITE » — L'orgue se tait... les voix murmurent pianissimo un « JESU CHRISTE »

d'une tendresse, d'une onction qui remue : effet NATURELLEMENT amené, de belle émotion artistique.

Le « CREDO » est surtout remarquable par sa grande conformité et sa compréhension du texte sacré ; martialement, fièrement il récite nos croyances.

L'« INCARNATUS » est d'une grande douceur ; il y a là beaucoup d'expression, mais le compositeur reste TROP HUMAIN, et l'on regrette trop de sensualité dans cette belle mélodie dite par le 1^{er} ténor, et susurrée au positif de l'orgue.

Beaucoup de réalisme dans le « CRUCIFIXUS » qui me semble un peu TROP dramatisé...

L'AGNUS DEI enfin, est une admirable prière mystérieuse, si expressive et si « DOUCE ! » avec, pour finale, un « DONA NOBIS PACEM » paisible comme un matin bleu.

Cette messe affirme Aloys Desmet compositeur et poète : Artiste, c'est tout dire.

ERNST DELTENRE.

LES LIVRES.

CAMILLE LEMONNIER. *L'ILE VIERGE* (Dentu à Paris).

Avec *l'Île Vierge* de Camille Lemonnier s'ouvre une épopée philosophique qui se poursuivra dans *Le Litérateur* et que clora *L'Aube des Dieux* sous le titre général : *La Légende de Vie*.

Dès *l'Île Vierge*, le premier livre et le seul déjà paru de cette vaste trilogie, un souffle d'humanité passe jeune et beau comme du Printemps. *L'Île Vierge* c'est *Eatie*, Foie ! nom de matin, nom d'enfance, nom qui chante comme un oiseau !

Et l'œuvre s'ouvre en cette île céleste avec des phrases o ! mélodiquement évocatrices ! de la si délicieusement primitive langue du poète d'Illion !

En son ensemble le style de l'auteur du *Mûle* a évolué en *l'Île Vierge* vers la manière des Rosny ; et peut-être peut-on faire à la forme de cette œuvre, qui m'apparaît comme le plus bel effort de Camille Lemonnier, le reproche fait à Cladel : l'inquiétude outrée des mots.

Pourtant ce qui fut ici le grand souci de l'artiste c'est bien plus encore que la perfection de la forme la thèse philosophique qu'elle sert à vêtir de beauté.

La beauté de la forme fait souvent que mêlant l'une et l'autre dans une admiration unique, on accepte l'erreur du fond. Une aussi grossière confusion peut faire qu'après avoir lu ce livre bien écrit quelqu'un d'irréfléchi en conclut qu'il est bien pensé.

L'Île Vierge est un parallèle entre le Christianisme, pénitent et mortifié et l'adoration de la nature.

Dans la pensée de l'auteur et par la façon fort habile avec laquelle il est présenté ce parallèle semble faire prévaloir la joie païenne sur la divine et héroïque doctrine de Jésus.

Mais la Foi est un don. Qui l'a perdue ou ne l'a point reçue ne peut juger justement d'elle.

Mieux que le païen panthéiste, le chrétien comprend la beauté de la vie. Quel artiste oserait soutenir, avec sincérité, que l'art gothique de nos églises chrétiennes, n'est pas l'expression et mille fois plus haute, de la vie, que la froideur morte et géométrique des temples païens ?

Ce sont les moines bâtisseurs qui ont exalté la nature et l'on fait palpiter dans la pierre, avec telle profusion et telle vérité.

Ce sont les païens de la Renaissance qui leur en ont fait un crime ! Nos églises gothiques sont des jardins ; comme les arbres et les oiseaux, avec leurs lignes verticales les temples chrétiens montent dans l'air, vers le soleil ; les temples païens au contraire rampent sur l'horizon et pèsent sur le sol, comme écrasés Il a

fallu que le génie chrétien exhaussa ces blocs lourds, sans élan, pour leur donner au moins quelque majesté comme à St-Pierre de Rome. Nous, les jeunes écrivains catholiques d'âge présent nous aimons et nous admirons la nature, comme les artistes du moyen-Âge, parceque nous y trouvons à tout instant comme une révélation de Dieu. Et l'Apôtre Paul enseigne : « Les perfections invisibles de Dieu sont devenues visibles par la connaissance que nous en ont donnée les choses créées. »

G. RAMAEKERS

* * *

CHARLES BERNARD. *LA BELLE DOULEUR*. Edition du « *Coq rouge* ».

Les titres sont parfois menteurs, et *La Douleur* n'est pas toujours Belle.

Charles Bernard dédia à Henri Vandeputte *Extérieur*, et ce fut un bon poème. Si avant d'arriver à ce chant, vous cherchiez encore la révélation d'une âme de poète, vous ne douterez plus à présent.

Reprochons à l'auteur d'avoir été trop imprégné de certaines lectures, tandis qu'il nous disait *La Belle Douleur*; mais ici n'est pas encore son expression définitive.

Et que nous augurons déjà d'après certains vers, ce que pourrait nous donner Charles Bernard, dans une œuvre suivante.

G. VIRRÈS.

* * *

JEAN VIOLLIS. *LA GUIRLANDE DES JOURS*. Bibliothèque de l'Effort. Toulouse.

« Ce sont de courts poèmes unis par un lien fragile d'harmonie et de sincérité », que Jean Viollis a réunis dans ce délicieux petit livre qui est d'un vrai Poète. Chaque strophe écrite avec un soin jaloux y est merveilleusement ciselée et décèle un souci précieux : l'expression adéquate au sentiment. Tout est si bien dit en pur langage de France. A louer encore dans ces beaux vers l'absence des amours charnelles.

On voudrait citer et l'on n'ose de peur de paraître amoindrir ce qu'on ne citerait pas. Pourtant *La Paix* si réussie ?

Les diverses pièces nous disent les émotions de l'adolescente vie d'aujourd'hui et le livre se clot sur un poème intitulé : *Demain*. Le jeune homme va partir vers la vie qui l'attend et qu'il ne connaît pas. La route s'ouvre d'amont pour lui, et, joyeux présage :

*Un cavalier, là bas, comme un franc camarade
se détourne à demi au coude du chemin
et, debout sur la selle, agite comme un gaje
son chapeau d'espérance au soleil du matin !*

P. MUSSIE.

CA & LA

Le Poème *Annonciation* paru au précédent est du poète Henry Gléon et non Léon, ainsi qu'il fut imprimé par erreur.

* * *

N'étant pas de ceux qui par misérable esprit de boutique se gardent bien de citer une revue dont les tendances sont en communion avec celles de leur revue, c'est au contraire bien joyusement que « *La Lutite* » fait part à ses amis de la naissance simultanée de deux revues catholiques de « Jeunes ».

C'est en Belgique : *Le Spectateur catholique*, revue d'art et d'apologétique, qui luttera elle aussi par l'Art, pour Dieu, sous la direction de notre cher ami Edmond De Bruijn, dont nos lecteurs ont ici même apprécié plus d'une fois la très originale personnalité. Il en sera reparlé d'ailleurs en notre *Revue des revues*.

C'est en Bretagne : *La Trise-Dieu*, revue littéraire indépendante, mais à tendances catholiques, fondée et dirigée par Yves Berthou le bon poète des *Fontaines miraculeuses* et des *Ames simples* dont Georges Virrès fit ici l'éloge en Janvier dernier.

Plus nombreux les semours, plus belle la moisson ! *Yooruit !*

* * *

Eryata. A cause d'une épreuve égarée par la poste, de regrettables coquilles sont restées sans correction dans le poème que Georges Le Cardonnel signa en *La Lutite* de Janvier.

A la page 162. lisez : « *Indolents* — certes » et non : « *insolents*. » — p. 163 « Et d'un *enrolement* de pétales » au lieu de : « Et d'un *emollement* » etc. — Après les vers :

« *Qui d'or se dressaient
Au bord des routes* » (p. 163)

Intercalez ces autres :

« *L'été s'en est allé
Cote à cote avec ses joies
et leurs enchantements* »

Lisez p. 164 : « *Fleurs qu'avaient gardées les soins jaloux* », en place de : « *Fleurs qui avaient gardées etc.* »

Mettez un tiret à la fin du vers : « Des sages qui prévoyaient — »
Enfin p. 165 il faut lire « *Des révoltes vaines* » où il fut imprimé « *Des récoltes ratées.* »

* * *

Le présent no contient un supplément de huit pages.

Au prochain : *Poème* d'Emile Verhaeren. — *Prose* de Charles Morice. — *Conte* par Louise et Louis Delattre. — « *Impression* » par Ernest Périer — Des pages de Johan Nils, Le Cardonnel, Virrès, Mussche, Richanme, Ramackers, etc. A partir du mois d'avril (ce n'est pas un poisson, lecteurs !) *La Lutite* donnera des fascicules *doubles* pour le même prix !

Nos abonnés apprécieront comme il convient une telle transformation due aux sacrifices pécuniers des rédacteurs attirés de *La Lutite*.

La Lutite paraîtra, avec, chaque mois, une couverture illustrée et nouvelle et contiendra des suppléments illustrés et musicaux, hors texte et *gratuits*, de toute beauté.

Que chacun de nos lecteurs, comprenant que c'est pour eux, catholiques, un *devoir* de propager la littérature catholique, nous amène d'ici lors ne fût-ce qu'un seul abonné nouveau et nous pourrions faire mieux encore ! Hardi donc ! les amis de *La Lutite* ! secondez son effort !

* * *

Une revue française et jeune s'oublie jusqu'à imprimer ceci :

« Elle n'ose pour joindre un époux clandestin
Trahir un dieu, son père et sa patrie *enfin*....
Jason aura du moins à l'hydre sur l'yeuse
L'honneur de ravir seul la Toison précieuse.
Et déjà du fourreau sa main tire le fer,
Déjà ne pensant plus qu'à sa conquête, *l'air*
Menaçant, enflammé par sa vaillante idée,
Il vole, quand ses yeux aperçoivent Médée.....

Et cela continue ainsi jusqu'au moment « où Jason glorieux prend la noble dépouille. »

« Il prend et, ce tissu déployé sur son dos,
Comme un des Immortels avance le héros. »

Monsieur Coppée sera bien fier ayant lu ces deux vers qui sont, comme les précédents, de M. Lionel des Rieux. (L'Un des Douze,) ainsi que vous le pensiez bien.

* * *

Je reçois au dernier moment ce billet furibond :

Monsieu Uijlenspiegel !

« Mordre de mordre ! » Que signifie ? Votre imprimeur a intercalé un r dans le nom de mon ami M. Maurice des Ombiaux. Pourquoi ?

C'est contraire au droit de propriété Mōsieu, et je suis propriétaire de mon r entendez-vous bien ?

(Signé) UBU-ROI.

Pour copie qu'on forme ;

UIJLENSPIEGEL,

LES REVUES.

LA REVUE BLANCHE, en son numéro du 1^{er} Janvier publie d'Alfred Jarry l'auteur d'*Ubu Roi*, une riposte mordante au « publie » indigné par le mot Ubu-royal que vous savez. (N^o du 15 Janv.) Article sur Nietzsche très intéressant, où ces pensées du philosophe lui-même : « *Sommes-nous fait pour trouver le repos ? — Non ! mais pour chercher la Vérité... — Pour arriver à la Vérité la plus rapide monture c'est la douleur.* » Paul Adam poursuit dans la *Revue Blanche* son curieux roman « *Lettres de Malaisies* » et Thadée Natanson y fait l'apologie du « bon Sorcier » Stéphane Mallarmé.

LA PROVINCE NOUVELLE de Décembre contient des vers de Georges Ramaekers et une préface d'un M. Emmanuel des Essarts qui admire M. Coppée, M. Marc Legrand et M. Boileau. Il y parle de « rauque hiatus » et de la « bonne doctrine » de « la rime pleine et sonore » avec un talent à faire sécher de jalousie Monsieur Møller lui-même.

Au n^o de Janvier, Henry Bordeaux parle de l'*Amitié et de l'Amour. Charité*, poème de Maurice Magre. Un *Lied* d'Henry Ghéon. *La Statue Nouvelle* de Georges Oudinot.

L'ERMITAGE s'est transformé en minuscule bouquin où des *images* de Andhré des Gachons, Jean Veber etc. Il y a là de Hugues Rebelle une bien mauvaise prose imprimée comme des vers, un beau poème d'Albert Mockel, du Griffin et une fable harmonieuse et fraîche d'Edouard Ducôté.

L'AUBE contient au n^o 3 une bonne prose agiographique et à la fois artiste, par le Frère Jean.

LE MAGASIN LITTÉRAIRE de Janvier nous donne : d'Henry Bordeaux : *Le Tombeau de Taine* qui remémorant à l'écrivain la tombe de Châteaubriand, lui fait dire :

« *Vers laquelle de ces deux tombes faut-il aller en pèlerinage, pour demander ce qu'il faut croire ? L'une est bornée dans son horizon par les montagnes trop rapprochées. L'autre se dresse en face de la mer infinie.* »

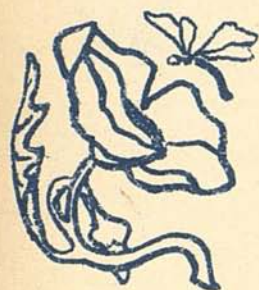
William Ritter y fait chaque mois la critique — et bellement — « *des livres, des Estampes et de la musique publiée.* »

A DURENDAL, Edouard Ned signe un *Noël Sauveur* et Maurice Griveau y cause avec la science inattendue qu'on lui sait de la Mer au point de vue de l'esthétique. *Suite* du roman de Pol Demade : *Quand les vivants se taisent les morts parlent.*

LE COQ ROUGE de Janvier a un sommaire très remarquable, Lemonnier, Rodenbach, Eckhoud, Verhaeren, Demolder, Rousseau, Rency, Ruijters, Van de Putte, etc.

Paraîtra en Avril :

Georges Ramaekers.



L'hymnaire du printemps

prix:
2 frs

un volume de vers, enluminé
par lui.



A partir du n° d'Avril

LA LUTTE paraîtra chaque mois

avec un nombre de pages

double

sans que le prix d'abonnement soit
augmenté, ni celui d'un numéro.



Il faut lire :

« Le Spectateur catholique »
revue d'apologétique, d'art religieux et de
jugement religieux.



LA LUTTE

REVUE CATHOLIQUE
D'ART

« L'Art pour Dieu! »



Sommaire du n° de Mars. 1897.

Emile Verhaeren: *Vers le soir.* (poème.)

Charles Morice: *Vers l'Islande.*

— Le Congrès des littérateurs catholiques —
à Gand. —

Georges Virrès: *La Glèbe héroïque.* (épisode)

Georges Ramaekers: *La Résurrection de la Vie.*

Louise & Louis Delattre: *Le fuseau, la navette et
l'aiguille.* (Conte des frises Grimm).

Johan Nulis: *Pages d'enfance.* (souvenir.)

Paul Mussche: *Le Grand* (Conte.)

G. S.-G. R.: *Les Livres. — Les Revues.*

LA LUTTE

REVUE CATHOLIQUE D'ART

15, Place Van Meÿel, à BRUXELLES.

Directeur : GEORGES RAMAËKERS.

Secrétaire de rédaction : JOHAN NILIS.

Ont déjà collaboré à *La Lutte* depuis sa parution :
(10 avril 1895)

Franz Ansel — Thomas Praun — Georges Brigode
— Jean Casier — L'abbé Victor Charbonnel — Charles
Chauliac — Léon Dardenne — Edmond De Bruijn —
Mgr de Harlez — Louise et Louis Delattre — Léon
Delly — Willem Delsaux — Ernst Deltenre — Jean
Delville — Pol Demade — Henri de Régnier — Albert
Devèze — Edouard Drumont — Paul Dubois — Edouard
Ducoté — Max Elskamp — Charles Fuster — Henry
Ghéon — Joris-Karl Huysmans — Georges Le Cardonnell
Alfred Lemaire — Le Masque — Camille Lemoïnier
Camille Lepêche — Jehan Maillart — Carril Mario
Georges Marlow — Charles Morice — Paul Mussche
Edouard Ned (Gaston Blème) — Johan Nilis —
Georges Oudinot — Léon Pascal — Ernest Périer —
Pictor — Georges Ramaekers — Victor Remouchamps
Georges Rency — Edgar Richaume — Georges
Rodenbach — Blanche Rousseau — André Ruijters —
Léon Ryex — Laurent Savigny — Camille Schultz —
Joseph Serre — Joseph Soudan — Firmin Vanden Bosch
Emile Verhaeren — Francis Vielé-Griffin — Georges
Virrès.

Vient de paraître :

LES HEURES CLAIRES

Poèmes par EMILE VERHAEREN.

Chez l'éditeur Edmond De Man,

Rue de la Montagne, à Bruxelles. Prix : 3 frs.

Paraitra en Mai :

L'HYMNAIRE DU PRINTEMPS (Vers)

par GEORGES RAMAËKERS.

Collection de « LA LUTTE » — Goffinet éditeur

Vers le Soir.

*Avec un mouvement si souple et lent
Qu'aucune fleur ne s'en froissait,
Un beau chat blanc
Se caressait et se frôlait la tête
A des œillets et des roses en fête,
Sur une fenêtre, au soleil.*

*L'heure était frêle et somptueuse,
Un liséré vermeil
Bordait les toits d'ardoise et les massifs d'yeuses
Au long du lac et des berges soyeuses.*

*Des mirages étendaient leurs tabliers d'or,
Sur les plages et les rivages,
On entendait au loin l'appel voilé d'un cor.*

*Un héroïsme las de sa splendeur d'éclair,
Un luxeux couchant, mais de trame si fine
Qu'un battement trop fort, dans la poitrine,
Peut être en eût rompu le tissu clair,
Infiniment se déployaient dans l'air.*

*Et le beau chat subtil et lent
Entre les fleurs, posant et déplaçant ses pattes,
Les yeux mis-clos, très doucement,
Nous enseignait comment
Il nous fallait goûter, en nous aimant,
Cette heure riche et délicate.*

VERS L'ISLANDE.

L'Europe résonne du bruit des armes. Il semble que les nues pleines de foudre ne se seront pas amoncelées, cette fois, pour de vains jeux et ne pas tonner, — à moins que la plausibilité même du désastre le conjure : car l'imprévu s'embusque à tous les tournants de l'histoire et rien n'arrive aussi sûrement que l'impossible. Pourtant l'objet de l'universelle inquiétude est réel. Les regards de mes contemporains, tous orientés vers cette Grèce et cette Turquie, ont déjà vu entre elles le sang couler, et dans l'effroi du monde il y a de la stupeur : quoi ! des fantômes. Des fantômes pourraient tuer et mourir encore ! Cette Grèce, autrefois splendeur, et la tête et le bras de l'humanité, et cette Turquie, magnifique opprobre du passé, où s'empourpra l'effusion de toutes les jouissances, — pendues, maintenant, larves et loques, de tout le poids de la mort, au geste de la civilisation, penseraient l'arrêter dans sa marche pénible pour, brusquement éveillées d'un vieux sommeil, la prendre à témoin de vieilles querelles et la contraindre à s'y mêler ? — La stupeur et l'effroi, sans contester l'évidence du péril, l'environnement de mystère. Certes, si la guerre s'allume, elle embrasera un espace immense et longtemps retentira dans l'avenir : mais, — guerre de religions et de races ! — n'aurons-nous pas, en entrant dans son tourbillon, la sensation affreuse de marcher, la barbe sur l'épaule, à reculons vers d'anciennes ténèbres et qu'on pouvait croire à jamais dépassées ?

Oui, le rideau se lève sur un drame oublié, qui recommence — partout.

C'est pourquoi ma rêverie — un instant détournée, de son objet depuis deux ans accoutumée, par les bruits d'orient — reprend le chemin du nord pour ne s'en plus laisser distraire qu'après les choses faites qui sont

à faire, là-bas, dans l'Islande abandonnée. Demandez-vous pourquoi ? et si je ne sens pas que, difficile au temps calme, l'œuvre de pitié sera sûrement irréalisable — de pitié et aussi de prudence — quand la haine et la folie seules auront la parole ? Je réponds :

— ACTUALITÉ ! (J'ai le mot de passe...) D'actualité, le mal d'Islande comme la guerre de Crète ! et les noms de ces deux îles désigneront dans les annales de notre époque deux épisodes également et diversement poignants de ce même *drame oublié qui recommence partout* : LES TÉNÉBRES ANCIENNES.

Les subtilités de la politique ne nous donneront pas le change : la guerre greco-turque — et en elle-même n'est-elle pas déjà, la guerre, un spectre de jadis ou tout près de l'idéale lisière qui le sépare du cercle actuel de la vie ? — est une guerre de religions et de races. Affreux miracle : au nom de la science et du progrès, on a décrété à maintes solennelles reprises que, dans l'universelle mêlée des grandes familles humaines, le principe de la liberté des consciences prévaudrait sur les différences des origines ethniques et des confessions, préviendrait les conflits qui pourraient se susciter de telles causes, — et c'est aux conséquences, précisément, d'un conflit de cette nature que la science va prêter ses ressources meurtrières ! et c'est dans un tel conflit que le progrès humain risque de sombrer ! Elle est donc bien vivace, cette flamme de l'immémorial. Autrefois, qu'elle menace d'incendier le monde au XX^e siècle, — ou si c'est, au moment de s'éteindre, son suprême éclat qu'elle jette ? Craignons que l'incendie trouve, à se propager, trop d'aisance, çà et là couvant sous la cendre des siècles, et n'attendant pour éclater que le prétexte d'une étincelle. (Si bon qu'il soit de travailler à l'union sociale, il sera sage de constater que la société n'est pas mûre pour l'union ; la société : disons, l'Europe.) La Grèce et la Turquie sont, respectivement, où elles en étaient, peu s'en faut, au lendemain

de 1825 ; aujourd'hui comme alors, c'est à la tyrannie ottomane que les Grecs du Sud prétendent échapper. L'Islamite et l'Orthodoxe, face à face dans les Balkans comme aux bords de la Mer Noire, échangent des menaces. Les tronçons de la Pologne démembrée palpitent encore et se plaignent de la Russie. La Finlande réclame le droit de parler sa langue maternelle. L'Irlande dépouillée n'a point pardonné à l'Angleterre. L'Alsace-Lorraine reste déchirée entre la France et l'Allemagne. Et ici-même, dans cette pacifique et heureuse Belgique, qu'est-ce autre chose qu'une naissante guerre de races, la querelle des Flamands et des Wallons ?

Or, tandis que les hommes empruntent à l'histoire, on dirait, l'énergie mauvaise de divisions artificielles, la Nature aussi ranime les ferments et interrompt la prescription des fléaux. Hier, tout à coup, nous apprenions que la peste ravageait les Indes ; et voici que la lèpre aussi, cette ombre abominable de l'an mil, ramasse ses cliquettes en Islande et les agite à la face de l'Europe qui, jusqu'aux derniers jours, s'entêtait à faire la sourde oreille.

Quand je vous le disais qu'elle est bien d'actualité, ma rêverie vers le nord ! C'est le même drame, et — guerre du croissant à la croix en Crète, guerre à la lèpre en Islande — le décor seul est changé : mais doutez, ô ! doutez que l'horreur des armes soit plus intense que celle de l'épouvantable maladie...

Je ne sais donc si les cris de la haine, qui sonne du Sud, étoufferont la voix de l'amour, qui tâche à monter vers le nord. Mais je reste convaincu — avec les grands poètes — que le devoir d'action s'impose de haut, dans les rencontres décisives comme celle de cette heure, à qui réclama et pratiqua le droit de rêve : puisque, si nous n'y prenons garde (pour n'invoquer, même, qu'un égoïsme supérieur et bien compris) et ne nous décidons, dans l'incurie ou l'indifférence des gouvernements, à

agir nous-mêmes, nous n'aurons bientôt plus ni le lieu du rêve ni le temps. Ainsi pensait — s'il est permis d'invoquer ces grands noms — Byron, vibrant au nom de la *liberté* et, pour que la notion n'en fût pas perdue dans le reste du monde, lui donnant sa vie en Grèce. Ainsi pensait, et plus profondément, Shelley, et plus précocement, essayant de soulever au nom de la *justice* l'Irlande. — Qu'on m'accuse de me comparer, virtuellement ou de fait, à ces hommes de génie, rien, à l'ironie quelconque, de moi ne répondra, qu'un haussement d'épaule. Peu importe d'où vienne l'impulsion si elle est belle : ce n'est même pas moi, ici, qui puis m'énorgueillir de la donner ; je l'ai reçue d'un noble prêtre, — et son œuvre reste à lui, que j'essaie de servir.

Et seulement je pense : A un mal *artificiel*, ou qui n'a de causes que sociales et relativement immédiates, il ne manquera pas de « puissances » — soit dit jusqu'au calembour et j'entends « grandes » ou européennes comme d'éminentes individualités — pour coopérer, les unes, et, les autres, s'opposer, sans que le geste d'un particulier inconnu puisse, autrement que d'obéissance passive, hélas ! à son gouvernement, compter pour rien : c'est de la guerre que je parle ; au mal *naturel*, — bien qu'il ait des causes en partie sociales aussi : mais, dès qu'intervient, fût-ce sous les espèces du microbe, la nature, elle est seule — une voix obscure, si c'est celle d'une volonté éclairée et constante, peut susciter des obstacles. Puisque c'est de la lèpre qu'il s'agit, dois-je proposer autre exemple que celui du père Damien ? Il fut, inconnu, obscur, cette volonté éclairée et constante, qui s'employa au soulagement immédiat comme, prêtre, à la conversion catholique des lépreux, dans une autre île que l'Islande.

Celle-ci offre les éléments d'un merveilleux exemple : agir, là, par pitié — et aussi pour la justice et pour la liberté : le peuple, auquel des conquérants, qui se le

sont transmis comme une marchandise et pour de l'argent, ont pris sa religion, son industrie, son commerce et son gouvernement, ne souffre pas que de la lèpre. Mais... guérissons-le, d'abord ! — Et puis, comment nous tenir de dire à cette société si fière de ses progrès et qui va tout à l'heure vérifier ceux qu'elle fit dans la science et l'art du massacre : la modestie te siérait mieux, meurtrière deux fois, activement et passivement, qui tues les uns sans assurer aux autres la vie, orgueilleuse société civile à qui un prêtre, vaniteuse société industrielle à qui un poète (et, si non eux, personne !) jettent au visage le défi de laisser se perpétuer le mal que tu commets, le laissant s'accomplir et ne l'ignorant pas, là bas, dans les brumes froides du septentrion...

... L'Europe résonne du bruit des armes...

... Ma rêverie persiste vers l'Islande...

Lecteur ! il y a la lèpre en Islande ! Elle est bien ailleurs, il est vrai, elle est déjà un peu partout dans cette égoïste Europe qui la laissa trop longtemps prospérer dans les foyers qu'elle s'est choisis. Mais ailleurs il y a des léproseries où les lépreux sont isolés de la population saine. — Lecteur, lecteur belge, compatriote du père Damien, en Islande, les malades d'une maladie contagieuse et mortelle vivent de la vie commune. En 1848, le gouvernement danois a brûlé les léproseries de l'île. Il faut deux cent mille francs pour y bâtir une léproserie nouvelle. Aide-nous à les trouver !

CHARLES MORICE.

Les lecteurs désireux d'acquérir les mérites de la participation à une telle œuvre, sont priés d'envoyer leurs souscriptions, soit directement, soit par l'intermédiaire de *La Lutte*, à Mgr de Harlez professeur à l'Université, 6 rue au Vent,

à Louvain, qui les fera parvenir à Mgr Von Euch, vicaire apostolique au Danemark.

Mention sera faite dans la revue des souscriptions qui nous parviendront 15, Place Van Meyel, à Bruxelles.

LE CONGRÈS

des littérateurs catholiques jeunes à Gand.

Ce fut une initiative digne du succès qui la glorifia, celle de notre ami FRANZ SOUDAN, président de « *la littéraire* » des étudiants gantois. Et le dixième anniversaire du vaillant cercle estudiantin prétextait la réunion de tous les jeunes écrivains catholiques de ce pays, en un « *meeting* » où serait débattue l'*attitude des catholiques vis-à-vis des écoles littéraires modernes*.

Splendide, ami lecteur, ce congrès de jeunes, d'intellectuels, de croyants, rencontrés là, de Gand, de Louvain, de Bruxelles, de Liège et de Paris, et réunis par un commun Idéal de Beauté, groupés et serrés dans la marche vers le But identique. Quel témoignage de la vitalité du jeune catholicisme littéraire !

L'attitude du premier jour fut celle du frondeur qui lance encore dans les carreaux tant de fois crevés du *Muséum classique*, des cailloux irrévérencieux certes, pour les mamouths aussi vénérables qu'empaillés, dont la vétusté se conservait sans trop de trouble derrière ces carreaux lamentables.

Le premier frondeur fut l'organisateur même de ces deux journées sans oubli : FRANZ SOUDAN. C'est tout l'historique du modernisme catholique en art, qu'en son rapport point banal il nous remémore avec le secret orgueil sans doute de savoir que de son cercle littéraire d'étudiants gantois catholiques, voici dix ans, partit la première volée de pierres dans les carreaux du *Muséum classique*.

Le second frondeur fut POL DEMADE, qui tout en relisant des passages de ses articles ne cessa cependant de faire tournoyer sa fronde : Et vlan ! Boileau ! Et vlan ! Le Franc de Pompignan ! Et vlan ! Jean-Baptiste Rousseau ! Et vlan ! le R. P. Lintelo ! C'est le massacre des raseurs ! Un instant de repos où LÉON RYCX, de *La Lutte*, souhaite en l'exaltant, non, point la bêtise patriotarde, mais la littérature sainement patriale.

Puis les jets de pierre reprennent de plus belle. Le bouillant FIRMIN VAN DEN BOSCH, acclamé par le congrès — paraît à la tribune; et le David du modernisme catholique piétine avec orgueil le cadavre déjà putréfié du Goliath pionnesque. Sans pitié, il fonce à son tour sur le pauvre et R. P. Lintelo, auteur très ignoré d'une insane brochure qui voudrait défendre aux catholiques de louer le mérite littéraire des écrivains immoraux. Comme si tout mérite *par définition même ne méritait* pas la louange !

Maintenant l'ironie parachève ce que depuis une heure perpète la colère : l'assassinat du R. P. Lintelo S. J. et de sa brochure ridicule ; HERMAN DE BAËTS, directeur du *Magasin littéraire*, approuve le R. Père et ses collègues de l'enseignement, pour leur prosélitisme inconscient en faveur de nos tendances, à nous jeunes.

Ces gens là ont un tel talent de disséquer un pauvre auteur classique que la jeunesse en a bientôt la nausée et se tourne vers l'avenir plutôt que d'admirer *de force* les vieux poèmes ainsi mutilés ! Bien merci, messieurs les pions !

Mais l'attitude du second jour n'est plus négative. A entendre dans la soirée du samedi l'admirable conférence que donna aux congressistes le savant abbé FÉLIX KLEIN, de l'Institut catholique de Paris, sur l'*Idéal de l'écrivain catholique*, les esprits se sont élevés, et quittent les bas-fonds des polémiques stériles pour la discussion d'une attitude active. HENRY CARTON DE WIART, avec sa parole sûre, qui vibre fort, acclame les glorieux qui furent les artistes catholiques du XIX^e siècle : Huysmans, Bloy, Barbey, Hello, Villiers, Verlaine, notre exemple et notre orgueil. Ensuite Oscar HOMBERG, le sympathique et artiste directeur du *Sillon*, nous parla des vaillances qu'il faut à ceux là qui luttent à Paris pour l'Art, ayant la Foi.

Enfin GEORGES RAMAËKERS demande aux revuistes catholiques de faire mieux connaître la floraison splendide déjà, de leur art, aux artistes non croyants. Les derniers venus de la littérature sont, dit-il, la plupart, panthéistes. Que notre attitude, Messieurs, soit pour eux fraternelle. Comme les grands Poètes de jadis : les Prophètes du peuple de Dieu, comme Daniel et Ezéchiel, sachons vêtir de l'art des païens les Paroles de la Vérité. Les jeunes sans Foi se tournent aujourd'hui vers l'admirable vie rustique. Que les jeunes catholiques fassent comme eux et montrons leur que nous, mieux qu'eux, aimons la Vie et l'admirons. Montrons leur surtout qu'en célébrant les merveilles des campagnes et celles du firmament, c'est l'Artiste, dont ces merveilles sont le chef d'œuvre, qu'ils célèbrent ainsi dans leurs poèmes, et que, malgré peut être une volonté perverse, comme nous tous, parce qu'ils sont artistes, les voici obligés d'accomplir la devise qui est celle de *La Lutte* : « l'Art pour Dieu ! »...

Et les vœux émis par le congrès littéraire des catholiques jeunes à Gand furent ceux-ci :

I. — Le groupe littéraire des jeunes catholiques belges estime qu'il ne serait point sérieux de prétendre river les artistes et lettrés catholiques, soit dans leurs critiques, soit dans leurs écrits, à une formule d'art déterminée. Ils reconnaissent le Beau sous toutes ses expressions.

II. — Il est à souhaiter que, sans s'interdire toute virtuosité, ils s'occupent de faire servir leurs œuvres à la glorification de leurs croyances.

III. — Il est à désirer que l'enseignement catholique se pénètre de ces principes.

Vers la fin du banquet qui suivit — fête du corps après celles de l'esprit — FIRMIN VAN DEN BOSCH buvant à l'Art catholique tira la conclusion de ces assises littéraires : « La période est close, de tomber les vieux bonzes, ce qu'il faut : c'est œuvrer désormais. »

Et GEORGES RAMAËKERS, avant de s'en retourner à Bruxelles dire à ceux des collaborateurs de *La Lutte*, qui ne purent assister au congrès, toute la joie qu'il en rapportait, désira que par delà la frontière, un témoignage d'admiration fut envoyé, par le groupe des jeunes écrivains catholiques réunis à Gand, au noble et fécond artiste récemment converti : JORIS-KARL HUYSMANS. C'est l'abbé KLEIN qui

demanda lui même, aux bravos de tous, d'être le porteur de ce témoignage auprès de l'auteur de *En Route*. Enfin HENRY CARTON DE WIART recueillit pour le monument de Verlaine, l'auteur de *Sagesse*, plus de cinquante francs.

LA GLÈBE MÉROIQUE (1)

1798-1799

A EMILE VERHAEREN.

Devant sa maison, toute blanche sous son toit de paille verdi, le long de la route reliant Meldert à Diest, un homme à la tête chenue regardait au loin sur le chemin, dont les serpentaisons jaunes fuyaient vers les terres brabançonnnes.

Après avoir longtemps fixé ses yeux, toujours sur le même coin de l'horizon, il entra chez lui.

Ce vieux et une vieille, sa femme, causèrent d'un absent Leur fils. L'âtre brûlait en longues flammes, droites comme des flèches, parmi les volutes, qui, capricieuses d'abord, promenaient leurs blancheurs sur les bâches chantonnantes; puis s'évadaient brusquement par la cheminée. Les vieux tendaient au feu leurs mains tremblantes et, sur un ton de mélopée uniforme, exprimaient toujours les mêmes pensées.— Cette lettre apportée par un inconnu, annonçait pour aujourd'hui son arrivée, dit l'homme. — Voilà trois semaines qu'il nous a quittés, dit la femme.— Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé malheur, prononcèrent-ils ensemble.

L'homme sortit et son regard plongea dans les lointains.

Lorsque l'heure crépusculaire eut confondu les apparences, il rentra.

L'âtre ronronnait, et projetait contre les murs son ombre démesurément agrandie et tremblante. Sa fille et sa femme revinrent d'un pacage voisin, conduisant leur vache. Sa fille chantait une dolente chanson d'amour, en remisant la bête dans l'étable. Pendant ce temps la vieille vint retrouver le vieux.

— Tu n'as rien vu, tu ne sais rien ?

— Rien.

(1) D'une suite d'épisodes, sous ce titre.

Tous trois à présent, devant le feu, étaient muets. Les parents tendirent leurs mains tremblantes à la flamme, et la fille rêva triste ou sourieuse.

La vieille se leva, poussa la porte, fit quelques pas sur la route, ouvrit les bras.

Deux cris.

— Mon fils !

— Ma mère !

Il conta ses pérégrinations sous son ancien vêtement de labour. La soutane l'aurait trop vite désigné aux fureurs jacobines. Il conta ses marches et contre marches pendant deux longs jours. Une fois, la rencontre d'un corps français, et sa fuite à travers bois, dans la crainte d'être reconnu. Ensuite l'apparition des paysages qui lui étaient familiers ; alors la joie de les revoir décupla ses forces. Et Dieu avait protégé son ministre, et lui avait voulu le bonheur de bénir l'union d'une sœur et d'un ami. Il dit enfin les exploits des Patriotes, leur marche triomphale sur Termonde, la prise de cette ville. Les victoires d'Audenarde, Alost, Lierre, Herenthals. La délivrance était imminente. Lui-même avait combattu, faisant le coup de feu contre les anti-chrétiens et confessant ses compatriotes, les braves dont l'âme avait reçu l'éternelle récompense.

Le vieux, avivé par le récit, s'était levé dans un élan martial, et arpentait la chambre avec de grands gestes enthousiasmés.

La vieille avait saisi les mains de son enfant, et ses yeux brillants de larmes fixaient avec fierté le prêtre.

La sœur mêlant à sa tendresse fraternelle l'égoïsme des amantes, l'entoura de ses bras, et rougissante, murmura : Tu nous béniras demain, à midi, ici même.

Enclose, au milieu des silences, la petite maison blanche célaît alors, malgré le malheur des temps, l'effusion heureuse de natures vaillantes. La vie entretenue par les efforts constants de leurs bras travailleurs, avant l'asservissement du pays ; à présent les bras valides voués à la défense de leur Credo. C'était toujours le combat. La vie agissante sans cesse, la vie fière qui lutte, qui peine, avec la vision de la nécessité du devoir qu'on n'oublierait pas ailleurs, lorsque la terre

pitoyable s'ouvrirait pour les corps appelés enfin au long repos. Bien des tristesses s'évanouissaient au plus profond des mers d'oubli, à cause des seuls moments dont le baume cicatrisait de cruels souvenirs.

Le prêtre narra, encore, les événements de la guerre. Il était seul maintenant avec son père. Le vieillard ne tarissait pas en question. Il voulait réentendre tel fait d'armes ; il s'associait, optimiste, aux espoirs de son enfant. Malines enlevée aux républicains, et c'était là une nouvelle presque sûre, mais alors les citadins aussi allieraient leurs efforts à ceux des paysans. Et n'était-ce pas leur défection qui retardait le moment décisif. Son esprit probe voyait enfin la bonté de leur cause gagner les sympathies de ceux des villes, et faire honte à l'inaction de la noblesse. Leur confiance s'épanouissait sous un soleil d'espoir en l'infinie Justice. Le fils immobilisa son regard vers la fenêtre qui s'ouvrait sur les champs.

— Déjà le jour, père.

Le paysage s'offrait dans une lumière mouvante depuis un instant, et des remous de clarté pourprée s'avançaient sur les campagnes par flots entreheurtés. Puis la marée des ténèbres épaississait l'ombre, jusqu'à la nouvelle vague ignivome qui déchira la nuit au loin. Des pans de fauves lueurs dallaient immensément la plaine, et ce jour fantastique, aux rayons sanglants, alarguait maintenant à l'infini.

Au dehors, des cris. Le village sinistre vivait une vie affolée. Les hommes, les femmes, les enfants, levaient des bras rigides vers l'énorme brasier, découpant son circuit de flammes sur l'Est. Les bois de sapins étaient en feu. L'incendie gagnait toujours. Le reptile déroulait ses anneaux de chaque côté de l'horizon. Et son souffle éruptant les fumées, ou jaïeteuses ou d'albâtre, s'entendait, semblable au halètement de forges gigantesques. Un dais nacarat vibrat sous le ciel, et le village vivait dans son éclat rouge.

Des cris, la folie qui s'imprime dans les têtes devant l'épouvantable. La course sans but dans le délire des perceptions, et toujours la bête saignante soulevant ses flancs crépitants et figeant les consciences. Ensuite une subite et secrète poussée, et les primitifs du terreau s'enfuient, dévalent vers Diest, vers la ville voisine, enfouie à l'Ouest dans les suies de cette nuitée. Sourdement les pas tassent le sable de

la route, et les souffles s'exaspèrent. Puis une horrible plainte. Une autre. Encore une autre. Sourdement les corps s'affaissent, et les souffles pleurent. Puis des plaintes, toujours des plaintes. Sourdement les paysans sont abattus, et les souffles meurent. Les souffles meurent.

Sous la suée de cette besogne de bouchers, les républicains frissonnent, et nul mouvement n'agitant plus le suaire noir recouvrant les corps, ils partent silencieux. Les crimes du soir — l'incendie de la forêt coupant toute retraite aux villageois du côté du Limbourg, le guet-apens prémédité — martèlent de remords leurs âmes confuses.

Un homme se leva parmi les terriens enchevêtrés.

Il passa sur son front humide, le geste vague de la main effleurante. Et son esprit se rémémora l'évènement. Chancelant il marcha au milieu des rustauds pitoyables, se baissant, se relevant, après avoir tracé au dessus des têtes le signe qui pardonne. Étaient-ils donc tous morts ? Il eut un sanglot, le cœur crispé par un émoi affreux. Son père gisait devant lui, immobile, mort. Une prière absolutoïre arda ses lèvres ; il dégagea le cadavre, et ses bras remuèrent un jeune homme encore vivant. Le prêtre reconnut le fiancé de sa sœur.

Des voix errantes appelaient ceux qui étaient couchés là. Les femmes, restées tout à l'heure au village, accouraient, se buttaient aux paysans assommés, et leurs pleurs traînaient sur la plaine.

Près du prêtre s'agenouillèrent sa sœur et sa mère. La vieille ne geignait plus.

Lorsque la jeune fille eut vu les yeux de son amant s'irradier encore d'une vie furtive, elle approcha ses lèvres de la bouche blêmie de l'adoré, et leur passion communia dans la mort. Son bras soutenait la tête du moribond. Le prêtre bénit leur mariage. L'épousée s'étendit à côté de son époux. Ce fut leur nuit de noces.

GEORGES VIRRÉS.



La Résurrection de la Vie.

Je crois en la résurrection de la chair.

LE SYMBOLE DES APOTRES.

*O ! ce bonheur à mon réveil
d'avoir eu naître
de ma fenêtre
le grand oeil d'or du bon soleil !
O ! le bonheur de ce réveil
dans ma chambre toute en lumière :
O ! la ferueur de ma prière
devant mon vieux Christ de vermeil !*

*Des jours sans fin il a fait gris
et tu croyais mon pauvre esprit
que pour des jours et pour des mois, des mois encor,
ton beau soleil d'or était mort.
Mais fête mes yeux ! et fête mon corps
et fête mon âme !
Dans l'azur brille à toutes flammes
comme jamais il n'y brilla
notre soleil — Alleluia !*

*L'affreux hiver avec son froid qui mord
l'affreux hiver enfin pris de remords,
comme un loup vers son trou s'est enfui vers le Nord.
Finis les ciels gris, les soleils frileux
voici le ciel bleu !
où, neuves, flamboient
la vie et la joie
dardées vers la terre en déluges d'or.
Et les arbres noirs et tous nus encor
qui jettent vers Dieu leurs bras en détresse,
les arbres sont pleins
de chants cristallins
d'oiselets en liesse.*

*Que c'est beau la vie
soudain résurgie
de son long sommeil
aux rayons féconds du nouveau soleil !*

*Et pourtant, plus joyeux, plus beau
sera pour nos corps le réveil
après le sommeil du tombeau !*

GEORGES RAMAEKERS.

LE FUSEAU, LA NAVETTE ET L'AIGUILLE.

CONTE DES FRÈRES GRIMM

Il était une fois une fillette qui était encore toute petite quand ses parents moururent. Mais au bout du village, dans une maisonnette isolée, habitait justement sa marraine, une bonne vieille femme qui, malgré ses yeux tout usés, gagnait encore sa vie à travailler du fuseau, de la navette et de l'aiguille. Elle accueillit l'enfant délaissée, l'éleva dans la crainte de Dieu et petit à petit, lui apprit son métier.

La fillette avait quinze ans quand un jour, l'aïeule tomba malade et l'appela près de son lit pour lui dire :

« Chère enfant, ma fin approche, je le sens bien. Je te laisse en mourant ma maison qui t'abritera du vent et de la pluie ; et une navette, mon fuseau et mon aiguille. » Puis, lui imposant les mains sur la tête, elle la bénit. « Conserve Dieu dans ton cœur, lui dit-elle encore, et je te prédis que tout ce qui t'arrivera te sera pour le mieux. »

Là-dessus, ses yeux se fermèrent. Quand on la porta en terre, la jeune fille, derrière son convoi pleura bien amèrement, et lui rendit pieusement les derniers devoirs.

Depuis lors, elle demeurait toute seule dans la petite maison. Elle était parfaitement sage. Elle s'occupait le jour entier à filer, à tisser, et à coudre ; et à propos de chaque chose qu'elle faisait, se réalisait l'heureux présage de sa feue marraine.

Le lin, dans sa chambre, semblait se façonner tout seul. Et dès l'instant qu'une pièce de toile ou un carré de

tapis étaient tissés ou une chemise cousue, un acheteur ne manquait pas d'arriver pour la payer bon prix sans marchander. Aussi jamais ne connut-elle la misère ; et l'on dit même qu'elle s'y prenait si adroitement, qu'il lui restait souvent, dans la poche, de quoi aider de plus pauvres qu'elle.

Or, en ce temps-là, le fils du roi s'était mis en voyage à la recherche d'une fiancée. On lui avait défendu d'en prendre une pauvre ; et une riche, il avait dit qu'il n'en voulait pas.

« Pour femme, répétait-il, je veux celle qui sera à la fois la plus pauvre et la plus riche. »

En arrivant au village de la fillette, il demanda donc, ainsi qu'il avait coutume de le faire partout où il passait, qui, ici, des jeunes filles, était la plus pauvre et la plus riche. On lui eut vite indiqué la plus riche ; la plus pauvre, dit-on ensuite, c'était la fillette d'une petite maison tout au bout du village.

La demoiselle de qualité était assise sur le pas de sa porte et dans ses plus beaux atours, quand s'approcha le fils du roi. En le voyant, elle se leva, s'avança de quelques pas et lui fit sa plus gracieuse révérence. Lui la dévisagea et sans dire un mot, poussa son cheval plus loin.

Il arriva devant la cabane de la petite ouvrière, qui n'était pas sur son seuil, mais à l'œuvre dans sa chambre, Il arrêta son cheval et étendant sa main au-dessus de ses yeux, il vint voir, à la fenêtre toute brillante du clair soleil, la fillette assise à son rouet et qui filait.

A cet instant justement, elle levait doucement les yeux car elle sentait bien que le fils du roi la regardait. Elle devint fort rouge, puis encore plus rouge, baissa les yeux et continua de filer. Si le fil, cette fois, fut bien régulier, je ne le sais pas ; mais je sais bien qu'elle fila très vite, très vite, jusqu'à ce que le prince fut parti. Alors aussitôt, elle courut à la fenêtre.

« Dieu ! qu'il fait chaud dans cette chambre », dit-elle en l'ouvrant.

Mais à la vérité ses yeux suivaient le cavalier ; et ils le suivirent jusqu'à ce que le bout des plumes blanches de son chapeau eût disparu à l'horizon. Alors s'étant assise, elle se remit à filer. Un vieux refrain que sa marraine chantait jadis en travaillant, lui revint sur les lèvres et elle se mit à chanter :

*« Fuseau, fuseau, cours au dehors,
Et guide un fiancé vers notre maison. »*

Devinez ce qu'il arriva à ces mots ? En un clin-d'œil le fuseau avait glissé de ses mains et franchi la porte ; et lorsque, revenue de son étonnement, elle s'élança pour le rattraper, il était déjà au milieu des champs, bondissant en laissant derrière lui, sur le sol, traîner un étincelant fil d'or. Il eut bientôt disparu ; et quand il eut dévidé le fil de sa fusée, il se trouva devant le fils du roi.

« Que vois-je ? s'écria celui-ci. Un fuseau qui me fait des signes et veut m'indiquer le chemin ? »

Il fit donc demi-tour, et revint en courant tout au long du fil d'or.

Cependant la fillette s'assit à son métier, et pressant sa navette, elle se mit à chanter :

*« Navette, navette, tisse bien serré
Et amène, dans la maison, le fiancé. »*

Et voilà qu'aussitôt, la navette frétille dans sa main, d'un saut franchit la porte et devant le seuil, commença à tisser un tapis plus beau que tout ceux qu'on avait jamais vus. Il était bordé de lys et de roses arrangés en guirlandes entre lesquelles sur un fond de fin sable doré, couraient de longs rameaux de verdure tressée. Là jouaient des lapins et des lièvres ; des daims et des cerfs passaient leurs têtes aux doux yeux ; et des oiseaux au plumage multicolore, volaient au haut des branches et l'on croyait les entendre chanter. Et la navette courait de droite et de gauche sans s'arrêter, et

sautait si agilement que ces belles choses paraissaient surgir de la terre.

Or, voyant sa navette échappée, la fillette avait pris son aiguille et s'était mise à coudre en chantant :

*« Aiguille, aiguille fine et pointue,
Fais, pour le fiancé, ma maison jolie. »*

Et voilà que l'aiguille, à ces mots, prit son vol en zigzaguant d'un côté à l'autre de la chambre, luisante et vive comme l'éclair. Si bien que mille petites mains invisibles semblaient travailler à couvrir les tables et les bancs du drap le plus fin ; à garnir les chaises du plus moelleux velours ; et à pendre aux fenêtres, les rideaux de la plus belle soie.

L'aiguille finissait justement son dernier point, quand la fillette aperçut par le carreau, les plumes blanches du prince que le capricieux fuseau avait guidé vers elle. Il descendit de cheval plein de grâce et de légèreté et, sur le tapis qu'avait tissé la navette, il marcha vers la petite maison. Et il vint jusqu'au milieu de la chambre où la fillette, en ses modestes vêtements, souriait brillante et fraîche comme une rose dans les buissons.

« Tu es la plus pauvre, lui dit-il, mais tu es la plus riche. Viens avec moi ; tu seras ma fiancée bien-aimée. »

Elle ne dit pas un mot mais lui tendit la main. Alors il lui donna un baiser et la prenant dans ses bras, il la porta sur son cheval. Il la conduisit au palais du roi et leurs noces eurent lieu peu de temps après au milieu de grandes réjouissances.

Le Fuseau, l'Aiguille et la Navette sont gardés dans la tour même des trésors de la couronne et on les tient encore dans le plus grand honneur.

LOUISE ET LOUIS DELATTRE.
traduct.



PAGES D'ENFANCE.

(SOUVENIR)

A l'ombre du vieux châtaignier s'élève ma chaumière : portes et volets couleur d'espérance. Tout au tour une vigne la décore de ses ombres tremblotantes, pailletées d'or au soleil.

A cette petite fenêtre sous le chaume, j'ai écouté souventes fois le pépiement des moineaux ou le jagement des roseaux avec le vent, le vent qui valsait dans les feuilles blanches du grand saule là-bas incliné vers l'étang. Alors la peur me prenait parfois et j'appelais ma mère.

Ma mère ! ô, je l'ai tant aimée dans ma vie que je ne saurais dire comme elle est ! Et voilà qu'elle vizait les yeux tout inondés de son âme !.....

Mais le coq avait battu des ailes et soudain, des fermes aux chaumières, des chaumières au château, des chants clairs répondaient à des échos claironnants.

Alors avec de grands yeux je regardais le coq de l'église et ma mère disait : « Il est trop près du ciel pour l'entendre d'ici ! »

Et puis je m'en allais par les sentiers sablonneux, par les dunes et les bruyères vers les prairies pailletées de boutons d'or.

Et les hirondelles frôlaient les fleurs de leur vol et les mouches d'or effrayées s'envolaient en bourdonnant, des liserons aux roses, du thym à l'églantier.

Et là-haut le ciel résonnait des trilles joyeux des alouettes au soleil et puis les arbres chantaient et la moisson aussi.

Et moi je courais toute la journée des dunes à la bruyères, des oiseaux aux papillons.

O ! les beaux papillons bleus avec leurs papillonnes tournoyant deux à deux autour des fleurs, qui les regardent voler si haut au dessus d'elles !

Et puis arrivait le soir :

Alors c'était la lune, la lune qui me suivait et je pensais à un nénuphar blanc au grand étang du bon Dieu.

Et les lampes s'allumaient perçant les ombres de longues aiguilles d'or, tandis que ci et là sur la couronne carminée de quelque pâquerette, un cer luisant pointait.

Alors les chiens bergers frétilant de la queue venaient et allaient

au milieu des blancs moutons qui lentement s'en retournent en des files et des files tout le long de leurs ombres enlinceuillées de lune.

Et comme eux je revenais à la chaumière près de l'étang aux moires éteintes d'où sourdent maintenant avec les ombres blanches des cygnes endormis les étoiles du ciel à longues traînes argentées.

J'appelle....

Et parmi les nénuphars un rayon lumineux se ride dans l'étang.

La porte s'est ouverte, et c'est elle qui est là !

Bientôt couché sur ses genoux le front appuyé sur son sein, j'écoutais chanter à travers l'immensité de son cœur une voix mystérieuse, une hymne sans parole: quelque chose comme la cloche qui tinte à l'heure où le vent dans les sapins noirs soupire sa prière vespérale.

Elle me disait des paroles ingénues et profondes. Mais j'étais si petit et mon âme, comme la lampe qui brûlait devant la bonne Madone de la cheminée, restait suspendue à ses lèvres sans comprendre ce qu'elle pouvait me dire de si tendre et de si doux.

Et cette voix à la longue se confondait avec le chant prophétique des tilleuls, ces harpistes de ma Campine, toujours pleurant, toujours chantant autour de nos chaumières.

Et tandis que j'écoutais encore il me semblait que la bonne Madone s'inclinait dans sa robe blanche comme pour couvrir ce rêve de son manteau de ciel.

JOHAN NILIS.

LE GARDE.

A LOUIS DELATTRE.

La nuit étend sa paix et son silence sur la forêt engourdie par l'hiver et couverte de neige, la lune pâle luit au fond du ciel étoilé et teinte toutes choses de blanche clarté.

C'est nuit de Noël et l'on veille chez Sander le garde du bois. La bonne lampe et le feu flambant dans l'âtre rougeoient les carreaux et allument d'ardents reflets dans la clairière.

Sander fête Noël en famille. Ses petits enfants lui

grimpent sur les genoux ; le grand père est content d'être assis chez lui, entouré des enfants de ses enfants. Le plus jeune fouaille dans sa longue barbe grise, en riant d'un rire sonore et perlé.

Il regarde sa fille qui, discrète, met le couvert pour le repas. Lui, qui a passé tant de nuits dehors, dans la froidure, sent tout le charme d'avoir bien chaud, d'être chez soi, près des siens. un soir de Noël.

« Allons, père. c'est servi ».

Il poussa sa chaise vers la table, otant son béret, il ébaucha le geste divin.

C'était un rude gaillard que Sander ; vrai, lorsqu'il faisait sa tournée les braconniers n'étaient pas à l'aise ; haut de six pieds, fort comme un Titan, il était le plus doux des hommes et jamais du vivant de son gendre — mort depuis trois ans aux semailles dernières — une parole mauvaise ne s'était échangée entre eux.

Après le souper se levant de table, il alluma sa pipe et son rêve s'envola avec la fumée...

« Père, regarde donc ».

Les enfants fêtaient Noël et dans un coin, chantaient autour d'un sapin fraîchement coupé et chargé de petites bougies rapportées de la ville ; dans la place s'épandait une odeur de résine comme si toute la senteur des sapinières était entrée là, avec ce petit arbuste.

Le grand père, tout heureux regardait.

Les voix fraîches des enfants chantaient en cœur une vieille chanson du terroir :

« Och ! het Kindje is geboren

« In den stal van Bethleem.

« Och ! het Kindje is geboren....

Le garde riait à sa fille. la mère à ses enfants.

Les voix fraîches chantaient le lied, la danse des petits sabots claquait. Un relent de résine et de cire planait dans la tiédeur.

Ils trillaient la vieille chanson au rythme des petits sabots :

« Och ! het Kindje is geboren... »

Un coup de feu retentit sourdement, dans le lointain, puis un autre plus rapproché.

Le front de Sander se rembrunit :

« Voilà qu'on braconne, dit-il; il n'y a que « Zwarte Sus » pour faire cela maintenant. Allons, les enfants ne restez pas trop tard. — Fille va coucher aussi.

— « Non, père, je resterai jusqu'à ton retour.

— « Comme tu veux.

Marie, inquiète et suppliante, regardait son père ; lui, attendri comme jamais, l'embrassa longuement. — Il y avait une gêne dans ce départ...

Il mit son feutre, prit son manteau, des cartouches et le fusil en bandoulière, il sortit.

C'était l'homme du Devoir.

* * *

Maintenant, la neige tombait comme une pluie de duvet blanc. Le sommet des sapins se drapait d'hermine, la lune noyée dans des nuages d'ouate ne dessinait plus que des ombres vagues.

Sander marchait d'un pas assuré connaissant tous les recoins de sa forêt. Il alla vers une chênaie où sûrement il croyait trouver Sus. C'était un braconnier de profession, un pire repris de justice. Le garde marchait sans crainte lorsque tout à coup, devant lui, il aperçut une forme sombre errant dans le taillis. C'était Sus, il l'avait reconnu à sa démarche bancale.

Prêt à tout, doucement, il arma son fusil.

L'homme n'avait plus bougé et semblait attendre.

Sander, brusquement, sauta devant lui, sous un rayon de lune. « Sus » dit-il.

L'homme sacra un juron et épaula. Sander en avait fait autant.

Une détonation simultanée retentit dans les bois et dans la cabane, là bas, Marie frissonna.

Deux corps tombèrent, l'un, dans un spasme de blasphèmes ; l'autre, sans une plainte.

Le braconnier était mort, Sander agonisait ..

Mais il ne devait pas mourir encore. Péniblement l'homme fort naguère se releva sur les genoux. Il avait le visage labouré de gros plombs ; le sang dégulina de ses blessures et se figeait sur sa face, colorant la barbe blanche de ses caillots hideux.

Il resta là, atterré, sentant que s'en était fait de lui, qu'il allait mourir.

Et dans cette nuit sanglotante, anniversaire de la nuit rédemptrice d'il y a dix-huit siècles, commença dès lors la lutte inégale de l'Homme contre la Mort.

Il s'arcbouta, anhelant, sur son arme et tout debout, se dressa. Il fut sur le point de faillir... Il allait, la tête remplie de fièvres, sentant sa fin inéluctable.

Il marchait vers sa cabane prochaine ... Marie. .. les enfants....

Il heurta la tête au tronc d'un hêtre, pantelant, sans forces, épuisé, il tomba....

Le ciel pleura une étoile sur cette agonie, toutes tremblotèrent un instant comme des yeux mouillés de larmes....

Marie était inquiète au logis, elle n'avait laissé partir son père qu'avec peine ce soir. Elle avait comme un pressentiment de malheur... Qu'était-ce que ce formidable coup de feu de tantôt? Anxieuse, elle n'osait sortir...

Et là-bas, Sander se mourait sans une plainte.

Il ne chasserait donc plus dans sa forêt, lui, l'adroit tireur. Misère de sa vie !

Eh bien, il luttera encore. Il mourra soit, mais chez lui.

C'était une scène d'apocalypse que de voir sous la clarté lunaire ce corps veule, exténué, ramper sur le sol en laissant derrière lui une trainée de sang sur la neige!

Il luttera toujours, il arrivera quand même....

Il se releva livide, râlant, hoquetant la mort dans une quintessence d'efforts, il saisit le loquet, et entra.

Il entra rouge comme un bourreau. la figure en sang ; on eut dit quelque spectre revenant des Gémonies. Marie, à sa vue, eut un cri : « Mon père ! » et tomba évanouie.

Il entra et la tempête avec lui qui souffla la lampe.

Sander parla, sa voix creuse retentit en appel désespéré : « Enfants, je vous bénis... Dieu... pitié! »

Il s'affala, le crâne ouvert, sur les carreaux, dans un coin.

Le petit sapin lui fit un dôme de verdure, les petits cierges pleurèrent des larmes blanches dans les ténèbres...

Le feu s'est éteint dans l'âtre, Marie est toujours évanouie, la cire larmoie ses derniers pleurs, un relent de résine plane, le vieux Sander auréolé de sang dort à jamais !

De la pièce contigue fuse une voix d'enfant, douce comme une voix d'oiseau. Elle chante, en rêve, très calme, le naïf refrain du moyen âge :

« Och ! het Kïndje is geboren

« In den stal van Bethleem...

PAUL MUSSCHE.

LES LIVRES.

PAUL ARDEN. *VIEILLES AMOURS*. (H. Lamertin, éditeur. Bruxelles).

Décidément les succès de M. Paul Arden l'empêchent de dormir, et c'est tant mieux du reste. A peine l'avions nous suivi *Par les Chemins*, souvent avec quel plaisir ! qu'il voulut nous révéler l'âme des *Enfants*, et le charme de ces pages nous enveloppait encore de son atmosphère lyriale, lorsqu'arriva son dernier volume *Vieilles Amours*, un roman cette fois. Disons le tout de suite : Paul Arden a de nouveau triomphé. La difficulté vaincue n'était pas minime cependant. Promener, au travers de deux cent cinquante pages, les tendresses grisonnantes — mais combien profondes — d'une vieille fille pour un jeune homme, dont elle se croit aimée ; étudier finement cette psychologie d'un cœur sur le retour, sans effleurer le grotesque ni provoquer la fatigue du lecteur ; voilà ce que le romancier a su réaliser sans cesse avec un égal bonheur. Delphine Fousseret, l'automnale amante, nous incitera à partager les émotions de sa pauvre âme sympathisante tant il est vrai que l'amour, lorsqu'il s'érige sincère, force toujours les respects. Il

mèlera ici à un peu de bonheur beaucoup de douleurs, et la fuite des illusions de l'héroïne vers les lointains de l'irremédiable, vous étreindra, bien que cette passion vive dans un cœur vieux d'années, mais où croît la fleur d'amour. Celle-ci sans âge, à perpétuité.

Le récit est baigné dans la sereine ambiance des paysages arlennais, vus et rendus par un artiste, auquel n'échappèrent pas des observations de mœurs locales qui étendirent le sens de son livre.

M. Paul Arden — cet officier écrivain — nous annonce un journal personnel : *Au bon temps des consignes*, et une nouvelle suite de contes. C'est plus qu'il n'en faut pour qu'on devienne militariste.

G. VIRRÈS.

MAURICE LE BLOND. *ESSAI SUR LE NATURISME*. (Collection du *Mercur* de France.) En cet *Essai*, qui débute par une revendication, peut être plus tapageuse que justifiée, « du droit à la jeunesse », Maurice Leblond, qui a du talent, comme critique, nous initie aux antipathies, aux sympathies, de ce groupe, assez indécis, de *jeunes* qu'il baptisa *naturistes* et dont il est lui le Prophète tandis que son ami le bon poète St. Georges de Bouhéliier en est l'*Allah* incontesté. Dans leur admiration de la nature rustique et contre les préciosités verbales; la littérature artificielle d'avant-hier et la théorie stérilisante de « l'Art pour l'Art », les *naturistes*, puisque *naturistes* il y a, sont d'accord avec les jeunes catholiques belges. Mais basant hélas sur la misérable philosophie panthéiste leur vouloir esthétique, eux emprisonnent dans les bornes du monde visible et sa matérialité l'envol de leurs âmes d'artistes !

Pour nous, catholiques, l'espace où peut voler librement notre Rêve n'est limité que par l'Infini, car la Foi et l'Espoir sont en nous d'une vie sans fin et consciente dans un ciel plein de joies, peuplé d'Anges, illuminé de Dieu.

Que sincèrement, tout artiste soit juge : Laquelle de ces deux croyances est la plus élevée, la plus propice aux créations du Poète ? Est-ce la catholique, qui ouvre à notre Rêve tout le monde surnaturel et lumineux ? Est-ce la panthéiste, qui le ferme à jamais pour lui ?

EUGÈNE MONTFORT. *SYLVIE OU LES ÉMOIS PASSIONNÉS*. (Collection du *MERCURE DE FRANCE*.) St-Georges de Bouhéliier préface cette œuvre de début d'un « *naturiste* », qui, s'il se rapproche par son excès d'exclamations d'Henry Van de Puute, peut pourtant se voir cité — tout à son honneur — après HENRY BATAILLE, FRANÇOIS JAMES, HENRY GUÉON ; C'est, bien que personnelle dans son rendu, la même affection des choses de la vie familière, la même douceur, la même fraîcheur, sans peut être un sens aussi minutieux des nuances.

« Ah ! quel délicieux bonheur qu'une simple solitude dans une chambre close parmi toutes ces choses familières ! Quel délicieux bonheur avec tes yeux qui me regardent ! » Ainsi se résume le livre d'EUGÈNE MONTFORT.

ALBERT FLEURY. *SUR LA ROUTE*. (Librairie de l'Art indépendant.) Quant ce Poète publia, en 1895, *les Paroles vers elle* il dirigeait la *Renaissance Idéaliste*. Lui aussi, depuis, s'est parait-il « converti » au « *naturisme* ». Il y a ici de nombreux poèmes, mais dont après le charme de lecture, on ne retient que quelques très beaux vers, sans nulle impression d'originalité :

Nous sommes las ! nous sommes las !
Trop de rêves nous ont déçus...

Au loin, les cathédrales nostalgiques
Ont tenté nos espoirs dans les soleils couchants
Avec leurs tours et leurs vitraux gothiques
Et la gloire de leurs cantiques triomphants.
Et la toute splendeur des songes catholiques
Ont tenté nos espoirs dans le soleil couchant.

Mais à présent le panthéisme a soufflé sur les espoirs du pauvre poète et c'est la matérialité anti-artistique du *Cantique à la chair*, dans la ténèbre de l'incroyance où se cherche en vain le Soleil !

Aux prochains : *Les Rancunes* de GEORGES BOSTERHAUT. — *Les Heures Claires* de VEI:HAEREN. — *A eux deux* d'ANDRÉ RUYTERS. — *Les Congrès des Religions* de l'abbé CHARBONNEL. — *Le Noël des femmes* de PAUL GERMAIN (Bibliothèque du *Libre Journal*). — Fables d'EDOUARD DUCOTÉ. — *La légende Blasphémée* de GEORGES PIOCH. — *Une âme sacerdotale : l'abbé FÉLIX KLEIN* par JOSEPH SOUDAN — *Extrait du SILLON* (revue catholique de France) par FRANCIS BOHAN. — *Maîtresses d'Esthètes* par WILLY, etc.

G. RAMAËKERS.

CA & LA

Esprit français : De la « Revue Septentrionale » cette critique littéraire :

- * — Dis un peu, pour une fois, monsieur le Français quoi c'que vous peases de la *Nuit Rédemptrice*, avec des images et des vers de M. Ramaekers ?
- Rien, monsieur le Belge, parce que ça est de l'art pour Dieu.
- Allait, allait, qu'est c'que ça est de l'art pour Dieu ?
- *De l'art pour Dieu, c'est de l'art que Dieu seul comprend* ; alors vous comprenez que je n'y dois rien comprendre.
- Merci bien, sais-tu, monsieur le Français.
- Il n'y a pas de quoi, monsieur le Belge, à votre service. *

(TEXTUEL.)

* * *

Le paysagiste Willem Delsaux, retour de son séjour d'hiver au château de Percy, a peuplé son atelier de nombreux ciels tumultueux, d'arbres nus et d'efforts de neiges, dont un surtout perpétue le silence de la terre morte et tout en blanc comme les morts. Toutes ces œuvres sont traitées avec ce brio vigoureux et sommaire qui est la caractéristique de Willem Delsaux....

* * *

Au prochain compte rendu du Salon de *La Libre Esthétique*, et *Chronique musicale* par notre collaborateur ERNST DELTENRE.

* * *

Le no d'Avril contiendra des pages de tous les rédacteurs attitrés de *la Lutte*. Il y sera encarté un supplément illustré.

Ce no contient 10 pages de supplément. Le prochain no d'Avril et les suivants seront de TRENTE DEUX PAGES. Nous ne doutons pas qu'à seconder notre effort d'Art et de Foi, nos amis soient disposés fermement.

Tous ceux d'entre eux dont l'abonnement se renouvelle à partir de ce mois, non seulement feront bon accueil à la quittance qui leur sera présentée, mais considérons qu'il leur incombe d'amener de nouveaux abonnés à LA LUTTE, qui deviendra ainsi, plus encore, leur revue.

Nous rappelons que *la Lutte* admet la libre discussion de toutes les tendances et de tous les avis en matière d'Art. La Rédaction se réservant d'apprécier si elle le juge oportun.

LES REVUES.

LE SPECTATEUR CATHOLIQUE. (Janvier). Première année, n° 1. Parution bien prometteuse d'avenir glorieux. D'allures plutôt philosophiques, donc graves, notre nouveau confrère s'adresse aussi aux artistes par des œuvres d'art apologétiques remarquables, telles : *De la musique intérieure* du poète VICTOR KINON, et *Pour Jésus* d'ALPHONSE GERMAIN, où ces chrétiennes paroles : " *Le fidèle en puissance d'écrire se doit d'œuvrer au moins un volume à la gloire de Notre Seigneur ; bellement énoncé, le Verbe ne reste jamais sans effet. et un traï croyant recevra toujours l'inspiration nécessaire pour magnifier le Très-Haut.* "

Et cette page remarquable d'ADRIEN MITHOUARD : " *Que la Beauté est religieuse.* " Et cette traduction par REMY DE GOURMONT du *Cantique de la nuit obscure de l'âme* qui, bien que composé par UN SAINT (Juan de la Crux), n'en scandaliserait pas moins l'immense majorité des catholiques dont la pruderie est toujours encore janséniste. En outre de peut être trop nombreuses notules, intéressantes certes, par l'actif directeur du *Spectateur catholique* : Edmond de Bruijn.

LA TRÈVE DIEU. (Janvier). Le Directeur Yves Berthon déclare en ce numéro initial et très bon, que les écrivains de la nouvelle revue *La Trêve Dieu* " *conserrent de la Divinité la notion qu'en avaient les Artistes pieux du Moyen-Age dont le génie secondé par cette sublime vertu : la Foi, fit lever la floraison d'Art, unique, qui toujours émerveillera les Voyants.* " Des vers de Marcel Béliard, Antoine Sabatier, Olivier de Gourcuff, Amédée Pigeon, Henry Mériot qui signe un beau poème : *Pour l'Âme Vierge* qui contient de tels vers :

*Vois, c'est pour toi que Dieu fit l'éternel Printemps,
Il a repeint pour toi ses fresques infinies...*

LE MAGASIN LITTÉRAIRE du 15 Février publie de son sympathique directeur HERMAN DE BAETS : *Confetti* et de notre vaillant ami JOSEPH SOUDAN : *Une âme sacerdotale : l'abbé Félix Klein*, dont nous reparlerons.

LA REVUE BLANCHE a fait une enquête " *sur l'influence des lettres scandinaves* " et publie en son n° du 15 février les réponses des écrivains les plus divers. FRANCIS VILLÉ GRIFFIN y insère deux *dédicaces* : à de Régnier, à Verhaeren et PAUL FORT des *Ballades de la mer.*

Reçu aussi : *LA CRITIQUE*, directeur Georges Bans, la revue *SEPTENTRIONALE*, la *PROVINCE NOUVELLE* où *Francis James* est loué comme il est juste, par HENRY GHÉON, L'AUBE, L'ESCHOLIER, L'ART MÉRIDIONAL, L'EFFORT, toujours nous apportant des ouvertures des bons poètes toulousains, L'ARDECHE LITTÉRAIRE, etc.

Paraîtra en Avril :

Georges Ramuuefers.



L'hymnaire du printemps

prix:
2 frs

un volume de vers, enluminé
par lui.



A partir du n° d'Avril

LA LUTTE paraîtra chaque mois

avec un nombre de pages

double

sans que le prix d'abonnement soit
augmenté, ni celui d'un numéro.



Il faut lire :

« LA TRÈVE -

revue d'Art.

- DIEU. »

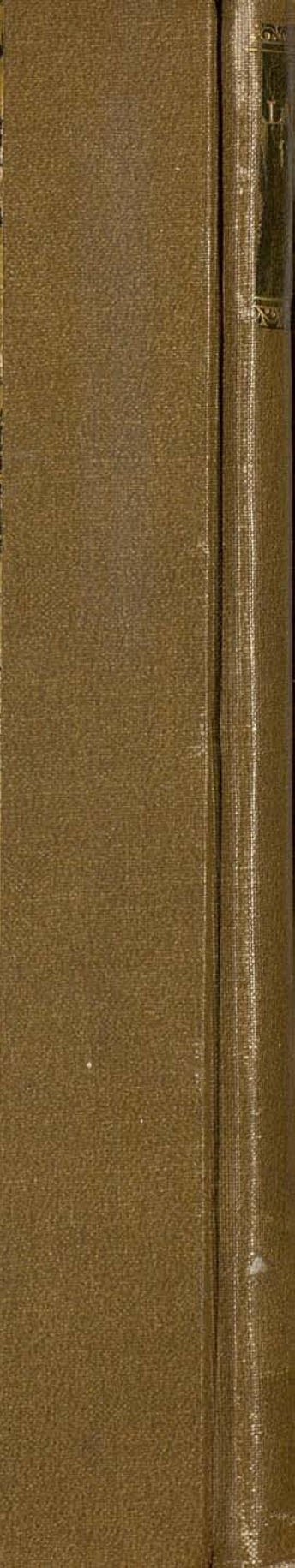
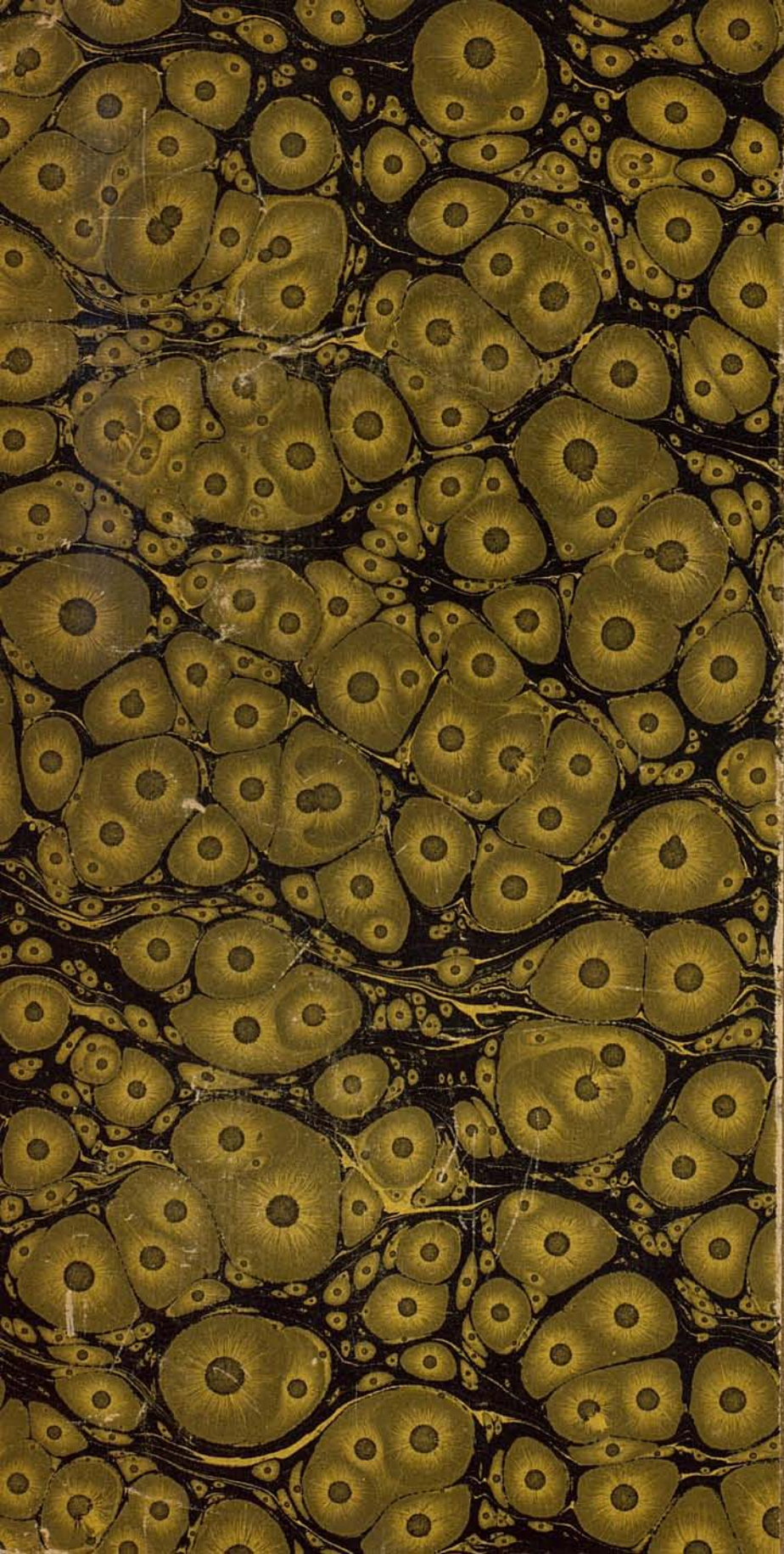
Directeur : Yves Berthou. Rue Montesquiou

- Le Havre. -

E. Goffinet, éditeur



de « La Lutte » - Arlon.



Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.